L'AMOUR MORBIDE

L'AMOUR MORBIDE

ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE PATHOLOGIQUE

PAR

LE DOCTEUR ÉMILE LAURENT

Ancien Interne à l'Infirmerie centrale des Prisons de Paris.

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES

Rue Antoine-Dubois, 4

1891

PRÉFACE

Tous les êtres animés, depuis le plus infime jusqu'au plus élevé, sont conduits par deux nécessités pressantes : la faim, qui a pour but la conservation de l'individu, et l'amour, qui a pour but la conservation de l'espèce.

Tout, en effet, cède au besoin d'aimer physiologiquement. Le pollen des fleurs, emporté par le vent, va féconder les organes femelles ; l'atome copule sa sœur la molécule ; et le vermisseau dans l'herbe se pâme de volupté. « L'oiseau a une femelle qu'il aime ; le poisson, au milieu des eaux, trouve avec qui goûter les plaisirs de l'amour ; le cerf court après la biche ; le serpent s'unit au serpent ; le chien, après l'accouplement,

demeure attaché à la chienne ; la brebis aime à être couverte par le bélier, la génisse par le taureau ; le bouc, tout répugnant qu'il est, ne déplaît pas à la chèvre lascive ; la cavale, brûlant des fureurs de l'amour, va rejoindre l'étalon dans des lieux éloignés, elle franchit les fleuves qui l'en séparent » (1).

Chez l'homme, ce besoin n'est pas moins puissant. Au lendemain d'une sanglante bataille, au milieu d'une vaste plaine semée de morts et de mourants, Napoléon Ier fit cette réflexion : « Une nuit de Paris réparera tout cela. » S'il put s'exprimer ainsi, dans sa brutalité de conquérant, c'est qu'il savait que les jouissances physiologiques de l'amour dominent l'humanité tout entière, et préludent, sans trêve ni repos, à son éternel rajeunissement (2).

Mais l'homme n'est pas seulement un être doué de besoins physiologiques, c'est aussi un être pensant, un roseau pensant, a dit un philo-

(1) OVIDE. *L'art d'aimer,* livre II.

(2) Voyez à ce propos : G. BARRAL. *Discours préliminaire au Bréviaire de l'amour expérimental,* du Dr Jules GUYOT, p. 37. — Marpon et Flammarion. Paris 1882.

sophe de l'avant-dernier siècle, en somme un être fort complexe. La bête en mal d'amour ne cherche que la satisfaction naturelle et physiologique de son besoin, sans raffinements ni artifices. Au printemps, la cavale reçoit avec élan l'étalon qu'elle attend ; mais, l'acte accompli, ils retournent paisiblement à leurs pâturages, sans chercher à exciter leurs sens satisfaits par des jouissances nouvelles et plus aiguës. L'homme, au contraire, entraîné par l'attrait des plaisirs sexuels, a voulu les multiplier et les prolonger.

C'est de cette surexcitation des sens épuisés, de cette recherche de sensations nouvelles, que sont nées presque toutes les erreurs et les folies génésiques : les habitants de Sodome consolés de la froideur du sexe faible, les filles de Zéboïm « refusant de s'unir aux jeunes hommes, mais couchant deux à deux et le matin se réveillant lasses » (1), Pasiphaé se damnant aux bras d'un taureau, Sapho corrompant les vierges de Lesbos, Anacréon chantant l'enfant Bathyllos, « Messaline

(1) Catulle Mendès. *Zohar*.

impératrice de lupanar, Néron empereur amoureux d'une blessure », et tant d'autres.

Mais ce ne sont point ces aberrations du sens génésique que je me propose d'étudier. Et cependant, dans les asiles d'aliénés et les prisons où j'ai vécu longtemps comme interne, il m'a été donné de voir de près et d'étudier ces erreurs sexuelles. Un jour je les analyserai dans un autre ouvrage. Ici j'examinerai une question toute différente, non point une aberration génésique, mais simplement l'exagération, l'hypertrophie d'un sentiment ou mieux d'une passion naturelle, au point que cette passion absorbe à elle seule une âme tout entière. Je dirai dans le premier chapitre ce que j'entends exactement par amour morbide.

En lisant ces pages, on m'accusera peut-être d'avoir voulu maudire et renier l'amour. Loin de moi cette pensée! L'amour est un sentiment noble et généreux en même temps qu'un besoin physiologique qu'il faut satisfaire. Cependant je n'en partage pas moins l'opinion de Stendhal : « L'amour est une fleur délicieuse, mais il faut avoir le courage d'aller la cueillir sur les bords

d'un précipice affreux » (1). C'est un des dangers de l'amour que j'ai voulu signaler. Je montrerai pour quels sujets il est particulièrement redoutable, je dirai ses conséquences si souvent funestes, et enfin j'indiquerai comment on peut le guérir.

Le mal d'amour ! La folie amoureuse ! Encore un aliéniste qui voit des fous partout ! — Ne plaisantez pas. Il y en a tant, hélas ! Nous en coudoyons tous les jours dans la rue. Qui de nous d'ailleurs n'a son petit grain, comme on dit vulgairement, ses manies plus ou moins ridicules? Je vous entends encore : Mais vous, le psychiâtre psychologue, qui voyez des fous partout, ne seriez-vous pas halluciné vous-même ? — Qui sait? Peut-être... quelquefois. Mais cela ne m'empêcherait pas de voir la folie des autres. Les aliénés, s'ils ne sentent pas l'inanité de leur délire, se moquent des conceptions ni plus absurdes ni plus folles de ceux qu'on met à côté d'eux.

(1) STENDHAL. *De l'amour*, p. 126. Édition Calman-Lévy.

Si l'un de vous se reconnaît dans les portraits que je vais tracer, s'il est tombé et s'est relevé, qu'il se console et se réjouisse en pensant qu'il est guéri d'un mal dangereux. Quant à celui qui n'a point péché, qu'il ne se rie pas de cet avertissement, qu'il ne se vante pas avec un orgueil téméraire. Les plus forts succombent et leur chute n'en est que plus retentissante. Avant d'être un saint, Augustin fut le scandale de toute une ville, et Marie-Magdeleine fut une prostituée avant qu'elle eût baisé les pieds du Christ.

I

L'AMOUR HARMONIQUE ET L'AMOUR MORBIDE

CHAPITRE Ier

L'amour harmonique et l'amour morbide.

I

Au commencement des choses, l'amour n'était pas encore une passion, c'était tout simplement une loi générale du monde. C'était la terre engendrant, fécondée par la rosée céleste. « Le chaste ciel s'éprend d'amour pour la terre, dit le poète en son langage symbolique, et la terre se prépare à ses embrassements. La pluie alors tombe du ciel comme du sein d'un époux, et vient baiser la terre qui enfante à l'envi la pâture des troupeaux et le blé, nourriture de l'homme. Cette rosée nuptiale donne aux arbres leur force et leur verdure » (1).

(1) Virgile, *Les Géorgiques,* L. II, v. 324.

C'était la première période de l'amour, la période embryonnaire. A la période suivante, il devient un instinct, en même temps qu'un besoin physiologique. Les mâles poursuivent les femelles et l'homme recherche la femme pour la posséder. L'homme préhistorique, en effet, n'avait guère le temps d'aimer. Il lui fallait lutter pour vivre, et cette lutte était terrible. De l'amour, il ne connaissait que l'acte physiologique. Lorsqu'il avait repu sa faim avec le produit de sa chasse, « pris du besoin de l'union sexuelle, il jetait de côté la fourrure qui le couvrait, et, mettant à nu sa peau velue, se ruait avec des hurlements de plaisir sur sa femelle qui l'attendait palpitante de crainte et d'effroi » (1).

Puis, à la période suivante, l'instinct devient sentiment et l'amour proprement dit est né.

En face du monde pacifié, maître des éléments moins troublés, l'homme, déjà affiné par une civilisation primitive, put se reposer et regarder. « Il vit la nature naissante avec toute sa beauté printanière, ses fleurs à demi écloses, ses montagnes aux croupes gigantesques et grandioses, ses fleuves aux eaux torrentueuses et mugissantes, ses mers aux vagues formidables, son soleil aux rayons fauves, et au-dessus de tout cela la lumière immense donnant la vie, la force, la beauté à la matière immortelle et grande. L'homme sentit et il aima. Il aima ce qui

(1) G. Saint-Yves, *La Littérature amoureuse*. Introduction, p. XXV. — Marpon et Flammarion. Paris 1887.

le surprit et ce qui l'étonna dans la nature qui l'environnait ; et, entraîné vers la femme par le lien de la reproduction et la force primitive de la conservation de l'espèce, il se plut à la douer des qualités brillantes qu'il avait rencontrées chez les autres êtres » (1).

II

Ainsi, à cette période, l'amour devient un sentiment doublé d'un besoin. Car ce sentiment ne va pas sans les satisfactions charnelles, sans le rapprochement des deux sexes dans un baiser des muqueuses génitales. C'est l'amour simple et vrai, tel que le comprenaient les anciens ; c'est ce que j'appellerai l'amour parfait ou harmonique.

Les poètes, et plus particulièrement les poètes de l'antiquité, nous ont laissé des peintures magnifiques de cet amour parfait.

C'est cet amour qu'invoque Radha dans le poème de Jayadéva, quand elle invite l'aimé aux plaisirs amoureux.

Salomon semble faire écho au poète du Gitagovinda et c'est le même amour mystique et sensuel qu'il chante dans le cantique des cantiques quand il s'exalte et monte d'enthousiasme en enthousiasme :

(1) G. Saint-Yves. *Loc. cit.*

« Les jointures de tes cuisses sont comme des colliers travaillés par la main d'un excellent ouvrier, dit-il.

« Ton nombril est comme une coupe faite au tour où il ne manque jamais à boire. Ton ventre est comme un monceau de froment, tout environné de lis.

« Tes deux mamelles sont comme deux petits jumeaux de la femelle d'un chevreuil.

« Ton cou est comme une tour d'ivoire. Tes yeux sont comme les piscines d'Hésébon, situées à la porte du plus grand concours des peuples. Ton nez est comme la tour du Liban qui regarde vers Damas.

« Ta tête est comme le mont Carmel et les cheveux de ta tête sont comme la pourpre du roi liée et teinte deux fois dans les canaux des teinturiers.

« Que tu es belle et pleine de grâce, ô toi qui es ma très chère et les délices de mon cœur.

« Ta taille est semblable à un palmier et tes mamelles à des grappes de raisin.

« J'ai dit : je monterai sur le palmier et j'en cueillerai les fruits ; et tes mamelles seront comme des grappes de raisin et l'odeur de ta bouche comme celle des pommes. »

La bien-aimée vient à lui avec non moins de passion et d'amour :

« Je suis à mon bien-aimé et son cœur se tourne vers moi.

« Viens, mon bien-aimé ; sortons dans les champs, demeurons dans les villages.

« Levons-nous dès le matin pour aller aux vignes ; voyons si la vigne a fleuri, si les fleurs produisent des fruits, si les pommes de grenade sont en fleur ; c'est là que je t'offrirai mes mamelles » (1).

Voilà ce qu'il faut entendre par amour harmonique, amour parfait et partagé, amour complet, où entrent pour une part égale et le cœur et les sens.

III

Mahomet a bien compris ce besoin d'amour charnel en même temps qu'immatériel qui tourmente le cœur de tous les hommes. Et il a peuplé son paradis de houris qui sans cesse multiplient, sous des caresses de flamme, l'ardeur sans déclin des sens et donnent le coït éternel aux élus. Non-seulement il a permis et glorifié l'amour sur la terre, mais à ceux qui marchent dans les voies d'Allah, il a promis dans un autre monde

> Les vierges au front ceint de roses éternelles,
> Dont les yeux sont plus clairs que nos soleils d'été,
> Et si doux qu'un regard tombé de leurs prunelles
> Enivrerait Yblis soumis et racheté (2).

(1) Traduction de LEMAISTRE DE SACY.
(2) LECONTE DE LISLE. *Poèmes tragiques*.

Jésus au contraire a banni l'amour charnel de sa religion et repoussé comme honteuses les voluptés éphémères que donnent les sens. A ses élus il a promis des joies pures de tout alliage matériel. Il leur a parlé d'une Jérusalem céleste où ils s'agenouilleront devant des tabernacles parfumés de myrrhe et de cynname, où ils verront les vierges mystiques, les Immaculées nimbées de blanches auréoles, où ils entendront l'hosannah éternel chanté par les Chérubins sur les harpes d'or. Ils seront débarrassés de leurs sens et un rayon d'amour parti du cœur du Crucifié vers lequel convergeront tous leurs cœurs comme autant de rayons d'un flamboyant soleil, suffira à les plonger pour l'éternité dans une ineffable jouissance d'onanisme divin. La contemplation face à face de Jéhovah, l'Unique, le Très-Haut, l'éternelle Beauté, suffira pour alimenter leur amour.

IV

C'est de cette théorie religieuse qui méprise les jouissances physiques de l'amour et veut en faire un sentiment absolument détaché de la terre, un sentiment où l'âme seule sait parler et les sens se taire, qu'est sorti l'amour platonique.

C'est évidemment une conception excessivement haute, excessivement noble de l'amour, et les poètes y ont puisé leurs plus purs enthousiasmes.

L'amour platonique en effet a donné naissance à un poème d'une rare beauté et d'une élévation qui n'a jamais été dépassée.

Un jour, un enfant de neuf ans aperçut dans une église de Florence une jeune fille douce et belle, du même âge que lui. Il ne lui parla jamais, ne lui dit pas même son nom, et cependant son cœur se mit à battre d'amour et une joie immense envahit son être tout entier. « A ce moment, dit-il, l'esprit de vie qui demeure dans la plus secrète chambre du cœur, se mit à trembler si fort qu'il se manifestait terriblement dans mes pulsations. Et, tout en tremblant, il dit : *Ecce Deus fortior me qui veniens dominabitur mihi.* Aussitôt l'esprit animal qui demeure dans la haute chambre où les esprits sensitifs portent leurs perceptions, commença de s'émerveiller vivement et, s'adressant plus particulièrement à l'esprit de la vie, dit ces paroles : *Apparuit jam beatitudo vestra.* Alors l'esprit de nature qui réside en cette partie où se fait notre nourriture, se mit à pleurer, et, pleurant, dit ces paroles : *Heu miser ! quia frequenter impeditus ero deinceps.* Depuis lors, je dis qu'Amour fut toujours maître de mon âme » (1).

Sans espoir de posséder jamais cette femme, il l'aima du plus profond, du plus pur, du plus idéal amour que Platon ait jamais rêvé. Elle mourut jeune et dans toute

(1) DANTE. *La vita nuova.*

la splendeur de sa beauté. L'amoureux pleura et renferma son amour dans son cœur comme l'avare renferme son or dans sa cassette, attisant sans cesse ce feu divin qui devait l'illuminer un jour et faire jaillir de son sein les divines flammes de la poésie. De même que l'astronome, plongé dans le vaste champ des cieux, ne vit plus que pour l'étoile qu'il a vu briller un soir au bout de son télescope, paillette d'or égarée par la main du grand lapidaire, et qu'il suit dans la voûte immense du firmament ainsi qu'une fabuleuse étincelle, il ne vécut que pour cet amour qui lui permit de « s'élever dans ses contemplations jusqu'au sommet merveilleux où réside la beauté souveraine, celle qui n'a ni commencement ni fin, qui ne connaît ni l'accroissement, ni la décadence, qui n'a point de forme ni de visage » (1). Et cette femme s'appelait Béatrice Portinari et cet homme Dante Alighieri.

V

Mais c'est là un rêve de poète, et si nous descendons de ces hauteurs chimériques à la réalité des choses humaines, l'amour platonique n'est plus qu'un sentiment

(1) Saint-Marc Girardin. *Cours de littérature dramatique,* tome II.

imparfait, « une absurdité et une chimère, une interprétation fausse d'un sentiment vrai » (1).

L'amour se compose de deux éléments : l'un physiologique, un besoin ; l'autre psychologique, un sentiment. C'est leur équilibre plus ou moins parfait qui produit l'harmonie en amour. Dans l'amour platonique, il y a hypertrophie de l'un de ces éléments et atrophie de l'autre. Ce n'est déjà plus de l'amour normal, de l'amour complet; il ne peut plus donner à l'homme

> . . . . la volupté suprême
> De chercher dans un autre un but autre que lui,
> Et de ne vivre entier qu'en vivant en autrui (2).

Il y a par conséquent rupture de l'équilibre, et c'est déjà de l'amour morbide. Cependant, ce n'est point là précisément le sentiment que je me propose d'analyser dans cette étude. Mais nous verrons, en parlant des érotomanes, combien ils se rapprochent des amoureux platoniques, et j'ai voulu dès le début signaler cette analogie.

VI

L'amour partagé doit dilater l'âme, et en même temps lui procurer une joie douce et tranquille. « Je t'aime, dit

(1) R. von Krafft-Ebing. *Psychopathia sexualis*, p. 9.
(2) Lamartine. *La Chute d'un Ange*. Première vision.

la belle Musarion à Phanias, et mon amour est doux comme le souffle du zéphyr ; il agite légèrement le cœur, il n'excite point de tempêtes ; il ne cause point de tourments, mais une joie paisible » (1).

Il est loin d'en être toujours ainsi. L'amour reste rarement un sentiment ; il devient presque toujours une passion. C'est le déchaînement ou mieux le dérèglement de cette passion que je vais essayer d'étudier dans ces pages de psychologie expérimentale. Je m'explique par un exemple.

Un homme s'éprend d'amour pour une femme. Ou bien elle refuse de répondre à son amour, ou bien elle est indigne de le partager et elle abuse traîtreusement de la passion qu'elle a allumée. Cet homme l'aime quand même et en quelque sorte malgré lui. Cependant la raison parle en son cœur et lui démontre que cet amour n'est qu'une folie ; on lui prouve jusqu'à l'évidence que cette femme le trompe et se rit de lui, qu'elle l'entraîne à sa ruine et fait le malheur de tous ceux qui lui sont chers : n'importe ! Rien n'y fait. Il l'aime et il ne peut s'empêcher de l'aimer. Pourquoi ? Il n'en sait rien lui-même. Il l'aime parce qu'il l'aime et qu'il ne peut faire autrement. C'est une passion qui ressemble à l'idée fixe de l'aliéné ou mieux encore à l'obsession du dégénéré, et pour moi c'est la même chose.

Le malheureux, que tourmente une obsession, ne sait pourquoi telle idée lui est venue, et cependant il ne peut

(1) *Musarion,* chant III.

s'en débarrasser ; elle le poursuit partout et l'amène à commettre les actes les plus extravagants. Que ce soit une obsession homicide ou une obsession amoureuse, il y a toujours rupture de l'équilibre cérébral. La volonté est paralysée, la raison bâillonnée ; l'obsession reste seule maîtresse et commande impérieusement.

L'amoureux obsédé est le plus souvent, comme on le verra plus loin, un déséquilibré, un héréditaire dégénéré, et l'amour morbide n'est qu'un syndrome épisodique, c'est-à-dire un délire partiel et transitoire.

II

L'AMOUR MORBIDE DANS L'ANTIQUITÉ

CHAPITRE II

L'amour morbide dans l'antiquité

I

Au début des choses, ai-je dit au précédent chapitre, l'amour n'a dû être qu'une loi de la nature et un besoin. Il est évident qu'à cette époque l'amour morbide n'a point dû exister, pas plus qu'il n'existe chez les bêtes. Le mâle assaillait la première femelle qu'il rencontrait, après l'avoir renversée dans l'herbe ; puis, il repartait, indifférent et satisfait, et quelques heures après il avait oublié celle qu'il avait possédée et peut-être fécondée.

Mais quand l'amour fut devenu sentiment et presque en même temps passion, l'amour morbide ne tarda pas à apparaître et on en trouve les traces dans la littérature de tous les peuples civilisés. Seul l'homme sage dont la raison ne s'écarte jamais du droit chemin et maintient toujours

un équilibre parfait, une harmonie sereine entre toutes ses facultés, sait échapper aux coups funestes du dieu d'amour, comme on disait autrefois. Mais tous les hommes dont la volonté chancelante se laisse entraîner et vaincre par les passions, ont eu leurs heures d'égarement et de folie amoureuse.

II

Le dieu indou de l'amour, c'est Kâmadêva. On l'appelle « le dieu du désir, l'agitateur de l'esprit, celui qui rend fou, celui qui enflamme, le destructeur du calme de la dévotion » (1).

Chez les Grecs eux-mêmes, ces dilettantes épris de lumière et d'harmonie, l'amour morbide détraqua les intelligences.

Le chantre du Rhodope, le vieil Orphée invoque « Eros grand, chaste, puissant par sa lance, ailé, courant dans le feu, impétueux, qui se joue des dieux et des hommes mortels, habile, rusé, qui tient toutes les clefs de l'Aither, de l'Ouranos, de la mer et de la terre » (2).

Hésiode à son tour appelle Éros « le plus beau des dieux immortels, qui rompt les forces, et qui de tous les

(1) John GARRET. *Classifical Dictionary by India.*

(2) Hymnes orphiques : V. *Parfum d'Éros.* Traduction de LECONTE DE LISLE, p. 127.

dieux et de tous les hommes dompte l'intelligence et la sagesse dans leur poitrine » (1).

Selon Moschus, il « vole comme un oiseau vers les uns et vers les autres, vers les hommes et les femmes, et il s'assied dans leur cœur » (2).

Plus tard, Hélène, lorsqu'elle se défend devant Ménélas, s'écrie : « Jupiter, le maître des autres divinités, est l'esclave de Vénus » (3).

Et le chœur tragique chante : « Amour, invincible amour, tu subjugues les puissances et tu reposes sur les joues délicates de la jeune fille ; tu règnes sur les mers et dans la cabane du berger ; nul parmi les dieux immortels ni les hommes éphémères n'échappe à tes traits. Celui que tu possèdes est en proie au délire.

« Tu entraînes les justes eux-mêmes dans le crime. C'est toi qui viens de semer la discorde dans une famille. Tout cède à l'attrait des yeux d'une jeune fille ; même au sein du pouvoir, l'amour siège à côté des lois suprêmes. Vénus, cette déesse invincible, se joue de nous » (4).

Plus près de nous, écho de ces grandes voix, Racine répète encore :

> Dans quels égarements l'amour jeta la Grèce !

(1) HÉSIODE. *Théogonie.* Traduction LECONTE DE LISLE, p. 7.
(2) MOSCHUS. Idylle I. *Éros fugitif.* Trad. LECONTE DE LISLE.
(3) EURIPIDE. *Les Troyennes,* v. 946.
(4) SOPHOCLE. *Antigone,* v. 781. Traduction ARTAUD.

III

Les Romains ne furent pas plus sages que les Grecs et, eux aussi, ils se laissèrent aller aux emportements de l'amour.

Properce se plaint du dieu cruel qui égara sa raison :

Et caput impositis pressit amor pedibus (1).

Et ailleurs : « Les philtres que la marâtre d'Hippolyte opposa vainement à l'insensibilité de ce jeune héros, tous les enchantements de Circé, tous les poisons de Médée, ne sauraient me détacher de Cynthie » (2).

L'image peu flatteuse qu'il trace du dieu mythologique de l'amour indique assez combien il avait été malmené par lui. « Celui qui le premier imagina de représenter l'Amour sous les traits d'un enfant, fut sans doute un admirable artiste. Il sentit le premier que la vie des amants est une enfance perpétuelle où l'on sacrifie à des riens les plus grands avantages. Il donna des ailes à ce dieu qu'il peignit voltigeant de cœurs en cœurs, pour faire entendre que nous sommes l'éternel jouet de son inconstance, et que rien ne saurait fixer sa légèreté. Il

(1) Properce. *Élégies,* L. I, Élég. I.
(2) Id., L. II, Élég. I.

arma ses mains de flèches meurtrières, il suspendit à ses épaules un double carquois, pour signifier que l'Amour nous attaque en traître et que ses blessures sont toujours incurables » (1).

Ovide lui-même, après avoir enseigné l'art d'aimer et les recettes d'amour, apprit les remèdes qui guérissent de ce mal étrange et conseilla aux hommes de renoncer à leurs funestes passions :

. . . . . *Damnosas, homines, compescite curas* (2).

IV

Les anciens n'ont donc pas été plus que nous à l'abri des emportements de l'amour, puisque leurs poètes les ont décrit avec tant d'exactitude. Et même ils étaient tellement persuadés que l'amour était une sorte de délire, une courte folie, ils croyaient si bien que la volonté de l'homme amoureux était paralysée et en quelque sorte annihilée, ils le sentaient si bien dans l'incapacité de résister à son obsession, qu'ils avaient recours pour l'en débarrasser aux sortilèges des sorcières et des magiciennes.

(1) PROPERCE. *Élégies,* L. II, Élég. XII.
(2) OVIDE. *Le Remède d'amour.* Traduct. HÉGUIN DE GUERLE.

Une jeune fille s'éprend d'amour pour un adolescent, quelque éphèbe farouche qui ne répond point à sa flamme. Toutes ses avances, toutes ses séductions sont restées vaines. Alors pour allumer la passion amoureuse dans le cœur de l'insensible, elle s'en va trouver la magicienne et c'est aux philtres qu'elle a recours.

« Où sont mes lauriers? Apporte-les, Thestylis. Où sont les philtres aussi? Entoure cette coupe de la toison rouge d'une brebis. Je veux faire un enchantement sur cet homme cruel que j'aime et par qui je souffre, qui n'est point venu depuis douze jours, qui ne sait si je suis morte ou vivante et qui n'a point frappé à ma porte. Salut, effrayante Hékata! Soutiens-moi jusqu'au bout et fais que mes poisons égalent en violence ceux de Kirka, ceux de Médéia et ceux de la blonde Périméda! » (1).

Mélissa a été abandonnée par son amant Charinus, qui a passé dans les bras de sa rivale Simiqué. Elle confie ses chagrins à son amie Bacchis. Va trouver la magicienne, lui dit celle-ci, et dans quelques jours tu verras Charinus revenir à toi.

Mélissa. — Si tu connaissais quelque vieille, Bacchis, qui sache, comme les femmes de Thessalie, rendre par ses enchantements les gens aimables et faire aimer ceux que l'on déteste, tu me rendrais bien service de me l'amener. Je lui donnerais volontiers mes robes et mes

(1) Théocrite. *Idylle II,* Traduct. Leconte de l'Isle, p. 155.

bijoux, pourvu que son art ramenât Charinus dans mes bras et lui fit exécrer Simiqué au lieu de moi.

BACCHIS. — Il y a, ma chère, une gaillarde, une Syrienne, magicienne excellente; elle m'a un jour raccommodé avec Phanias qui, pour un rien, comme ton Charinus, s'était fâché. Au bout de quatre mois d'absence, par ses enchantements, elle m'a ramené mon infidèle, alors que je commençais à perdre espoir » (1).

Dans Virgile, Alphésibée, pour ramener l'infidèle Daphnis, a également recours aux enchantements.

« Apporte l'eau lustrale, dit-elle; entoure l'autel de bandelettes flexibles; fais y brûler l'encens mâle et la verveine résineuse; essayons d'égarer, par un sacrifice magique, la raison d'un insensible amant. » (2).

Ne sont-ce point là des peintures très exactes, malgré leur naïveté, de l'amour morbide, de l'amour qui obsède et paralyse la volonté? Aucun remède humain ne pouvait guérir de cette folie. Alors on avait recours aux sortilèges et aux incantations. Les philtres des sorcières de Thessalie étaient tout-puissants, au dire de Lucain :

. . . . *Ibi plurima surgunt*
Vim factura deis; et terris hospita Colchis,
Legit in Hæmoniis, quas non advexerat, herbas (3).

(1) LUCIEN, *Dialogues des courtisanes, IV.* Traduction A.-J PONS. Édit. Quantin. Paris, 1881.
(2) VIRGILE. *Églogue VIII.* Traduction F. LEMAISTRE, p. 101. Édit. Garnier, Paris 1874.
(3) LUCAIN. *La Pharsale,* L. VI, v. 440.

Avec ces enchantements, les vieillards deviennent ardents et aimables.

. . . . Flammisque severi
Illicitis arsere senes (1).

La Béotie était également un bon pays pour les oracles, parce que, dit Fontenelle, « il y avait beaucoup de sots et beaucoup de cavernes » (2).

« Redites trois fois cette chanson, écrit Tibulle à Délie, et, après l'avoir dite, jetez aussi trois fois votre salive sur le seuil de votre chambre : ce charme rendra votre mari incrédule aux rapports de ses espions ; il n'en croirait pas même ses propres yeux s'il me voyait près de vous. Mais prenez garde, Délie, le charme n'a d'effet qu'en ma faveur : avec un autre amant votre mari verrait tout ; la sorcière ne le rend aveugle que pour moi » (3).

Ovide, cependant, ne croit point aux sortilèges amoureux. « Vainement, dit-il, on mettrait en usage l'hippomanès, arraché au front d'un jeune poulain ; les herbes de Médée, les magiques enchantements des marses ne sauraient faire naître et entretenir l'amour » (4). Mais Ovide, malgré les sottises qu'il commit avec Corinne et Néère, était un philosophe, et sa sagesse ici fait exception.

(1) Lucain. *La Pharsale,* L. VI, v. 453.
(2) Fontenelle. *Histoire des oracles,* ch. XII.
(3) Tibulle. *Élégies,* liv. I, II.
(4) Ovide. *L'Art d'aimer,* liv. II.

Au milieu des superstitions du Moyen-Age, nous retrouvons cette foi en la puissance des charmes magiques et des sortilèges. Plus tard, le XVIe et le XVIIe siècles croyaient encore aux effets de la magie en amour. « Les amoureux invoquaient les puissances surnaturelles, consultaient les sorcières, achetaient des philtres, portaient des anneaux constellés, faisaient ou faisaient faire des conjurations et des enchantements ; la magie amoureuse enfin était une des parties principales de la magie et ce n'était pas la moins cultivée, car c'était celle qui était la mieux payée par la prodigalité des amants » (1).

Cornélius Agrippa (2) a soin d'indiquer les différents moyens de se faire aimer des belles. Un des charmes les plus puissants est de se faire attacher au bras gauche les intestins d'une hyène : avec cela on est sûr d'être aimé de la première femme qu'on regarde. L'os gauche du crâne de crapaud a aussi une grande force en amour ; mais il faut prendre garde de se tromper, car l'os droit produit l'effet contraire.

V

Ce n'est là qu'une rapide esquisse et je reviendrai sur ce sujet lorsque j'étudierai l'amour morbide dans la litté-

(1) SAINT-MARC GIRARDIN. *Cours de littérature dramatique,* t. II, p. 337.

(2) CORNÉLIUS AGRIPPA. *Traité de philosophie occulte,* p. 59.

rature. Cependant ces quelques extraits nous permettent déjà de comprendre comment les anciens interprétaient cette forme de l'amour.

La volonté de l'amoureux n'entre pour rien dans la naissance et le développement de sa passion. Il la subit comme le dégénéré subit son obsession. L'imagination naïve des anciens n'a vu là qu'un sortilège, une sorte de délire toxique analogue à celui produit par l'alcool. Et, pour le provoquer et le conjurer, ils ont recours à des puissances occultes. Ne parlez pas des obstacles de l'art ou de la figure ; ne parlez ni du devoir ni de la vertu : la magie surmonte tout ; quelques paroles suffisent pour changer Caton en Adonis, Lucrèce en Aspasie.

Les anciens n'avaient pas su trouver d'autre explication de cette étrange aberration qui fait d'un homme intelligent et bon un véritable aliéné foulant aux pieds honneur et dignité, et cela presque malgré lui. Ils connaissaient donc les détraqués de l'amour. Athènes et Rome en regorgeaient.

III

ORIGINES ÉTIOLOGIQUES DE L'AMOUR MORBIDE

CHAPITRE III

Origines étiologiques de l'amour morbide.

I

Les ascendants transmettent à leurs descendants non-seulement leurs formes corporelles avec leurs défectuosités physiques, mais aussi leurs défectuosités intellectuelles et morales. Ce n'est pas là une loi absolument fatale, mais du moins une loi qui ne souffre qu'un petit nombre d'exceptions.

Aussi, à mon avis, si le fils commet des folies en amour, c'est le plus souvent aux parents qu'il faut en demander raison. Car ils lui ont légué un système cérébro-spinal défectueux, taré.

Il ne faudrait pas croire cependant que le père a dû forcément se livrer aux mêmes emportements amoureux

que le fils qui le déshonore ou le ruine. Non. Néanmoins la chose est quelquefois possible. Un débauché peut engendrer un débauché, un érotomane un dégénéré érotomane. Mais il n'en est généralement pas ainsi. Il existe chez les ascendants une tare cérébrale : folie, névrose ou alcoolisme. Les descendants ne seront pas fatalement et sûrement des fous, des névrosés ou des alcooliques. Ils pourront l'être assurément, mais ils seront avant tout des dégénérés, c'est-à-dire des êtres qui tiennent de leurs ascendants un système nerveux, sinon malade, mais au moins dont l'équilibre est rompu. Et ce défaut d'équilibre pourra se manifester de mille façons différentes. C'est ce qui faisait dire à Legrand du Saulle que l'hérédité transmet, mais qu'elle transmet en transformant. Et Ball exprime la même idée en disant qu'il n'y a pas de folies héréditaires, mais des fous héréditaires.

Ainsi, un épileptique, par exemple, pourra engendrer plusieurs enfants marqués du sceau de la dégénérescence. Mais l'état mental de ces dégénérés pourra différer pour chacun d'eux. Il n'y a que le terrain de dégénérescence qui présentera pour tous le même caractère d'infériorité. L'un sera un fou moral, un criminel, l'autre un hystérique, l'autre un aliéné, l'autre un névrosé qui n'entrera jamais dans la phase délirante, mais qui rappellera son origine pathologique par une foule de bizarreries et d'excentricités.

Il en est de même pour les dégénérés atteints d'amour morbide. Ce sont presque tous des héréditaires, mais la tare nerveuse de leurs ascendants peut être très variable.

La folie semble tenir le premier rang. Viennent ensuite l'alcoolisme et les névroses (hystérie, épilepsie, nervosisme) dont l'importance semble n'être guère moins considérable.

Mais il est rare qu'on trouve dans les antécédents du dégénéré une tare unique et isolée. Le plus souvent l'hérédité est convergente et chacun des ascendants a contribué pour sa part à la déchéance du produit.

A l'appui de ces idées, que l'on me permette d'apporter quelques faits.

Voici d'abord l'histoire si banale et si commune de l'homme faible de caractère et de volonté, qui s'amourache d'une fille et fait la sottise de l'épouser.

Commençons par étudier sa vie et nous verrons tout de suite les idées les plus étranges éclore sur ce terrain de dégénérescence (1).

X... est un homme d'une intelligence au-dessus de la moyenne et d'un esprit très cultivé. Sa vie n'a été qu'une longue série d'extravagances et d'excentricités. Inscrit comme avocat au bareau de Nancy, sa situation ne l'empêchait pas de se montrer en tête des mascarades les plus burlesques ; il était l'organisateur de cavalcades où il se costumait de la façon la plus excentrique. Un jour, il se promena dans la ville en robe d'avocat, le bonnet carré sur la tête. Une autre fois, il se rendit au cercle de la

(1) J'emprunte cette observation à la thèse du docteur LEGRAIN : *Du délire chez les dégénérés*. Paris 1886.

magistrature où il entra à cheval, après avoir fait gravir à ce dernier tout un escalier.

Plus tard, nous le voyons pris de la manie du jeu ; il joue dans les cercles en vertu d'une impulsion irrésistible et jette sur les tapis verts des sommes considérables, laissant sa maison courir à la ruine.

Puis, il se rend presque inconsciemment coupable d'un crime qui eût pu entraîner les plus graves conséquences. Une nuit, couché aux côtés de sa femme, il s'éveille en sursaut, se lève, brise une porte vitrée et s'introduit dans la chambre d'une de ses cousines à qui il fait subir les derniers outrages. Après cette scène, il revient dans sa chambre et s'endort d'un profond sommeil. Son père seul eut connaissance de l'acte, que sa femme a toujours ignoré, attribuant le bris de la porte à l'introduction de malfaiteurs supposés. Il paraîtrait avoir agi sous l'influence d'un vertige. Il prétend ne pouvoir reconstituer ses souvenirs à ce sujet. Le lendemain, quand on lui montra les preuves palpables de son action, il se serait emporté, exigeant même une enquête : « Rien, dit-il, ne peut me servir à expliquer ma mauvaise action ; je vivais avec ma cousine comme un frère avec une sœur, et jamais je n'avais éprouvé à son sujet le moindre désir. »

Il est ensuite hanté par des idées de suicide et tombe dans de nouvelles extravagances. Il ne jouait plus alors, mais il voulait découvrir le mouvement perpétuel ; à la suite de sa participation à une société d'essais électriques, il espérait arriver à la solution de ce problème par l'ap-

plication de l'électricité à la décomposition de l'eau. Il reste pendant plusieurs mois préoccupé de cette idée, cherchant nuit et jour les moyens de la faire triompher. Il achète une machine électrique fonctionnant à la vapeur et l'installe chez lui avec un nombre considérable d'autres appareils, ne donnant aucune attention au désespoir de sa famille qui le voit s'absorber dans des recherches inutiles, ne s'apercevant pas que de jour en jour sa maison se ruine et quelle est sur le point d'être mise en faillite. Il arrive peu à peu au plus haut degré d'exaltation, marchant d'extravagance en extravagance, roulant de désastre en désastre, et venant enfin s'échouer à Sainte-Anne.

Il est facile de prévoir ce que l'amour pouvait donner chez un pareil détraqué : des folies. Et il l'a bien prouvé. Malgré toutes les supplications des siens, il épousa d'un coup de tête et presque sans la connaître, une femme dont il s'était amouraché. Ce mariage était déplorable à tous les points de vue.

Voyons maintenant l'hérédité de cet homme. Elle est écrasante.

Du côté maternel, sa grand'mère était hystérique ; sa mère eut, à la suite de ses couches, un accès de délire mélancolique et elle mourut phthisique ; un de ses oncles fut interné comme aliéné ; une de ses tantes était une femme d'un caractère exalté, aventureux, voyant tout en noir, et qu'on dut interner pendant quatre mois dans un asile ; une seconde tante est une mélancolique, et une

troisième, une faible d'esprit, d'une bizarrerie extraordinaire, mère d'une fille presque imbécile.

Un cousin germain est un débile, complètement inculte, qui a eu des manies singulières : il a poussé l'amour de la danse jusqu'à la frénésie ; il connaissait l'existence des bals à quinze lieues à la ronde et n'en manquait pas un. Une fois, après avoir passé la journée à danser, il fit trente kilomètres à pied pour assister à un autre bal où il dansa toute la nuit ; puis il repart le lendemain matin pour assister à un troisième bal et fait encore trente-cinq kilomètres à pied. Il avait la manie d'aller en chemin de fer dans n'importe quelle direction, jusqu'à ce qu'il eût épuisé sa provision d'argent, puis il revenait à pied chez lui. Il avait encore la manie de collectionner des papiers, il recueillait tous ceux qu'il rencontrait, journaux, prospectus, etc..., sans se préoccuper de leur valeur ; il les empilait dans des caisses ; ses poches en étaient pleines. Puis il collectionne les livres, quels qu'ils soient, en achète des caisses, sans se préoccuper autrement de leur contenu.

Un autre cousin germain est également un être bizarre, original, vivant seul comme un ours, sans voir personne.

Du côté paternel, nous trouvons un grand-oncle mal équilibré. C'était un esprit aventureux et dépensier ; il se ruina et vint finir dans un asile. Un autre oncle est un homme versatile, changeant de situation pour un rien ; il est impossible de fixer son esprit qui s'en va toujours à l'aventure.

Parmi les collatéraux, nous trouvons une sœur épileptique.

Voilà certes une accumulation de vices héréditaires suffisant pour expliquer cette vie extravagante et insensée qui nous donne la clef de ces folies au jeu comme de ces folies en amour. Veut-on d'autres faits? Les annales de la psychiatrie en sont pleines, et je n'ai que l'embarras du choix. Qu'on me permette d'en citer encore un, toujours emprunté à la thèse du docteur Legrain.

C'est l'histoire d'une fille intelligente qui se prit d'amour pour un individu grossier et indigne d'elle, et que cependant elle eût épousé, s'il le lui eût demandé. Son hérédité n'est pas moins lourdement chargée.

Camille est une grande fille de vingt et un ans, à la physionomie animée, intelligente, très bien élevée, ayant reçu une brillante instruction dans différents établissements où elle se faisait remarquer autant par ses qualités natives que par ses défauts.

Très joueuse, constamment en mouvement, elle inventait mille farces pour se distraire et distraire ses compagnes. L'absence de pondération de ses facultés se manifestait de mille manières; elle était sale et n'avait pas cette propreté coquette des jeunes filles; elle sortait avec des bijoux sans s'être lavée. Au moment de ses époques, elle laissait traîner sans pudeur les linges maculés qui lui avaient servi.

Dès l'âge de seize ans, la vie de Camille devient de plus en plus accidentée. Ses allures commencent d'abord par

changer ; autrefois affectueuse, elle devient désormais égoïste, fière ; elle ne s'intéresse plus à rien, et n'éprouve aucune satisfaction quand on cherche à lui être agréable. Elle se révolte contre la situation de sa famille, rendue précaire par l'inconduite de son père. Elle prétend qu'elle n'est pas faite pour travailler et que tout lui est dû. Elle est parfois arrogante et grossière. Depuis dix-huit mois surtout, elle est irritable ; dans ses emportements elle se jette sur son père pour le tuer ; elle menace sa mère qu'elle déteste, ne voulant plus supporter la moindre observation.

Placée dans une pension à la campagne, elle y noue des relations avec une compagne ; elles se livrent à des attouchements mutuels, fréquemment réitérés ; elles se lisent des romans et s'écrivent des lettres passionnées.

Revenue chez sa mère, elle ne tarde pas à se livrer à un individu d'origine belge, un déserteur, père de plusieurs enfants illégitimes, et qui venait d'être condamné à un an de prison pour vol. Or il est à noter qu'elle n'ignorait rien de la situation équivoque de son amant.

A cette époque, elle fait une tentative d'empoisonnement en prenant du laudanum, parce que sa mère voulait prendre à son service une personne capable de la surveiller ; mais ce n'était qu'une supercherie ; elle n'avait pas envie de mourir, et elle avait pris ses précautions pour qu'on pût lui porter secours immédiatement.

A la suite de cette tentative, elle vole cinq cents francs à son père et s'enfuit avec son amant ; ils mangent trois

cents francs dans la même journée. Elle devint grosse. Placée par sa mère chez une amie à la campagne, elle fait une nouvelle fugue au bout de huit jours, vend ses vêtements, ses cheveux, emprunte vingt francs à chacun des amis de sa famille, et prend ses repas chez différents concierges. Elle voulait servir comme fille de brasserie et déclarait qu'elle se vendrait elle-même si son amant le lui demandait, et qu'elle se sentirait la force de tuer son père et sa mère pour lui obéir. Placée alors dans une maison de correction, on ne l'y garde que six semaines, parce que sa grossesse devenait apparente. Pendant le séjour qu'elle y fit, elle se plaisait à rappeler ses différentes aventures dont elle se glorifiait, tenant les propos les plus grossiers sur sa famille et manifestant le désir de retourner auprès de son amant.

En mai 1885, elle est placée à la maison des filles-mères où elle reste jusqu'à la fin de sa grossesse. Elle accouche d'un enfant difforme et mort-né. Puis, après son accouchement, elle s'exalte de nouveau, prétendant que la mort de son enfant va lui permettre de reprendre sa vie d'autrefois et qu'elle ira retrouver son amant à sa sortie de prison.

En janvier 1886, elle est placée dans un établissement religieux, à Versailles, d'où elle se fait renvoyer, parce qu'elle était vicieuse : on suppose qu'elle pratiquait des attouchements sur ses compagnes.

Elle vint ensuite échouer à Sainte-Anne d'où elle sortit un peu amendée.

Voilà bien certes une détraquée de l'amour.

Prenons maintenant son hérédité.

Nous trouvons, du côté paternel, un bisaïeul joueur et dépensier, un autre bisaïeul débauché et coureur de filles, un grand-père ivrogne et paresseux. Le père est un homme peu intelligent, qui vit dans l'oisiveté et dépense une grande partie de son argent au café, où il fait de nombreux excès alcooliques.

La mère est une femme très nerveuse et très impressionnable qui blèse un peu en parlant. De ce côté, nous trouvons encore un oncle qui s'est suicidé à la suite d'un revers de fortune, une tante débile, une autre tante mal équilibrée, coquette, aimant beaucoup qu'on s'occupe d'elle et qu'on lui fasse la cour. Incapable de volonté, elle a fait un mariage ridicule avec un homme âgé de seize ans plus qu'elle et dans une mauvaise situation. Enfin un cousin-germain de Camille est un avare et un halluciné, un persécuté délirant.

Parmi les collatéraux, nous trouvons deux frères morts jeunes de méningite et un autre mort également, mais qui par beaucoup de points ressemblait à sa sœur. C'était un enfant nerveux, mal équilibré, violent, orgueilleux, et qui se masturbait à quatorze ans. A la suite de menaces contre sa mère, on a dû l'enfermer pendant un mois dans une maison de correction.

Voici enfin une troisième et dernière observation (1).

(1) Empruntée à la thèse du Dr Legrain.

L'hérédité, bien que moins lourde, y est néanmoins suffisante pour produire un détraqué, un être sans caractère ni consistance, à volonté défaillante et molle, que les femmes dominent et entraînent à commettre toutes les sottises.

R... a toujours été un peu désordonné, fier et ambitieux. D'un caractère inégal, tantôt il s'exalte, tantôt il se laisse déprimer. Esprit très actif, très entreprenant, il possède une instruction assez développée.

Après de bonnes études, il entre à Saint-Cyr. Mais, déjà très exalté à cette époque, il démissionne et veut entrer dans la carrière dramatique, malgré les conseils de sa famille. Apprenant sa détermination, celle-ci le rappelle sous un prétexte quelconque, trois jours avant le concours du Conservatoire, et le tient enfermé. Il réussit à s'évader et revient à Paris où il commençe à cabotiner. Il parcourt l'Allemagne, la Belgique, l'Amérique du Sud en jouant la comédie. Il commet différentes excentricités dont la principale est d'épouser sa maîtresse, danseuse de profession. Par un contraste singulier, à son attitude résolue, à son activité intellectuelle correspond une grande faiblesse de volonté ; il s'est toujours laissé dominer par sa femme.

Il se mit directeur d'un théâtre de genre à Paris et là commit tant d'extravagances et de folies qu'on dut le faire interner.

Or, si on remonte à son hérédité, on la trouve lourdement chargée comme toujours. Sa mère était une névropathe dévote et coléreuse. Ses deux oncles maternels

sont hémiplégiques, un de ses frères paralytique général et l'autre mal équilibré. De ses deux sœurs, l'une est une débile, dévote et dépensière, l'autre une excentrique et une détraquée.

Je pourrais multiplier ces exemples et citer un grand nombre de faits personnels. Chez tous ou presque tous les déséquilibrés de l'amour on retrouve la tare héréditaire.

L'ascendant a été un fou, un névrosé, un alcoolique : le fils pourra ne point délirer, n'être point sujet aux convulsions, ne point boire, mais ce n'en sera pas moins un être mal partagé cérébralement et qui, dans les circonstances les plus ordinaires de la vie, ne saura point se comporter avec mesure et raison. Si l'amour s'en mêle, ce sera le pire des extravagants.

Aussi, selon Moreau de Tours, l'hérédité donne pour ainsi dire la clef de tous les délires, en dévoilant l'existence d'une diathèse névropathique qui forme, suivant l'expression si pittoresque de Marchal de Calvi, un de ces grands courants pathologiques qui parcourent et déciment certaines familles.

« Qui ne connaît, dit Auguste Voisin, de ces familles dont un ou plusieurs membres sont atteints de défectuosités morales que rien n'explique, ni les exemples reçus au sein ou en dehors de la famille, ni l'éducation dont on pouvait légitimement attendre des effets tout opposés, mais dont la cause est un vice névropathique caché dans quelques portions de l'arbre généalogique ; en cherchant,

vous trouverez des affections nerveuses, telles que la folie, l'hystérie, les maladies convulsives, les lésions des centres nerveux, de la moelle épinière. On comprend alors comment tel ou tel membre a hérité de ses parents ces penchants dont la violence ou mieux l'irrésistibilité égalent celles des sens déclarés, ces volontés de fer qui ne le cèdent presque en rien à la volonté fatale des aliénés ; ces entraînements passionnels qui brisent, quand ils ne peuvent faire autrement, toutes les barrières que les mœurs, et même les lois de la société, leur opposent ; on s'explique comment les individus nés dans ces circonstances, dominés par un impérieux besoin d'émotions sans cesse renouvelées, d'ébranlements nerveux de plus en plus intenses, sont pour la plupart si fatalement enclins à abuser des excitants cérébraux de toute nature ; pourquoi ils sont extrêmes en tout, d'une inégalité de caractère incroyable, pleins de vertus et de vices à la fois » (1).

Cette influence prépondérante de l'hérédité nerveuse sur le développement de l'amour morbide est donc absolument indéniable.

II

A côté de ces tares nerveuses héréditaires, il en est une autre d'un genre différent et qui, cependant, me

(1) A. Voisin, art. *Hérédité,* du dict. de méd. et chirurgie pratiques, page 469.

paraît avoir une certaine influence : c'est l'hérédité tuberculeuse.

Le phthisique engendre le plus souvent un être dégénéré physiquement et mal armé au point de vue physiologique pour résister contre toutes les causes de maladie qui nous assaillent. Nous avons tous connu de ces êtres féminisés, blonds, pâles, aux longs cils, aux cheveux soyeux et abondants, aux membres grêles et sans saillies musculaires vigoureuses, à la peau fine et délicate. Ce n'est pas tout, leur système cérébro-spinal peut aussi être touché et la tuberculose tient ainsi une place importante dans l'étiologie des dégénérescences.

Les descendants de tuberculeux font souvent partie de ces faibles de caractère et de volonté, qui cèdent à tous les entraînements, entraînements des milieux sociaux, entraînements des passions.

On dirait que les comédiens et les dramaturges ont eu l'intuition de cette vérité physiologique. Presque toujours l'amoureux ridicule, celui que plument les cocodettes, celui qui « casque », pour employer l'expression consacrée, est blond au théâtre. J'ai vu jouer en ma vie bien des comédies et de bien des auteurs différents, je ne me rappelle pas avoir jamais vu un amoureux ridicule avec des cheveux noirs. Les caricaturistes eux-mêmes, lorsqu'ils agenouillent un amoureux un peu défraîchi devant une cocotte, lui font cette même tête blonde, « une tête de veau moins le persil dans les oreilles », comme on dit dans le métier.

J'ai connu, pour ma part, un de ces blonds féminisés, issu de tuberculeux et de congestifs, qui subit toutes les influences du milieu, même les influences ridicules et absurdes. Ses goûts suivent toutes les fluctuations de la mode et sa mise est toujours conforme au goût du jour. Garçon fort intelligent et très bien élevé, il est ce qu'on appelle communément un emballé en amour. Il s'éprend d'une femme avec une facilité surprenante et la satisfaction de sa passion ne saurait souffrir la moindre attente, caractère que nous allons retrouver tout à l'heure chez les dégénérés amoureux. Dès qu'il a jeté son dévolu sur une femme, il la lui faut immédiatement, coûte que coûte, dût-il dépenser des sommes énormes et se couvrir de ridicule. Au début de sa carrière amoureuse, il brûla d'un feu chaste pour une bouquetière des Folies-Bergère qui se moqua de lui et lui vida sa bourse, sans rien lui accorder. Plus tard, il dépensa des sommes relativement considérables pour obtenir les faveurs d'une danseuse excentrique à qui ses cabrioles lascives avaient valu une heure de célébrité. Pendant un mois elle fut à la mode. Avec l'impatience qui le caractérise, notre sujet, cédant à l'entraînement auquel tant d'autres avaient cédé, ne voulut point laisser languir sa passion et paya fort cher ce que quelques semaines plus tard on obtenait à des prix extrêmement modérés. Dernièrement, il a failli commettre les plus graves extravagances avec une drôlesse, déclarant qu'il se fût ruiné pour elle et qu'il l'aurait même épousée, si elle l'avait exigé. Du commencement jusqu'à la fin de sa liaison cependant,

cette fille se montra cruelle, ne lui accordant ses faveurs qu'avec la plus grande parcimonie et en échange de gros cadeaux, le trompant ouvertement et, qui plus est, le traitant partout de niais et d'imbécile. A qui lui faisait des remontrances et tentait de le ramener à des sentiments plus raisonnables, il répondait : « Cœurs secs qui n'entendez rien à l'amour ! » Assurément non, pas plus que l'homme bien portant ne comprend la maladie.

III

Nous venons de voir que l'alcoolisme des ascendants est une cause toute puissante de dégénérescence chez les descendants et les prédispose par conséquent au délire amoureux.

Mais cette influence pernicieuse de l'alcool ne se répercute pas seulement sur les descendants, elle frappe aussi directement l'alcoolisé. Seulement il y a ici des distinctions à établir.

Je laisserai de côté, bien entendu, les individus dont le délire amoureux éclot pendant l'ivresse et s'éteint avec elle. Ils peuvent sans doute commettre pendant cette période, les plus étranges folies, mais le mal est de courte durée, et puis ce n'est qu'une forme rare et exceptionnelle.

Restent alors deux catégories : les dégénérés alcooliques et les alcooliques non dégénérés héréditairement.

Chez les dégénérés, l'alcoolisme a des conséquences désastreuses. « Les héréditaires sont de véritables sensitives vis-à-vis de l'alcool », dit le Dr Legrain. (1) L'alcool n'est plus alors qu'un appoint, la goutte d'eau qui fait déborder le vase, le coup de fouet qui fait prendre le mors aux dents à la raison et la fait chevaucher dans le délire. Aussi ces individus seront des proies faciles pour qui saura les entraîner. Ils cèderont avec une impétuosité aveugle à toutes leurs passions, et la dernière des drôlesses, si elle a su allumer dans leur cœur cette flamme insensée qui détruit tout autour d'elle, pourra leur faire commettre toutes les bassesses, fouler aux pieds honneur et famille, et même les précipiter dans le crime.

Sur ce terrain préparé, l'alcool est comme une rosée funeste qui ferait germer une abondante moisson de vices et de passions. Il a achevé de détraquer ces êtres dont l'équilibre mental était déjà rompu. Et chez eux l'amour pourra devenir un délire dans la propre acception du terme.

Chez les individus qui ne tiennent point de leurs ascendants une tare nerveuse dégénératrice, les effets de l'alcool sont moins dangereux et beaucoup plus lents, mais ils n'en sont pas moins certains. Pour un qu'épargne le poison, combien arrivent à une déchéance lamentable !

(1) Dr LEGRAIN. *Hérédité et alcoolisme*, p. 123 Doin. Paris 1889.

La mémoire diminue, la sensibilité affective disparaît, la volonté se parésie, la spontanéité intellectuelle s'éteint, et la déchéance morale accompagne la déchéance physique. Sans doute, au début et même pendant un certain temps, la conscience veille, mais un jour viendra où, troublée par l'ivresse, elle aura des défaillances et alors l'homme qu'elle ne relève plus en le stimulant, deviendra le jouet de ses passions. Si l'amour naît dans son cœur, il ne connaîtra plus aucune retenue, aucun frein, puisque la volonté est morte, puisque la conscience est paralysée. Et alors on verra des hommes ayant occupé autrefois les situations les plus élevées et ayant joui de la plus haute considération, renier tout à coup une vie d'honneur et de travail, se ruiner avec des prostituées et même les épouser. Sans l'alcool, ils n'auraient pas laissé naître ces passions terribles qui les ont dévorés ou au moins ils auraient eu le courage de les réprimer et ils auraient fini leur carrière heureux et respectés. L'alcool les a tués et, au lieu de les laisser emporter par la mort avec les pompes dernières, les pleurs des amis et les panégyriques laudatifs, il les a traînés à la voirie.

IV

Parmi les états névropathiques, il en est un qui prédispose singulièrement à l'amour morbide : c'est l'hystérie.

L'hystérique, en effet, est le roi des déséquilibrés. C'est un être fantasque, changeant et versatile, un protée aux multiples formes, une girouette que font tourner tous les vents. Esprit chimérique et romanesque, il ne sait jamais garder une juste mesure. De là ces passions amoureuses que rien ne justifie et cependant que rien ne peut vaincre. Qui n'a connu dans son entourage au moins un de ces exemples de femmes nerveuses, bizarres, excentriques, qui tout-à-coup s'éprennent d'un amour immense et insensé pour un homme presque inconnu et qui souvent ne mérite en aucune façon leur affection ? Elles l'aiment sans savoir pourquoi. Il est venu ; il leur a semblé qu'elles l'attendaient; c'est leur messie d'amour. Et elles se porteront à toutes les extravagances. Alors on verra des femmes, des mères de famille, dont la conduite avait toujours été irréprochable, sortir brusquement du chemin de l'honnêteté et du devoir, se compromettre honteusement avec des aventuriers, abandonner leurs enfants, plonger toute leur famille dans l'affliction. Et une fois engagées dans cette voie, rien ne peut plus les arrêter, ni les prières, ni les remontrances, ni les menaces. C'est l'âme de la femelle affolée d'amour qui remonte à la surface et qui d'une femme honnête fait une bacchante et une païenne.

Voici un fait de ce genre rapporté par le Dr Andriani (1).

(1) Voyez dans la *Tribuna giudiziaria* de Naples du 8 décembre 1889, l'article du Dr Silvio Coop : *Sopra un raro caso di degenerazione morale.*

Nièce d'un fou, cousine d'une imbécile, sœur d'un dégénéré, Mme R.... reçut une éducation brillante mais très sévère. Elle aima un jeune homme qu'elle ne put épouser à cause de son manque de fortune ; à dix-huit ans elle se maria avec M. R...., mais sans goût comme sans enthousiasme. Elle eut six enfants qu'elle aima avec passion au point de ne vouloir permettre à d'autres personnes de les prendre dans leurs bras et encore moins de les embrasser. Une fois, obligée, par suite du manque de lait, de confier une de ses petites filles à une nourrice, en la voyant dans les bras de celle-ci, elle fut prise d'une telle fureur qu'elle faillit tuer la malheureuse nourrice. Très religieuse, elle était d'une pudeur exagérée au point de se couvrir le sein pour donner à téter à ses enfants, même devant des personnes amies et familières de la maison ; ordinairement elle s'enfermait seule dans sa chambre pour donner le sein à ses enfants. Une autre fois elle fit chasser un domestique parce qu'il lui avait relevé ses vêtements pour lui permettre de monter plus facilement en voiture. Elle avait une peur exagérée des chiens et des chats. Très impressionnable, d'un caractère susceptible, elle se mettait facilement en colère et, à tout instant, pour des riens, elle passait de l'exaltation la plus vive aux violences impulsives.

Il y a quelques mois le menuisier M... fut appelé à la maison pour des travaux. C'était un homme blond, d'une dizaine d'années plus jeune qu'elle. Elle se prit pour lui d'un tel amour qu'elle n'avait plus de repos ni jour ni

nuit. Pour lui, elle mettait ses plus beaux vêtements, se couvrait de bijoux, se maquillait. Elle dansait avec lui, l'enlaçant étroitement, et, dévorée de jalousie, l'empêchait de danser avec les autres femmes. Elle qui tous les jours écoutait si dévotement la messe et communiait, qui dans la rue se signait devant les images de la madone et des saints, elle en était venue à prononcer des paroles grossières et obscènes. Son caractère sévère et taciturne changea complètement : elle devint gaie, chantant sans cesse. Le mari ne tarda pas à avoir vent de la liaison et il éloigna le menuisier. Alors commença une correspondance entre M... et Mme R... qui ne cacha point son profond désespoir, se lamentant devant tous et s'arrachant les cheveux. Elle donnait de l'argent à son amant pour lui permettre de s'acheter de beaux habits et de jouer des sommes assez considérables aux jeux de hasard. Un soir, le menuisier qui était resté en relation intime avec le fils de Mme R..., vint offrir à celle-ci une sérénade. Sans s'occuper de la juste colère de son mari, à peine eût-elle entendu les sons de la clarinette de son amant, qu'elle courut à la fenêtre. Vous imaginez comment la chose finit et comment le menuisier-ménestrel prit la fuite. Mais, peu de temps après, pendant que tous dormaient, Mme R... quitta sa maison et se réfugia chez M..., abandonnant l'enfant qu'elle allaitait. Elle voulait fuir avec le menuisier pour s'éloigner de son mari qui, disait-elle, la maltraitait. A son mari qui la suppliait de revenir chez elle, elle répondit : Je n'ai rien à faire avec

vous ni avec ceux de chez vous ; je n'ai plus de fils ; je n'ai plus personne. Revenue à la maison, elle refusa d'allaiter son enfant et ne voulut point reconnaître sa nièce arrivée de Naples.

Le mari voulut éloigner M... du pays, mais celui-ci refusa. Mme R... continuait à lui donner de l'argent et même les titres de rente qu'elle avait achetés avec ses économies pour ses propres enfants. La nuit, M. . escaladait une fenêtre de la maison et avait des entrevues avec elle.

Mme R... continuait à manifester son amour pour lui par des actes insensés, appelant sans cesse son nom à haute voix. Elle autrefois si pudique, elle faisait maintenant des confidences à ses propres filles.

Un soir elle eut un véritable accès de délire, croyant que sa fille était la sœur de M... et que celui-ci avait été tué. On la conduisit alors à Naples d'où elle s'enfuit avec son amant à Lucera. Là ils passèrent la nuit ensemble dans une auberge, puis ils revinrent chez M... où ils furent arrêtés (1).

Cette observation est des plus curieuses. Il n'y a que l'hystérie qui puisse amener d'aussi brusques changements et rendre amoureuse d'un menuisier une femme

(1) Le mari porta plainte contre M... l'accusant d'avoir abusé de sa femme, attendu que celle-ci ne possédait plus sa raison à cette époque. Les magistrats de la Chambre du conseil de Lucera devant qui fut portée la cause, rejetèrent les conclusions et déboutèrent le mari de sa plainte.

religieuse et honnête, bien élevée et appartenant à une famille presque illustre.

Ces faits, du reste, ne sont pas absolument rares. N'était-ce pas une hystérique, cette noble baronne du faubourg Saint-Germain qui, il y a quelques années, s'éprit d'un cocher d'omnibus et se compromit avec lui d'une façon si scandaleuse? N'était-ce pas une hystérique et une détraquée aussi, cette petite Américaine qui se jeta un jour dans les bras de Pranzini, qu'elle venait de rencontrer au coin d'une rue, séduite par sa musculature de mâle vigoureux? Et toutes ces filles exaltées qui se laissent enlever par leurs domestiques et se mésallient pour un amour qui vient subitement leur brûler la cervelle, ne sont-ce pas la plupart du temps des hystériques?

L'hystérie ne détraque pas seulement la sensibilité affective d'un nombre considérable de femmes; bien des hommes aussi lui paient leur tribut. Aujourd'hui, les faits se chiffrent par centaines et ne se comptent plus.

J'ai observé quelques hommes hystériques. C'étaient presque tous des détraqués en amour.

J'ai déjà cité ces faits en détail ailleurs (1). Je me contenterai ici de les résumer en quelques lignes, car ils sont absolument frappants.

(1) Voyez, dans *l'Encéphale* de janvier 1889, mon article sur *l'Hystérie pulmonaire chez l'homme*, et dans mon livre sur *les Habitués des prisons de Paris*, le chapitre : *Les Hystériques en prison*.

L... est un paysan dont l'hérédité nerveuse est des plus chargée. Fils d'hystérique et d'aliénés, c'est lui-même un hystérique convulsif, un exemple remarquable de grande hystérie chez l'homme. Sa vie n'est qu'une longue série d'extravagances qui ont fini par l'amener en prison. En amour aussi, ce fut un excentrique et un déséquilibré. Fort jeune, il s'éprit d'une fille de son village qu'il voulait épouser malgré son manque de fortune. Néanmoins, cette fois, il céda à l'autorité paternelle et épousa, contre son inclination, une autre femme qu'il n'aimait point. La cérémonie nuptiale se fit dans des circonstances presque comiques : en sortant de la mairie, L... disparut, et, au moment de la bénédiction, sa fiancée était seule à l'autel ; on le retrouva au cabaret d'un village voisin, en train de boire avec un ivrogne de ses amis. Des querelles ne tardèrent pas à éclater dans le ménage, et, au bout de quelques années, le divorce s'en suivit.

Ses malheurs conjugaux ne donnèrent aucune maturité à l'esprit de L..., qui continua au contraire à mener une vie déréglée. Il prit successivement deux maîtresses qui le trompèrent et le volèrent. Il voulait même épouser la dernière, malgré les sages remontrances de son père. Il appartenait tout entier à cette femme, qui sut l'amener à commettre un vol. Ce ne fut qu'en prison que ses yeux se dessillèrent et qu'il se vit trompé par celle qu'il aimait. Son amour se changea en une haine violente et il fit tout pour entraîner sa maîtresse dans sa chute.

J'ai encore connu un autre hystérique qui, après avoir

été l'amant entretenu et gâté d'une dame déjà mûre, se laissa prendre aux lacets d'une fille rencontrée par hasard dans la rue et qu'il épousa sans presque la connaître. Elle aussi profita de l'empire qu'elle exerçait sur cet esprit malade, et le poussa au vol.

Ces faits sont absolument frappants. N'est-ce point là un amour qui aveugle et rend fou ? Et cet amour n'est-il point une névrose, un amour fils de l'hystérie ?

V

L'épilepsie aussi, bien que moins fréquemment cependant, entre en cause dans l'étiologie de l'amour morbide. C'est aussi une névrose qui détraque l'homme moral et annihile sa volonté. L'amour qui germe sur ce terrain pathologique peut assez souvent n'être qu'un amour morbide, une passion sans retenue et sans frein. Qu'on me permette de citer un seul fait vraiment curieux.

M... est un esprit rêveur et un peu mélancolique. Depuis l'âge de vingt ans, il est sujet aux vertiges et même aux attaques convulsives d'épilepsie. A vingt ans, il s'éprit d'une jeune fille avec qui on le fiança. Celle-ci mourut. M... fut douloureusement frappé. Très porté déjà à la vie contemplative, il s'isola et devint de plus en plus taciturne. Les personnes qui le connaissaient le

considéraient un peu comme un individu bizarre, un cerveau fêlé.

M... a aujourd'hui cinquante-huit ans. Il y a quelque temps, il fit connaissance aux environs de Lille d'une famille chez laquelle il venait souvent passer quelques jours de vacances. Il avait conquis la confiance de ses hôtes qui allaient quelquefois jusqu'à lui confier la garde de leur fille âgée de seize ans. Dans ce contact familier, il s'éprit d'elle. Se sentant trop mûr pour le mariage et redoutant un refus humiliant, il n'osait faire une demande et se contentait d'embrasser à la dérobée la jeune fille qui ne se fâchait point ; il n'osait point non plus lui faire des propositions déshonnêtes ; « et cependant, dit-il, je suis persuadé qu'elle n'aurait pas refusé ; mais je n'ai pas osé. » Craignant de la voir marier à un autre et de la perdre à jamais, une idée germa dans son esprit : posséder la jeune fille pendant son sommeil. Cette idée alors le hanta sans cesse et un jour il se décida à la mettre à exécution.

Étant revenu passer quelques jours dans cette famille, il avait eu soin de se procurer du laudanum chez un pharmacien ; il en prépara vingt ou vingt-cinq gouttes dans un petit flacon, et, le soir, pendant le dîner, il les versa dans le verre de la jeune fille qui but sans s'en apercevoir. Puis il prit congé et feignit de partir ; mais il revint sur ses pas et alla se cacher furtivement dans la chambre de la jeune fille, qui ne tarda pas à se mettre au lit. Aussitôt qu'elle fut endormie, il se coucha près d'elle et pratiqua le coït complet. Chose singulière, la jeune

fille, que l'on considérait comme vierge, aurait déclaré à l'audience n'avoir rien senti et n'avoir pas été réveillée par cette approche.

M... raconte que pendant l'acte, elle aurait ouvert les yeux et lui aurait même rendu un baiser, ce qui porte à croire que le viol ne lui semblait pas trop désagréable.

Son attentat accompli, M... descendit en attachant les draps à la fenêtre et prit la fuite. Le lendemain matin, les parents, voyant la fenêtre de leur fille ouverte, comprirent facilement de quoi il s'agissait et portèrent leurs soupçons sur M... qui fut arrêté six mois après. Intimidé par le juge d'instruction qui lui déclara qu'il était accusé par la jeune fille, il fit des aveux complets et fut condamné à cinq ans de réclusion. C'était sa première condamnation. Croyez-vous que l'épilepsie ne soit pour rien dans l'étiologie de cet amour maladif et de cet étrange attentat?

VI

Nous allons aborder maintenant un ordre de causes différentes et de moindre importance, mais dont l'influence cependant est certaine dans quelques cas.

Il n'est pas donné à tous de porter allègrement le fardeau de l'érudition. S'il est des intelligences que le travail affine et développe, il en est d'autres trop faibles qu'il détraque.

Certains individus auraient pu devenir d'excellents commerçants, d'honnêtes et vaillants laboureurs. L'ambition aveugle des parents, sans peser *quid valeant humeri, quid ferre recusent,* a voulu en faire des savants, les lancer dans les professions libérales : leur échine débile a plié sous une charge trop lourde.

Surmenés par le travail, l'imagination hantée par les chimères poétiques qu'ils ont lues et dont ils n'ont point saisi le sens ni la portée, ils se sont jetés la tête baissée dans la lutte ; et le *strugle for life* a achevé ce que l'instruction avait commencé. L'esprit bourré d'idées fausses, de théories incomprises et mal digérées, la conscience obscurcie et aveuglée par le combat quotidien de la vie, le cœur meurtri par les coups reçus dans la lutte, si l'amour vient à eux, ils l'accueilleront à bras ouverts, sans s'occuper d'où il vient et surtout qui le leur apporte. Leur imagination détraquée fouettera le cœur et les sens, et ce sera le délire que rien n'arrête, qui emporte et roule le pauvre fou comme le vent entraîne en tourbillonnant la feuille sèche détachée de sa branche. Puis ces faux savants, ces faux grands hommes, victimes de l'instruction et plus tard de l'amour, iront grossir le bataillon des déclassés.

VII

« S'il est vrai, dit le Dr Paul Bruant, qu'un grand nombre de femmes sont assez fortes pour passer l'âge de

la ménopause sans en ressentir aucune conséquence fâcheuse, il n'est pas rare non plus de voir, non pas un véritable trouble mental, mais un état voisin, prêt à verser dans l'aliénation mentale. Le caractère de la femme se transforme totalement. » (1)

Les conséquences de cet état psychique sont faciles à prévoir. On verra, à ces approches redoutables, des femmes jusque-là vertueuses, négliger leurs devoirs de mères de famille, s'enflammer de folles passions le plus souvent pour des adolescents qu'elles poursuivront ouvertement et presque cyniquement. Elles perdront tout sentiment de pudeur et ne conserveront plus aucune retenue. Sentant que cette passsion sera la dernière et comme l'été de la Saint-Martin de leur vie amoureuse, elles s'y accrochent avec une tenacité que rien ne rebute, que rien ne lasse. Et Dieu sait comment la plupart du temps elles placent leur amour ! Elles ne choisissent pas le meilleur et le plus digne, mais ordinairement le plus jeune. Elles ne se contentent pas de jeter le deuil dans leur famille par leur conduite scandaleuse, de se déshonorer elles et leurs maris par des liaisons coupables ; elles achètent, au besoin, l'amour de celui qu'elles convoitent. Leurs charmes sont passés, elles ne sont plus assez belles pour inspirer une passion : tant pis ! Il leur faut de l'amour quand même ! Et si on ne veut pas leur en donner,

(1) Dr P. Bruant. *De la mélancolie survenant à la ménopause.* Thèse de Paris. 1888.

elles en achètent. S'il le faut, elles retiendront leur jeune amant en le comblant de cadeaux, en lui offrant des soupers fins et en garnissant ses goussets de pièces d'or.

N'est-ce pas là un véritable délire ?

Et ces faits sont loin d'être rares. J'en ai cité un certain nombre dans mon livre sur *Les habitués des prisons de Paris*. On peut y lire en particulier l'histoire d'une marchande de vin qui avait dépassé la quarantaine et qui s'éprit d'un jeune vaurien qu'elle logeait, nourrissait et payait. Chaque séance d'amour valait au drôle un petit cadeau, sans compter les gratifications qu'il jugeait à propos de s'offrir lui-même en glissant la main dans la caisse.

Prado a vécu pendant un certain temps aux dépens de femmes mûres qui lui donnaient leurs économies avec leur dernier amour. Pranzini inspira également un violent amour à une femme de quarante-cinq ans qui l'entretenait et voulut même tenter de sauver sa tête.

VIII

« Sans doute, disait Esquirol, lorsque le corps est accablé d'infirmités, la raison n'a point l'énergie et l'activité par lesquelles elle brille dans l'âge viril, mais l'homme peut conserver le sentiment du moi et vouloir ». La volonté elle-même peut être diminuée et avoir perdu beau-

coup de sa précision. Aussi le portrait tracé par Legrand du Saulle n'est pas toujours vrai : « Circonspect, dit-il, craintif, méfiant, méticuleux, instruit par l'expérience, fortifié par les épreuves, éclairé par la connaissance des hommes et des choses, le vieillard ne sacrifie rien à la chimère, a horreur de l'inconnu, pressent l'avenir avec quelque justesse, se hâte lentement et n'agit qu'à bon escient. Sans initiative et sans élans, il n'accepte de leçons que du passé, se replie sur lui-même, recule devant toute entreprise hardie et n'ajoute qu'une foi médiocre aux vertus humaines. » Je crois qu'il est loin d'en être toujours ainsi, et ces cas de longévité intellectuelle sont relativement rares. Pour quelques-uns dont les facultés maîtresses ont conservé toute leur intégrité, combien touchent aux confins de la démence !

« Les idées, le caractère, les habitudes, les actes et les passions peuvent être modifiés par les progrès de l'âge », dit le Dr Thivet. Et il ajoute : « D'une façon générale, on peut dire que le système nerveux est affaibli dans son fonctionnement et qu'il réagit moins qu'autrefois, même lorsqu'il est excité par des impressions morales de toute nature » (1).

La mémoire s'affaiblit, la conscience s'obnubile, la volonté se parésie. Et ainsi le vieillard faible et débile pourra devenir le jouet de ceux qui l'entourent.

(1) Dr L. THIVET. *Contribution à l'étude de la folie chez les vieillards*. G. Steinheil, Paris 1887, p. 13.

Aussi il n'est pas rare de voir s'allumer à cet âge des passions que justifient à peine des fonctions physiologiques presque éteintes. Et cet amour se ressentira du terrain où il aura pris naissance. Ce sera un amour débile, vacillant, d'où toute initiative volontaire sera exclue. Le vieillard se laissera circonvenir avec une facilité surprenante par celle qu'il aimera et c'est ainsi qu'il sera amené à épouser sa cuisinière ou une drôlesse.

IV

LE SYNDROME AMOUR

CHAPITRE IV

Le syndrome amour.

I

Erasme disait : « Il est clair que toutes les passions sont du domaine de la folie, car le fou se distingue du sage en ce qu'il se laisse conduire par ses passions, tandis que l'autre prétend les mépriser et suivre la raison » (1). Et Stendhal, appliquant cette théorie à l'amour, ajoute : « L'amour est comme la fièvre; il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part » (2). Si ces auteurs ont voulu parler de l'amour normal, de ce que j'ai appelé l'amour harmonique, de ce sentiment qui épa-

(1) ÉRASME. *Éloge de la folie,* Traduction LEJEAL, p. 52. Paris, 1875.

(2) STENDHAL, *De l'Amour,* p. 52. Édit. Calman-Lévy, Paris, 1887.

nouit et dilate l'âme sans mettre la cervelle à l'envers, ils n'ont fait qu'émettre un paradoxe. Mais s'ils ont voulu parler de l'amour morbide, de cette passion qui ne connaît ni retenue ni frein et qui fait d'un homme un fou, ils ont dit vrai.

Oui, je le répète et le maintiens, l'amour morbide est un véritable état délirant et ce délire n'éclate guère que sur des terrains préparés, chez des dégénérés le plus souvent.

II

En effet, les dégénérés présentent des imperfections de l'intelligence, du sens moral et de la volonté, imperfections qui favorisent admirablement l'éclosion du délire sous l'influence d'une cause déterminante quelconque. « Un héréditaire, dit Magnan, peut être un savant, un magistrat distingué, un grand artiste, un mathématicien, un politicien, un administrateur habile, et présenter au point de vue moral des défectuosités profondes, des bizarreries étranges, des écarts de conduite surprenants, et, comme le côté moral, les sentiments et les penchants sont la base de nos déterminations, il s'ensuit que les facultés brillantes sont mises au service d'une mauvaise cause, c'est-à-dire d'instincts, d'appétits, de sentiments maladifs qui, grâce aux défaillances de la volonté, poussent

aux actes les plus extravagants et parfois les plus dangereux » (1).

Il y a désharmonie plus ou moins complète dans la qualité de leurs sensations : il en résulte une émotivité et une susceptibilité qui en font des êtres absolument à part.

« Leurs idées, dit le Dr Journiac, leurs actes sont dans une contradiction perpétuelle ; ils dépensent follement leur intelligence, leur activité, pour n'arriver à rien. Leur amour de l'extraordinaire leur fait tout voir sous un jour faux et souvent leurs raisonnements minutieux sont bâtis sur une pointe d'aiguille.

« Leurs désirs amoureux, leurs instincts bizarres, les mettant souvent dans des situations fausses, ne font souvent qu'exagérer ces qualités et ils arrivent, intelligents ou non, à jouer naturellement avec les mots, les idées et le paradoxe. A la mobilité de leurs idées, à cette contradiction perpétuelle, correspond une volonté inégale, et l'on voit ces individus mobiles arriver à cet état contradictoire : mobilité et idées fixes. Ce sont les hommes les mieux prédisposés aux habitudes, aux passions, aux bizarreries de toute espèce.

« Beaucoup d'entre eux, grâce à leur mobilité, résistent à l'envahissement de l'individu par l'idée fixe, mais chez certains la lutte est inégale, l'idée fixe revient successivement et à chaque apparition l'emporte sur tout le

(1) *Ann. méd. psych.* Janvier 1886.

reste de l'activité cérébrale. Dans cet état, l'idée fixe se répète sous forme d'obsession qui, lorsqu'elle surgit dans leur cerveau, annihile tout le reste de l'activité cérébrale; tant que dure cette obsession, ils sont malades, angoissés, il leur est impossible d'y résister ; et toujours la satisfaction de l'idée, si futile qu'elle soit, amène chez eux un soulagement proportionné à l'angoisse.

« D'autres fois ce sont des impulsions, de véritables obsessions psycho-motrices auxquelles, comme toujours, il leur est impossible de résister » (1).

Parmi ces dégénérés, plusieurs peuvent vivre longtemps côtoyant la folie, sans cependant y entrer de plain pied, mais la plupart n'attendent qu'un prétexte pour délirer. Et alors, sur cette manière d'être qui les laisse vivre de la vie commune, viennent apparaître des épisodes pathologiques, de ces monomanies des anciens que Magnan et ses élèves ont étudiés sous le nom de *syndromes épisodiques de la dégénérescence.*

III

Je n'hésite pas à classer parmi ces syndromes l'amour morbide tel que je l'ai défini.

(1) Dr A. Journiac. *Recherches cliniques sur le délire hypocondriaque,* p. 19. Thèse. Paris, 1889. Lecrosnier et Babé.

En effet, l'amour dans ces conditions n'est-il pas une rupture d'équilibre, une véritable obsession pathologique? Ne s'accompagne-t-il pas de cette irrésistibilité caractéristique et en quelque sorte fatale, de cette angoisse concomitante si pénible, de cette conscience complète de l'état, et enfin de cette satisfaction consécutive à l'acte accompli, en un mot de tous les symptômes caractéristiques de l'obsession?

Imaginons un exemple et prenons les choses telles qu'elles se passent dans la majeure partie des cas.

Voici un jeune homme intelligent, bien élevé, appartenant à une bonne famille; la vie s'ouvre devant lui avec les plus belles espérances. Mais c'est un héréditaire et il a déjà révélé son état mental par quelques excentricités qui n'ont été connues que de son entourage et qu'on a mises sur le compte de la jeunesse. Il vient à Paris ou dans une autre grande ville pour terminer ses études. Sous l'influence de quelques excès alcooliques, de quelques excès de travail pour passer des examens ou des concours, son état de déséquilibration a rapidement augmenté. Le voilà mûr pour le délire et celui-ci va éclater à la première occasion. Notre homme fait connaissance d'une serveuse de bocks dans une brasserie, d'une danseuse ou d'une chanteuse légère, en un mot d'une drôlesse quelconque. Ça commence généralement par une partie de débauche; puis, peu à peu, il s'éprend d'elle. Alors l'idée fixe, l'obsession s'installe sous forme d'un sentiment amoureux. Il ne peut plus se passer de cette

femme; il ne peut plus chasser son image de devant ses yeux; elle peuple ses rêves, et cette vision obsédante le poursuit partout. Il sait bien que cette femme est indigne de son amour, qu'elle le trompe, qu'elle le ruine; n'importe! Il sait bien qu'il est honteux d'aimer celle qu'on ne voudrait pas épouser. *Non decet amare quarum pudor est nuptias affectare* (1). N'importe! Si elle le veut, il poussera l'infamie jusqu'au bout et il l'épousera. Il volera et tuera pour elle au besoin. Et cependant, dans ses rêves de jeunesse, il s'était fait une idée magnifique de celle qu'il aimerait; il la voulait *amabilis ut Rachel, sapiens ut Rebecca, longæva et fidelis ut Sara* (2). N'importe! La dernière des drôlesses a pris son cœur et il n'a pas la force de le lui reprendre. Sa volonté est comme paralysée.

Ne sont-ce point là tous les caractères de l'obsession? Est-ce que cette passion ne remplit pas d'une angoisse douloureuse ceux qu'elle étreint? J'ai plus d'une fois entendu les confidences de ces infortunés. Les souffrances qu'ils endurent sont indescriptibles. C'est une lutte qui les harasse, les tue, et où ils restent presque toujours les vaincus, entraînés avec une irrésistibilité inexorable. Il y a donc angoisse et irrésistibilité comme chez les dipsomanes ou les kleptomanes, comme chez tous les autres héréditaires syndromiques.

(1) *Code d'amour* du XIIe siècle.
(2) Préface de la messe de mariage.

Quant à la satisfaction consécutive, elle n'est pas moins manifeste. La possession de l'objet aimé fait oublier à ces malheureux toutes les peines endurées pendant des semaines ou des mois, et cette satisfaction consécutive dépasse peut-être en intensité la souffrance antérieure.

Ainsi l'amour morbide des dégénérés n'est qu'une obsession pathologique, un syndrome épisodique, un délire partiel. Nous allons voir, dans les chapitres suivants, comment il se comporte chez les dégénérés supérieurs, les débiles et les imbéciles.

V

L'AMOUR MORBIDE CHEZ LES DÉGÉNÉRÉS SUPÉRIEURS

CHAPITRE V

L'amour morbide chez les dégénérés supérieurs.

I

Ce qui caractérise le dégénéré supérieur, c'est le manque d'équilibre et de pondération. Ses actes et ses conceptions ne portent point, malgré leur extravagance et leur étrangeté, cette empreinte de bêtise qui est comme la marque de l'impuissance intellectuelle. Loin de là. Il est susceptible d'idées généreuses et de hautes conceptions, mais son activité cérébrale agit d'une façon inégale et par soubresauts.

Le dégénéré supérieur sera donc un cœur tout préparé pour recevoir l'amour morbide. Quelquefois l'amour apparaît chez lui subitement et pour ainsi dire sans raison, comme le besoin de boire chez le dipsomane; d'autres fois il est le résultat d'une série de suggestions, sugges-

tions du milieu, suggestions de l'objet aimé. Par de tendres regards, par de fallacieuses et douces paroles, on a engourdi sa volonté, et au réveil il n'a plus su s'arracher au charme, toujours repris et plongé dans l'inertie par le simple regard, l'impérieux regard qui, goutte à goutte, pour ainsi dire, lui a suggéré l'amour. Mais bien plus souvent la suggestion part du sujet lui-même qui alors s'autosuggestionne. Son amour ressemble à l'idée fixe des aliénés, mais l'idée vient de lui.

Le débile subit sa passion amoureuse et il en gémit. Le dégénéré supérieur, lui, la vante et l'exalte ; il la décore de grands noms. A qui la lui reproche, il répond par des mots sonores, des phrases vides, gonflées de vent et qu'un coup d'épingle du bon sens suffit à vider comme des outres crevées. Si vous n'approuvez pas sa folle passion, si vous cherchez à lui montrer combien elle est ridicule et insensée, il vous traitera d'homme rassis, de cœur sec où ne descendra jamais la céleste rosée. Ne parlez pas d'amour ! clame-t-il ; vous n'avez jamais aimé et vous n'aimerez jamais ; vous ne savez pas ce que c'est que l'amour et vous ne le saurez jamais.

Vanité et paradoxe ! Comme s'il fallait être fou pour aimer ! Alors autant dire que l'homme qui ne s'est jamais enivré ne connaît pas le goût du vin et ne sait pas l'apprécier.

L'amour morbide est une hypertrophie d'un sentiment vrai, par conséqnent un cas pathologique. Ceux qui s' adonnent, sont les ivrognes de l'amour.

Malgré leur tour sceptique, les conseils que l'avocat Desgenais donnait à son ami Octave, un détraqué, sont profondément vrais : « Ne confondez pas le vin avec l'ivresse, dit-il, ne croyez pas la coupe divine où vous buvez le breuvage divin ; ne vous étonnez pas le soir de la trouver vide et brisée : c'est une femme, c'est un vase fragile, fait de terre par un potier. Remerciez Dieu de vous montrer le ciel, et, parce que vous battez de l'aile, ne vous croyez pas oiseau. Les oiseaux eux-mêmes ne peuvent franchir les nuages ; il y a une sphère où ils manquent d'air ; et l'alouette qui s'élève en chantant dans les brouillards du matin, retombe quelquefois morte dans le sillon. Prenez de l'amour ce qu'un homme sobre prend de vin ; ne devenez pas un ivrogne » (1).

II

Voici un fait que j'emprunte encore à la thèse du Dr Legrain. On verra comment naissent et finissent ces *toquades* des détraqués.

S.... est un individu dont l'hérédité est des plus chargées. Sa famille est composée de déséquilibrés. Dès l'âge

(1) A. de Musset. *La confession d'un enfant du siècle.*

de six ans, il se montre d'une prodigalité exagérée. Pour satisfaire son penchant, il commence dès cette époque à voler; mais il ne profite jamais de ses larcins, dont le produit est aussitôt distribué, soit à des camarades, soit à des pauvres. Plus tard, vers l'âge de quatorze ans, il dérobe à son père quatorze cents francs qu'il va porter dans une famille malheureuse. Il avait conscience, disait-il, de sa mauvaise action, mais ses bons sentiments et surtout le besoin de donner l'emportaient.

Élevé par une mère dévote, il fut pris de bonne heure d'une ardeur religieuse poussée parfois jusqu'à l'extravagance. C'est ainsi que, vers l'âge de quatorze ans, il s'imposait des pénitences rigoureuses et se privait même de nourriture ; à table il faisait disparaître très habilement dans son mouchoir les aliments qu'on lui donnait. A la moindre peccadille il courait chez son confesseur ; tous les matins il communiait.

Rencontrant un jour six personnes dans la misère, il les emmène chez son père, les installe au rez-de-chaussée, et, après avoir largement ouvert le buffet, il leur ordonne d'y puiser jusqu'à ce qu'elles soient satisfaites.

Plus tard il vagabonde sans raison, puis il délire à différentes reprises. Alors il devient de plus en plus déséquilibré ; sa vie n'est plus qu'une succession d'actes bizarres, déraisonnables, au milieu desquels émergent parfois de bonnes actions ; mélange de bassesses et de grands sentiments, d'actes inspirés tantôt par les plus

mauvais instincts, tantôt par la plus pure morale, mélange enfin d'actes qui le rendent méprisable et le conduisent à la prison, et d'actes qui le rendent intéressant et digne de pitié.

J'abrège et je passe sur les autres extravagances de sa vie pour en arriver à ses folies amoureuses. En 1870 il se trouvait engagé dans un régiment en garnison à Annecy. Il noue des relations avec une fillette du pays. Là où d'autres n'auraient formé qu'une amourette de quelques mois, il se laisse aller à son sentiment avec une exagération ridicule et il veut épouser sa maîtresse, menaçant son père de déserter s'il refuse de lui payer son remplacement. Heureusement les formalités demandèrent quelque temps, et, quand elles furent terminées, son amour s'était envolé. Sa grande passion s'était éteinte aussi vite qu'elle était née. Sans ces tergiversations, il est certain qu'il eût épousé cette fille, envers tous et contre tous, coûte que coûte.

En 1871, S.... contracte un nouvel engagement dans l'infanterie de marine et part pour Brest. Quoique au régiment, il demande l'autorisation (qui lui est refusée) de suivre les cours de l'école de médecine. De dépit il se livre à la débauche en compagnie des filles de Brest. Il adresse à son père des demandes réitérées d'argent pour subvenir à ses dépenses. Celui-ci se détermine à ne plus répondre aux lettres de son fils. C'est alors que, pour satisfaire aux exigences de ses maîtresses, il vend tout son équipement militaire. Traduit pour ce fait devant

un conseil de guerre, il est condamné à un an de prison. A l'expiration de sa peine, il est envoyé aux compagnies de discipline et passe son existence toute entière dans les silos, à cause de son insoumission.

Tous ses malheurs ne changèrent en rien son caractère. En 1875 nous le retrouvons à Alger. Et là nouvelles folies. Il fait connaissance d'une fille qui, je ne sais trop pour quelle raison, refuse de se livrer à lui. Ce refus l'irrite et attise sa passion. Au lieu de passer outre et de porter son cœur et ses sens ailleurs, il poursuit cette fille et, ne voyant pas d'autre moyen d'obtenir ses faveurs, il lui propose de l'épouser.

Il fit même les démarches nécessaires pour l'accomplissement de ce mariage.

Enfin, en 1877, il se marie avec une jeune personne âgée à peine de quinze ans et demi. Et ce débauché, ce coureur de filles, retrempé par cette union, devient le modèle des époux. Au moment de la naissance de son fils, il voulut rompre avec toutes ses anciennes relations, ne vivant que pour sa femme et ne se préoccupant que de satisfaire ses moindres désirs, passant les nuits à son chevet lorsqu'elle était malade. Mais cette grande vertu ne dura qu'un jour ; la discorde éclata dans le ménage et S... reprit sa vie d'aventures.

Que dire d'un homme qui s'amourache ainsi de la première femme venue et se déclare prêt à toutes les folies pour la posséder ? Un pareil amour ne constitue-t-il pas de véritables accès délirants transitoires ?

III

Comme je l'ai déjà dit, le dégénéré amoureux s'aveugle le plus souvent lui-même : « Aux mines de sel de Saltzbourg, dit Stendhal, on jette dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après, on le retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que les pattes d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants mobiles et éblouissants ; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif. » (1)

Une cristallisation semblable se produit chez le dégénéré amoureux. Il se fait chez lui une opération qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections. C'est ce que Stendhal appelle la cristallisation en amour, et les poètes ont eu souvent recours à ce procédé. Tout dans l'objet aimé leur paraît aimable, et il n'y a point de métaphores trop hardies pour peindre les charmes de leurs maîtresses. Écoutez ce poète d'Andalousie nous montrer les grâces sans pareilles de la sienne :

(1) STENDHAL. *De l'amour*, p. 5.

Tiene tu cabeza (1)
Hermoso peinado ;
Con hevras de oro
Lo tienes formado.

Tienes una frente
Que es plaza de guerra ;
Donde amor triunfante
Puso su bandera.

Tienes unos cejos
Muy bien dibujados,
No hay pincel que pueda
Tan bien colocarlos.

Tienes unos ojos,
Luceros del alba
Que apagan sus luces
A la luna clara.

Es tu nariz, fina,
Cual filo de espada,
Que a los corazones
Todos los traspasa.

(1) Chanson populaire dont voici la traduction :

« Ta tête est ornée d'une belle chevelure que tu arranges avec des fils d'or.

« Ton front est comme une place de guerre où l'amour triomphant posa sa bannière.

« L'arc de tes sourcils est bien dessiné et aucun pinceau ne les eût mieux faits.

« Tes yeux sont comme les étoiles du matin qui éteignent leurs lumières à la clarté de la lune.

« Ton nez délicat est comme le tranchant d'une épée qui transperce tous les cœurs.

Tienes unos labios...
Son dos coralitos ;
Ya esconden, ya enseñan
Tus dientes bonitos.

Tienes una barba
Con un hoyo en medio ;
Si en el me enterrasen,
Quisiera haber muerto.

Tienes la garganta
Tan clara, tan bella ;
Que hasta lo que beves
Se trasluce en ella.

Tienes unos brazos
Tan bien torneados...
No los tuvo Eva
Mejor acabados.

Tienes, niña, el talle
Como hermosa palma,
Que airosa descuella
Por entre las plantas.

« Tes lèvres, ce sont deux coraux qui enchâssent et montrent tes jolies dents.

« Tu as un menton avec une fossette au milieu ; si on m'y enterrait, je voudrais mourir.

« Ta gorge est si pure et si belle que même ce que tu bois se voit à travers.

« Tes bras sont si bien tournés qu'Ève n'en eut pas de mieux faits.

« Ta taille, ma chérie, est comme celle du beau palmier au port gracieux au milieu des plantes.

Tienes unos pies,
Pisas tan aïrosa,
Que por donde pasas
Floreeen las rosas.

Ya estan dibujadas,
Nina, tus faeeiones ;
Ahora viene mayo,
Que las de eolores.

Comme le poète espagnol, le détraqué amoureux voit sa bien-aimée à travers un prisme qui embellit tout, mais avec cette différence toutefois qu'il voit en réalité ce que l'autre n'a vu qu'en rêve, sous le feu de l'inspiration poétique.

IV

J'ai connu et je connais encore un jeune homme intelligent et appartenant à une excellente famille. Bien élevé, instruit, ayant même un goût assez prononcé pour la littérature et les choses de l'art, il vint à Paris pour étudier le droit. Caractère mal pondéré, esprit un peu chimérique, l'orgueil le perdit. Au lieu de tourner ses goûts et son

« Tu as des pieds et une démarche si gracieux que là où tu passes fleurissent les roses.
« J'ai décrit tes charmes, ma chérie ; et maintenant voici venir le mois de mai avec ses couleurs. »

attention vers l'étude du droit et des belles-lettres, comme tout semblait l'y prédisposer, il se laissa emballer dans le tourbillon de la vie parisienne. Il oublia ses beaux rêves de jeune homme amoureux d'art et de poésie. Son rêve fut de devenir un boulevardier connu, d'être un personnage qu'on nomme dans le monde de la « haute gomme ». Il dépensa beaucoup d'argent aux courses ; il paya des prix fous des billets de théâtre pour se trouver mêlé au « Tout-Paris des premières ». Il avait beau mettre des costumes d'une correction irréprochable, orner sa boutonnière d'un camélia blanc, les boulevardiers et les journalistes ne daignaient pas même le regarder. Il pensa alors qu'il devait prendre une femme pour le lancer. Il jeta son dévolu sur une comtesse de contrebande qui s'était faite chanteuse et dont le nom était connu dans le demi-monde et même dans le monde de la prostitution. Il est certain qu'il ne la prit tout d'abord que par vanité, pour se mettre en vue chaque jour à côté d'elle, afin qu'on pût dire : « Voilà X..., l'amant de Sataniella Z... » Comment en vint-il à s'éprendre de cette rouleuse de demi-marque, au point de ne pouvoir plus se passer de ses charmes tombant en ruine? La chose est étrange, mais elle fut. Et notre amoureux, pour satisfaire aux caprices de sa vieille maîtresse, pour lui acheter voitures, chevaux, bijoux, dut faire des emprunts à tous ses amis, et, finalement, avoir recours aux usuriers. Les remontrances et même les justes sévérités de sa famille qu'il plongea ainsi dans le deuil et la déso-

lation, ne purent l'arracher à cet amour qui l'enchaînait à une vieille drôlesse qu'il eût presque pu appeler maman. Il ne devint pas célèbre sur le boulevard, mais il se fit interdire.

V

Voici maintenant un autre document non moins curieux. C'est une lettre authentique écrite par un étudiant en droit, garçon d'une intelligence ordinaire, mais suffisamment cultivée, à une prostituée du quartier latin des mains de qui je l'ai reçue. Notez bien que cette fille était à qui la voulait et cela à des prix extrêmement modérés et que chaque soir à peu près elle recevait un homme différent dans son lit. On ne le croirait guère en lisant cette singulière épitre.

« Ma douce Nadia. Hélas ! Il doit être déjà bien loin dans votre souvenir celui qui se plaît aujourd'hui à prononcer votre nom et à rêver à vous : car vous n'êtes plus pour moi qu'un rêve, rêve heureux, enchanteur, entrevu pendant quelques instants, évanoui peut-être pour moi à tout jamais.

« Cette idée me brise le cœur. Vous avez su me charmer pendant quelques minutes, vous avez bien voulu me faire

goûter l'ivresse d'un baiser cueilli sur votre bouche, puis vous m'avez mis de côté. Nos deux âmes ne se seraient-elles donc pas comprises? Ne pourrai-je donc jamais vous revoir? Pourquoi m'avez-vous éconduit? Je ne le devine que trop, hélas! Je n'ai pas su vous plaire.

« Mais vous vous demandez peut-être qui je suis pour vous parler ainsi? Je suis ce jeune homme que vous avez rencontré un soir, mercredi dernier, et à qui vous avez permis de vous accompagner en voiture jusque chez vous. Vous avez emmené l'ami de ce jeune homme. Quant à lui, vous lui avez refusé l'entrée de votre maison. Nadia, ma douce Nadia, ma bien-aimée, vous en souvenez-vous?

« Cette lettre, avant de la fermer, je la couvre de baisers. Je veux qu'elle vous soit un reproche et qu'elle me venge dans mon amour blessé. Qu'ai-je dit? Pardon. Me venger! Non. Que cette lettre plutôt serve à me faire oublier plus vite de vous, mais toutefois qu'elle vous dise l'ardeur, la violence de mon amour.

« Je vous jure, ma bien-aimée, que mon cœur de vingt ans aime pour la première fois, mais qu'il aime avec passion, avec jalousie. Vous savez le remplir tout entier.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit? Quand cependant dans la voiture je vous ai pris vos gants, c'était pour y glisser mon nom et mon adresse. Vous ne m'avez pas écrit : donc vous me méprisez.

« Un mot seulement. Ne me dites pas : je vous aime, — mais seulement : je vous permets de m'aimer. Et je serai heureux, et j'irai au-devant de vous, et je pourrai me reposer un peu sur votre cœur.

« J'attends un mot, un mot seulement. Je vous promets toutefois de ne plus vous ennuyer, car si vous ne répondez pas, c'est que vous voulez rompre à tout jamais.

« Au revoir, peut-être adieu à jamais, belle et douce Nadia.

« Dépêchez-vous de m'écrire si votre bouquet blanc est fané, afin que je puisse vous en offrir un autre.

« Je baise mille et mille fois cette lettre avant de la fermer, et je vous prie de croire à mon sincère amour. »

Mais c'est là une plaisanterie d'étudiant! Pas le moins du monde. Celui qui a écrit cette lettre l'a écrite très sérieusement et très sincèrement : il l'a prouvé par la suite, je le sais. Alors il était malade? Oui, momentanément. Mais, si on tient compte de l'âge du sujet et de son inexpérience probable, on peut pronostiquer la guérison comme prochaine, s'il n'est point trop détraqué! C'est un adolescent chez qui l'amour déborde et il cherche à en épancher le trop plein n'importe où. Il est un peu comme ces chasseurs inexpérimentés à qui on met un fusil pour la première fois dans les mains et qui tirent au hasard sur le premier gibier venu.

VI

Néanmoins on a vu des hommes mûrs et fort intelligents, des hommes d'État même, avoir de ces faiblesses lamentables. Je n'ai pas besoin de chercher bien loin pour trouver des exemples retentissants.

Il y a quelques années un général connu, un ministre de la guerre, prenait pour Égérie une vieille aventurière qui faisait le trafic des décorations en compagnie de toute une association de gens véreux. Il n'avait aucun secret pour elle et lui écrivait des lettres intimes qu'il a dû bien regretter depuis. En voici un échantillon :

« Chère madame. Je viens de lire à mon retour à Paris vos deux charmantes lettres. Je n'ose confier à l'indiscrétion involontaire, mais possible, d'une lettre, l'impression que j'ai ressentie à leur lecture.

« Permettez-moi d'attendre, pour vous dire toute ma pensée, le jour bien désiré où il me sera possible d'aller vous voir ; mais je suis souffrant d'une indisposition passagère, d'un bobo... Si, mardi, j'ai la liberté que j'appelle de tous mes vœux, j'irai certainement auprès de vous et j'espère dissiper tous ces petits nuages que votre imagination semble avoir fait surgir et à travers lesquels votre ami perdrait à vos yeux ses qualités les plus précieuses, parmi lesquelles et au premier rang, celle que vous

devriez bien connaître, bien que vous paraissiez l'ignorer.

« A bientôt, chère madame et amie, et veuillez croire, en attendant, à toute ma reconnaissance pour le bonheur que vous m'avez procuré par le charme de votre conversation et la sincérité de vos sentiments. »

C'est encore à cette vieille drôlesse qu'il adressait la première nouvelle de sa démission de ministre de la guerre :

« Chère madame et excellente amie. Le sacrifice est consommé, je rentre dans la vie du commun des mortels, emportant avec moi, comme soutien et comme consolation, mon ardent amour du pays, que mes ennemis seront impuissants à me ravir.

« Je ne sais si jamais j'aurai le bonheur de vous revoir.

« C'est encore une de mes douces espérances. Je vous demande de me permettre de la conserver.

« Adieu, chère madame et douce amie, en m'autorisant à mettre dans ce mot d'adieu toutes les pensées qui dominent mon cœur et peuvent inspirer une grande âme qui vous aime. »

Comment une proxénète vieillie comme la Limouzin avait-elle pu attacher à ses appas décrépits un homme comme le général Thibaudin ! Les plus grandes âmes ont, paraît-il, de ces défaillances. *Nullum est magnum ingenium sine mixtura dementiæ.*

VII

On vient encore de juger dernièrement en Amérique une affaire scandaleuse de ce genre. Un haut personnage politique s'est laissé faire l'esclave et le jouet d'une drôlesse misérable. Mais un jour ses yeux se sont tout à coup dessillés et sa volonté, échappant au charme fascinateur, s'est réveillée brusquement pour appler le châtiment sur la tête des coupables.

Un membre du Parlement américain, M. Hamilton, un homme considérable et jouissant de la plus haute considération, se laissa prendre aux charmes d'une courtisane fameuse de New-York, connue sous le nom de la belle Éva. Circonvenu par cette fille, par la mère de celle-ci, la femme Swinton, et par son amant de cœur, Josuah Mann, emporté par un invincible amour qui le rendait aveugle et paralysait en quelque sorte ses brillantes facultés, M. Hamilton se laissa aller à l'épouser, malgré les remontrances de ses parents et de ses amis, malgré le tort considérable que cette union honteuse allait lui causer dans le Parlement et dans le pays. Par quels artifices Éva l'amena-t-elle à ce mariage qui stupéfia tout le monde et indigna tout son entourage ? La réponse est douteuse. Selon Éva, c'est M. Hamilton, follement épris, qui lui demandait presque continuellement de l'épouser. Elle

prétend qu'elle aurait résisté longtemps à cette offre tentante, parce qu'elle craignait d'avoir des désagréments avec la famille de son mari. Il est plus vraisemblable d'admettre qu'elle voulait ainsi attiser discrètement le feu amoureux qui dévorait son amant et l'amener plus aisément à ses fins, c'est-à-dire à lui donner son nom.

M. Hamilton, lui, raconte les choses d'une façon toute différente, et le *Courrier des États-Unis* rapporte les choses d'après son récit.

Éva, sachant combien M. Hamilton était épris d'elle, a simulé une grossesse, et elle est partie au mois de décembre dernier avec son amant Josuah Mann, pour quelques semaines, à Elmira, recommandant avant son départ à la femme Swinton, de tenir un berceau et tout un luxueux trousseau de bébé prêts pour son retour.

Rentrée à New-York vers la fin du même mois, la belle Éva n'eut rien de plus pressé que d'aller trouver une de ces sages-femmes interlopes qui font métier de placer dans des familles, pour les faire adopter, de malheureux enfants illégitimes ou adultérins. Pour une dizaine de dollars, Éva s'est procuré ainsi une petite fille de dix jours environ, qu'elle a emportée pour la placer dans le luxueux berceau que la femme Swinton avait acheté.

Or, lorsque M. Hamilton, qui ne fréquentait encore Éva que par intervalles, est allé la voir, celle-ci lui a montré d'un air attendri le berceau et la petite fille qu'il renfermait.

— Oh ! mon Robert, lui dit-elle, regardez donc votre fille ! Voyez comme elle vous ressemble. Et dire que cette malheureuse enfant ne pourra jamais porter le nom de son père !

M. Hamilton se laissa prendre au piège et il donna à entendre à Éva qu'il saurait réparer ses prétendus torts, sans s'inquiéter de ce que pourraient dire ses parents ou ses amis.

La femme Swinton, Mann et Éva étaient dans la jubilation.

Ils ne se tenaient pas de joie à la perspective de s'emparer de la fortune de M. Hamilton. Deux ou trois jours après, l'enfant acheté mourut, faute des soins les plus élémentaires ; mais cet incident n'était pas fait pour empêcher Éva de mener son projet à bonne fin. La sage-femme n'était-elle pas toujours là ? Et puis, il est facile à New-York de faire enterrer un enfant sous un nom quelconque. L'entrepreneur des pompes funèbres avait à peine emporté la petite fille morte, qu'Éva en rapportait une seconde chez elle.

Presque tous les nouveaux-nés se ressemblent et M. Hamilton ne pouvait pas s'apercevoir du changement. Il ne s'en aperçut pas, en effet ; mais la seconde fillette est morte, peu après, comme la première, et a été remplacée comme elle. Ce n'est que la quatrième enfant, achetée ainsi à la « brave » sage-femme, qui a vécu, et c'est pour légitimer cette enfant, qu'il croyait naïvement la sienne, que M. Hamilton est allé se marier un jour sans bruit, à Paterson, avec Éva.

Quelle que soit la version que l'on accepte, il y a là un fait certain, c'est que M. Hamilton avait pour la belle Éva une passion exagérée. Son amour s'était tellement hypertrophié qu'il le remplissait tout entier au point de le rendre aveugle et de l'amener à commettre un acte de démence.

VIII

Quand une semblable passion tient ainsi un homme, elle peut le mener jusqu'au crime. Pour ne point perdre celle qu'il aime, cet homme est capable de tout, et il volera, s'il le faut, pour satisfaire ses caprices et lui acheter des bijoux.

Voici un fait de ce genre que j'ai observé à la prison de la Santé.

D... est un garçon à la physionomie douce et intelligente. Il a fait des études commerciales assez sérieuses.

Son père est un excellent vieillard qui l'a bien élevé, ne le laissant jamais manquer de rien. Mais son indiscipline et son mauvais caractère l'obligèrent à déserter de bonne heure la maison paternelle. A dix-neuf ans, il s'engagea dans la marine de l'Etat où il resta jusqu'à vingt-quatre ans. Il parcourut la Tunisie, le Sénégal, accompagna de Brazza à Libre-Ville, et fit partie de l'ex-

pédition qui alla observer le passage de Vénus au détroit de Magellan. Pendant ces cinq années, sa conduite fut irréprochable. Aimé de ses compagnons, estimé de ses chefs, il sortit avec d'excellents certificats.

De retour à Paris, il rentra dans sa famille. Son père craignant quelque nouvelle escapade, le marie à brûle-pourpoint avec une femme qu'il ne connaissait presque pas et qu'il n'avait pour ainsi dire jamais vue. La première nuit de ses noces, cette femme le repousse, lui avoue qu'avant de l'épouser elle a eu un amant qu'elle aime toujours, et elle refuse de se donner à lui. Il la quitta le soir même et il ne l'a jamais revue. Il a appris depuis qu'elle avait eu deux enfants avant son mariage.

C'est alors que D... fit la connaissance d'une courtisane pour laquelle il fit des folies. L'argent qu'il gagnait dans les fabriques où il s'était placé comme contremaître, ne suffisant pas à satisfaire les caprices coûteux de cette femme, d'autre part la bourse de son père lui restant absolument fermée, il se mit à faire de la fausse monnaie. Il déploya là une grande habileté. Il fabriquait avec un mélange d'aluminium et d'étain des pièces de dix francs qui avaient presque le son et le poids, pièces qu'il dorait ensuite dans un bain galvanique.

Il avait avec lui huit ou dix émetteurs à qui il vendait ses pièces trois francs. Ceux-ci se chargeaient de les écouler, et voici l'ingénieux procédé qu'ils employaient.

Les émetteurs allaient deux par deux. L'un portait la fausse monnaie et attendait dans la rue. L'autre entrait

dans les magasins, mais n'ayant toujours qu'une pièce fausse sur lui, de crainte de surprises. Si la personne à qui il voulait l'écouler s'apercevait qu'elle était fausse, il la reprenait sous prétexte de l'examiner et lui en substituait adroitement une bonne qu'il tenait toujours prête dans sa manche. Ils auraient ainsi écoulé pour plus de cinq cent mille francs de fausse monnaie.

Arrêté une première fois en 1885, D... fut acquitté, faute de preuves suffisantes. Il se fit arrêter de nouveau en 1887. Dans l'espoir de se sauver, il simula vainement la folie et se vit condamner aux travaux forcés à perpétuité.

Ces faits ne sont malheureusement point rares et nous en trouvons tous les jours des exemples dans les comptes-rendus des cours d'assises. Combien ont été entraînés à faire des faux ou à voler pour l'amour d'une femme vénale et cupide! Combien de misérables amenés en prison par quelque goule avide! Dernièrement encore, un individu d'une assez bonne famille et sans antécédents judiciaires, était arrêté pour faux. Il avait commis ce crime pour acheter un bracelet de plus à une étoile théâtrale de sixième ordre, qu'on peut voir frétiller tous les soirs sur les planches de l'Eldorado.

Les romanciers, du reste, ont su exploiter admirablement ces tristes effets d'une passion pathologique et leurs livres sont pleins d'histoires douloureuses comme celles que je viens de citer.

VI

L'AMOUR MORBIDE DANS LA DÉBILITÉ MENTALE

CHAPITRE VI

L'amour morbide dans la débilité mentale

I

« Les simples d'esprit, dit le Dr Dupain, possèdent une intelligence qui évolue dans un cercle étroit, mais néanmoins plus grand que celui des imbéciles et plus petit que celui des déséquilibrés. Quoique déshérités de l'intelligence, ils jouissent d'un petit patrimoine intellectuel qui leur permet d'occuper un emploi ou de se livrer à un travail utile, pourvu qu'il soit toujours le même. Les idées s'associent chez eux avec lenteur ; leur imagination peu active entrave la perception et le souvenir ; et, si la mémoire ne leur manque pas tout à fait, c'est une mémoire en quelque sorte mécanique.

« Une autre caractéristique de l'état mental du débile consiste dans la faiblesse de son jugement. Incapable

d'attention et d'efforts soutenus, il ne peut exercer son esprit à cette gymnastique quotidienne dont le résultat se traduit par une compréhension nette et rapide. Il faut au débile un temps relativement long pour qu'il saisisse les questions qu'on lui adresse et puisse y répondre. Cette faiblesse intellectuelle détermine, à chaque instant, des défaillances de sa volonté ; soit par indolence, soit pour éviter la peine de réfléchir, il ajoute foi, de prime abord, à toutes les absurdités qu'on lui débite. Sa crédulité est extrême. » (1)

Le débile est donc surtout un faible de volonté, un aboulique, un être chez qui il n'y a en quelque sorte que des ébauches de volitions. Il obéit passivement aux suggestions d'autrui.

II

Et maintenant, comment l'amour s'installe-t-il dans le cœur du débile? C'est le plus souvent en quelque sorte malgré lui et sans qu'il y ait rien compris. Il s'est réveillé un matin amoureux de telle ou telle femme, à peu près sans savoir pourquoi. Il a trouvé l'amour assis en son

(1) J.-M. Dupain. *Étude clinique sur le délire religieux,* p. 44, Delahaye et Lecrosnier. Paris 1888.

cœur et il n'a rien fait pour l'en chasser, n'ayant pas même le courage de tenter la lutte, se sentant vaincu d'avance. Il s'est incliné devant ce maître nouveau et inattendu, obéissant désormais à toutes ses exigences et à tous ses caprices.

Voici, du reste, un fait absolument caractéristique qui me fera beaucoup mieux comprendre. Malgré sa longueur, je le citerai tout entier et dans tous ses détails, car c'est, à mon avis, un exemple curieux d'amour morbide chez une débile. J'avouerai même qu'il a servi de point de départ à ce livre et m'en a fourni l'idée.

III

Notre sujet est une fille de seize ans, appelée Anna. Je reprendrai les choses d'un peu loin et je remonterai d'abord à ses antécédents héréditaires.

Son père était un esprit faible, un être sans consistance et sans volonté, qui se laissait mener et dominer par sa femme. Celle-ci est le type de la mégère dévergondée. Elle malmenait et frappait son mari qui la redoutait. De bonne heure elle s'adonnait à l'ivrognerie et sa conduite était plus scandaleuse que celle d'une prostituée de profession. Dans le village où elle habitait, elle se livrait à qui la voulait, et cela presque sous les yeux du

mari qui n'osait rien dire. Plus d'une fois elle le chassa pour faire partager son lit à un autre homme qui attendait devant la porte et entrait sous le nez du mari prendre ouvertement la place que celui-ci aurait dû occuper.

Néanmoins, les scènes violentes se renouvelaient si fréquemment, le scandale devenait tellement notoire, que le mari se décida à demander la séparation judiciaire.

De ce mariage naquirent Anna et une autre fillette plus jeune, douce et blonde, sans caractère et sans volonté, comme son père, encore une débile.

IV

Anna est une fille de petite taille, aux cheveux roux-Titien, au front bas, aux pommettes un peu saillantes, au nez fin et mignon bien qu'un peu retroussé en trompette, avec des yeux d'un bleu très clair.

Son visage, marqué de quelques éphélides, est d'une pâleur maladive, rendue plus évidente encore par le roux ardent de sa chevelure. Un de ses amants, que ce teint verdâtre avait séduit, lui écrivait dans une lettre passionnée : « O ma fleur souffreteuse et malade, les lys de l'anémie fleurissent sur ton pâle visage de vierge agonisante d'amour, et les roses blanches de la pâle chlorose couronnent ton front neigeux sous le diadème de tes cheveux d'or fluide et vermeil. »

Le front est bas et les diamètres latéraux du crâne augmentés aux dépens du diamètre antéro-postérieur. La bouche est petite avec des lèvres décolorées et des dents très belles, très régulières et d'une blancheur nacrée. L'oreille est fine et bien ourlée.

La peau du corps est d'une blancheur laiteuse, d'une douceur satinée au toucher. Le bassin est bien conformé et les organes génitaux externes bien développés, avec un pubis garni de poils roux.

La physionomie est mobile et changeante comme les idées vagues et fugitives qui s'agitent dans cette pauvre cervelle d'oiseau. Elle regarde en effet sans cesse avec des yeux craintifs de bête effarouchée, ce qui, avec son air morne, contribue à lui donner une attitude encore plus naïve et plus bête.

V

Bien que sachant lire et écrire, mais avec une orthographe des plus défectueuses, Anna est une intelligence très au-dessous de la moyenne. Elle est incapable de sortir d'un cercle d'idées fort restreint dans lequel on l'a enfermée. Incapable de réflexion et surtout d'attention, elle est crédule comme un enfant, et on peut la faire croire aux histoires les plus saugrenues.

Elle parle avec volubilité, mais sa conversation est enfantine et niaise. Elle s'entretient de faits insignifiants et on croirait, à l'entendre, causer avec une fillette de cinq ou six ans. Aucune idée sérieuse n'a jamais germé dans ce cerveau obscur.

De plus, elle présente un léger défaut de prononciation. Au lieu de faire sonner les *t* et les *s* dans les liaisons à la fin des mots, elle les prononce comme des *n*. Ainsi elle dit : je vais n'avec vous, point n'encore, etc.

Sa mémoire est suffisante pour ce qui concerne les faits de son enfance, bien qu'elle soit obligée de faire souvent de grands efforts pour rassembler ses souvenirs. Mais elle oublie très rapidement les faits récents. On dirait, lorsqu'on l'interroge, que sa mémoire est en lambeaux.

VI

Dans son enfance, ce fut une petite fille douce et craintive chez qui la sensibilité affective était très développée, malgré le milieu déplorable où elle a été élevée.

On l'envoya à l'école où elle se montra docile et presque studieuse, mais sans initiative intellectuelle, n'acquérant que péniblement les plus simples notions. Sa mémoire était très infidèle et très souvent elle avait oublié le lendemain ce qu'elle avait appris la veille. Morne et un peu

taciturne, elle n'avait rien de la vivacité et de l'insouciante gaieté qui caractérisent la plupart des petites filles. Comme ses compagnes se moquaient d'elle et riaient de sa naïveté crédule, elle restait le plus souvent seule, assise dans un coin, les yeux à terre, sans pensée, au lieu de prendre part aux jeux de son âge.

De bonne heure elle assista aux scènes terribles que sa mère ivre faisait presque chaque soir à son brave homme de père. Elle entendait sans comprendre les propos orduriers, les injures obscènes lancées par la mégère avec de grands éclats de voix.

Quand le ménage se sépara, Anna avait dix ans. Son père qui l'aimait et se montrait doux et bon pour elle, voulut la prendre avec lui. Elle refusa en poussant des cris et en s'attachant avec un instinct d'animal aux pas de sa mère. Et cependant celle-ci la battait et la rudoyait. Les caresses, les promesses de jouets et de bijoux, les brutalités de sa mère, rien n'y fit et elle voulut absolument rester avec elle.

Anna resta donc avec sa mère qui ne s'occupait pas d'elle et la laissait vagabonder toute la journée dans les rues du village. Comme elle partageait la nuit sa chambre unique, elle assista aux scènes d'ivresse suivies de disputes et terminées par des coups qui pochaient les yeux et des rixes qui renversaient les tables et brisaient les verres. Puis ce furent les scènes érotiques entre sa mère et ses amants, personne ne se gênant devant elle. Elle ne comprit pas d'abord. En entendant les craquements

du lit, les gémissements et les cris étouffés de sa mère, le souffle ardent de l'homme, elle crut qu'ils se battaient et cherchaient à s'étrangler. Un soir effrayée, elle poussa un cri. Sa mère se releva en chemise et lui ordonna de se rendormir sans écouter, puis elle accompagna la recommandation d'une paire de gifles et alla se recoucher auprès de l'homme qui l'attendait. Mais, éclairée par les gamins avec qui elle traînait toute la journée, Anna ne tarda pas à comprendre. Souvent les gens qui la rencontraient, lui disaient : « Va voir à tel endroit ; ta mère est sur le dos et elle a quelque chose sur le ventre. » Elle répondait par un rire niais ou bien elle s'en allait en pleurant. La nuit, elle enfonçait sa tête dans les oreillers et se bouchait les oreilles pour ne pas entendre.

VII

A treize ans, Anna fut placée comme bonne dans une maison à Paris. Mais un brusque changement s'opéra en elle : la petite fille docile et douce d'autrefois devint paresseuse, malpropre, gourmande et boudeuse. Elle était en outre d'une maladresse qui lui faisait casser tous les objets qu'elle touchait. Néanmoins sa maîtresse, touchée de sa jeunesse et de son abandon, la garda, espé-

rant toujours pouvoir la corriger et la rendre meilleure en même temps que plus adroite.

Le maître de la maison abusa de sa naïveté. Il l'appelait fréquemment dans sa chambre, lui prenait la main pour la mettre dans son pantalon et lui faire toucher sa verge en érection. Peu à peu il l'amena à le masturber. Cela l'étonna fort et elle obéit sans comprendre. Quand le maître l'appelait, elle venait docilement et elle le masturbait avec une indifférence candide comme elle lui eût ciré ses bottes ou brossé sa redingote.

A la même époque, elle eut une espèce d'amourette avec un élève en pharmacie du voisinage. Comme on l'y envoyait souvent acheter des médicaments, elle trouva que la tête blonde du petit potard ne lui déplaisait point et elle sentit, sans s'en rendre compte, un vague sentiment d'amour se lever dans son cœur. L'élève pharmacien, séduit par ses grâces juvéniles et ayant sans doute compris qu'il lui était sympathique, quittait de temps en temps le pilulier et l'embrassait à la dérobée derrière les bocaux. Il l'entraîna même à plusieurs reprises dans une arrière-boutique et essaya de la posséder. Elle refusa toujours de se livrer. Mais sa vertu ne fut sauvée que par un hasard.

— L'élève pharmacien ne vous déplaisait pas, lui demande-t-on.

— Non. Il était même gentil.

— Alors pourquoi n'avez-vous pas voulu vous laisser faire ?

— D'abord je ne savais pas ce qu'il voulait et puis je n'aimais pas le sentir trop près de moi.

— Pourquoi, puisqu'il vous plaisait ?

— Parce que un pharmacien ça a toujours les mains sales et ça sent toujours mauvais.

Le caractère d'Anna, au lieu de s'améliorer, devenait de plus en plus insupportable et de plus en plus insoumis. On dut la renvoyer de la maison où elle se trouvait.

Elle avait alors quinze ans.

VIII

Dans l'espoir de trouver une autre place, Anna se loua une chambre dans un hôtel et dépensa en quelques jours le peu d'argent qu'elle avait amassé. Ce fut bientôt la misère. Elle errait toute la journée sur le pavé de Paris, désespérée et sans énergie, n'ayant pas toujours du pain pour manger. Elle prétend qu'à cette époque elle pensa sérieusement au suicide et qu'elle eut plusieurs fois l'idée de se jeter dans la Seine. Un jour, elle fit la rencontre, je ne sais trop où, d'une nommée Fernande M... qui eut un peu plus tard une célébrité de quelques jours : morte subitement à dix-sept ans, son cadavre fut violé et profané au cimetière de Saint-Ouen.

Anna et Fernande causèrent et la connaissance fut vite faite. Anna raconta son histoire et la misère dans laquelle elle se trouvait. Fernande à son tour raconta qu'elle s'était sauvée de sa famille parce qu'on la malmenait et que ça l'ennuyait de travailler. Elle aussi, elle avait été malheureuse pendant quelques jours ; mais elle avait fait connaissance d'une vieille dame très gentille qui l'avait recueillie chez elle et qui l'avait tirée d'embarras. Elle proposa à Anna de l'emmener avec elle et de la présenter : sûrement on l'accepterait. Celle-ci consentit et suivit sa nouvelle amie.

IX

Fernande amena Anna chez une proxénète de la rue des Martyrs qui, à cette époque, se faisait appeler la mère Moulin et qui a subi, depuis, plusieurs condamnations qu'elle est en train de purger à Saint-Lazare. (1)

En arrivant, Fernande prévint la mère Moulin ; elle lui ramenait une recrue magnifique, une pucelle authen-

(1) Le lecteur me pardonnera la crudité des faits que je vais rapporter. J'ai voulu peindre un triste milieu et flétrir l'infâme proxénète qui livre au vieillard lascif la jeune fille naïve et sans défense. Le savant ne doit reculer devant aucun document. Je montre la plaie, à la police d'y porter le fer rouge.

tique et gentille avec ça ! Anna fut donc reçue à bras ouverts, caressée, cajolée, installée luxueusement dans la plus belle chambre de la maison. On lui promit la fortune et le bonheur. Pour être riche et heureuse, lui disait-on, elle n'avait qu'à suivre les conseils de la mère Moulin qui était si bonne pour elle. Et celle-ci peu à peu la préparait. Elle n'aurait qu'à passer quelques heures seule avec un homme. Celui-ci ne lui ferait point de mal, il l'embrasserait, la caresserait, lui ferait une foule de choses gentilles et en la quittant il lui remettrait une grosse somme d'argent et des bijoux. On n'eut pas de peine à vaincre cette volonté sans consistance et à persuader cette âme crédule.

Le soir, on la montrait déjà à des amateurs et on débattait les prix. Il fut convenu qu'on la livrerait à un marchand de chevaux qui recherchait les « filles vertes » et qui était décidé à y mettre le prix.

X

On avait déjà fixé le jour et l'endroit pour livrer Anna quand un incident se produisit qui amena un brusque revirement chez la jeune fille.

A cette époque un jeune étudiant en médecine fréquentait la maison et venait souvent demander à la

proxénète une âme sœur de son âme. Un soir qu'il se trouvait couché là avec une autre femme, Anna entra, je ne sais pour quel motif, dans la chambre où ils se trouvaient. Elle causa un instant avec eux. En sortant, elle déclara à la mère Moulin que l'étudiant était gentil, qu'il lui plaisait, et qu'elle voulait passer la nuit avec eux. Celle-ci, étonnée d'une semblable demande, refusa d'abord, essayant de faire entendre raison à sa pensionnaire, lui disant combien cela serait inconvenant ; puis, devant son entêtement et pour ne point la contrarier, elle consentit. Seulement elle recommanda à l'autre femme de veiller sur le capital d'Anna et de ne point lui laisser prendre ses *béthoulim* par l'étudiant, un *panné* qui ne pourrait jamais payer un pareil objet à sa valeur. L'étudiant se contenta de caresser et d'embrasser la nouvelle compagne qu'on lui offrait si généreusement pour passer la nuit ; mais il ne put aller plus loin. L'autre pensionnaire veillait et, de crainte de surprise, elle le tint toute la nuit par la partie dangereuse.

Le lendemain matin Anna sortit vierge du lit comme elle y était entrée, mais déjà déflorée moralement puisqu'elle avait assisté aux étreintes amoureuses de l'étudiant et de son amie. Elle avait même beaucoup ri des petits cris de chienne en chaleur que poussait celle-ci.

Ce n'est pas tout. Elle déclara à la mère Moulin que ce jeune homme lui avait plu, qu'elle l'aimait et qu'elle voulait se donner à lui. La proxénète entra dans une colère folle : une fille vierge à ce panné d'étudiant qui

n'avait pas deux louis dans sa poche ! C'était honteux !

Remontrances, supplications, scènes de violence, rien n'y fit, tout vint se briser contre un entêtement invincible. A tous les raisonnements, elle répondait invariablement :

— C'est lui que j'aime, c'est lui que je veux.

La mère Moulin levait les bras en l'air et s'arrachait les cheveux de désespoir. Un si belle affaire manquée !

— Mais va d'abord avec le marchand de chevaux, lui disait-elle. Tu iras après avec ton galvaudeux d'étudiant autant que tu voudras.

— On m'a dit, rispostait l'autre, que quand on aimait un homme, on lui donnait sa virginité. C'est celui-là que j'aime et je veux lui donner la mienne.

XI

La mère Moulin comprit qu'avec une pareille fille il était inutile d'insister et qu'elle n'arriverait pas à vaincre sa résistance. Elle résolut de réparer au moins les choses en partie et de faire « casquer » l'étudiant.

Un soir, celui-ci arrive et demande une fille petite et blonde.

— Je n'ai pas ça ce soir, lui dit la proxénète.

— Tant pis ! alors je vais voir ailleurs.

— Tu t'en vas sérieusement ?

— Sans doute. Cherche m'en une pour la semaine prochaine.

— Attends-donc qu'on cause. Tu dis que tu veux absolument une blonde ?

— Oui. En as-tu une ?

Et la proxénète à brûle-pourpoint.

— Veux-tu la petite rousse que tu as vue l'autre soir? Elle n'a que seize ans.

— Ah ! oui !!

— Combien veux-tu donner ?

— Cent sous pour toi et dix francs pour elle.

— Sacré mufle ! Mais tu te fous de ma fiole. Elle est pucelle.

— Eh bien ! alors, fais-là dépuceler par un vieux et tu me la passeras après... dans les prix doux.

Et l'étudiant partit là-dessus.

La mère Moulin était dans la désolation.

Après avoir réfléchi et avoir consulté ses pensionnaires, et voyant qu'Anna ne céderait pas, on convint de la livrer à l'étudiant. Seulement on lui recommanderait de ne pas abuser et de ne la point trop détériorer. On pourrait peut-être ainsi la faire servir une seconde fois et la faire passer comme neuve. La chose était même facile, si la petite voulait y mettre un peu de bonne volonté.

Lorsque l'étudiant, quelques jours après, se représenta à la maison, on lui offrit la pucelle pour rien. Croyant

sans doute à une affaire de chantage ou bien redoutant les ennuis qui pourraient suivre, il refusa net, déclarant qu'il ne voulait pas de filles pucelles.

— Tu me la donneras quand elle aura déjà servi au moins une ou deux fois, dit-il brutalement. En attendant, passe-m'en une autre.

Décidément, les choses allaient de mal en pis. C'était pour la première fois, et la mère Moulin le disait en gémissant, qu'elle avait une fille pucelle entre les mains sans pouvoir la débarrasser du fardeau de la virginité.

On eut recours à un subterfuge. On recommanda à Anna de déclarer qu'elle n'était plus vierge.

— Sans cela, lui dit la proxénète, l'étudiant ne voudra pas de toi.

Quand il revint, elle lui dit air indifférent :

— Tu sais, si tu veux la petite rousse, maintenant elle n'est plus pucelle.

L'autre accepta et, pour éviter tout ennui, à cause de l'âge d'Anna, il l'emmena coucher chez lui.

Ne se doutant point que cette fille, simple de cœur et d'esprit, ramassée dans un bouge, lui apportait sa virginité en holocauste, il la posséda brutalement et violemment, presque sans préparatifs, sans s'occuper des résistances que lui offraient ces voies encore inexplorées où il se traçait un chemin sanglant, sans s'émouvoir des gémissements de bête blessée que poussait la vierge agonisante. Il mit le tout sur le compte de plaies mal cicatrisées et d'organes encore endoloris par les approches d'un autre.

XII

Ce ne fut que le lendemain qu'Anna lui avoua toute la vérité. Elle lui déclara qu'elle l'aimait, qu'elle se mourait d'amour pour lui, le suppliant de ne point la renvoyer chez la proxénète et de la garder. L'étudiant crut d'abord qu'elle voulait se moquer de lui et rit de la chose ; mais force lui fut bien de se rendre à l'évidence. Alors il n'eut plus qu'une idée, se débarrasser d'elle le plus vite possible. Sous le prétexte d'aller chercher des vêtements qu'elle avait laissés chez la proxénète, il la reconduisit à la maison de celle-ci et l'y laissa. Puis, quelques jours après, il partit pour son pays et resta absent de Paris pendant deux mois.

Pendant ce temps, Anna passa ses jours et ses nuits à penser à lui, pleurant de rage, hurlant de désespoir. Ses compagnes avaient beau lui démontrer que son amour était insensé, que le jeune homme se moquait d'elle, la méprisait, et qu'il ne reviendrait peut-être jamais. Rien n'y fit. C'était un sentiment irréfléchi, impérieux, irrésistible. Son manque de raisonnement et de volonté ne lui permettaient pas d'ailleurs de résister.

XIII

Mais la mère Moulin commençait à se lasser de loger et de nourrir pour rien cette fille qui ne lui rapportait

pas un sou. Il fallait l'utiliser ou la mettre à la porte. C'est ce qu'on lui fit comprendre.

Anna, abandonnée de celui qu'elle aimait, désespérée, redoutant de tomber de nouveau dans la misère et de recommencer ses errements sur le pavé de Paris, consentit à ce qu'on la livrât au marchand de chevaux qui, chaque jour, de plus en plus allumé par la vieille, augmentait les mises.

Seulement, il fallait refaire une virginité à Anna. La mère Moulin n'était pas en peine pour si peu. Ce n'était pas pour rien que les petites drôlesses qui fréquentaient sa maison, l'appelaient la faiseuse de vierges.

On tua donc un lapin. Le sang de cet animal ayant la propriété de cailler incomplètement et de rester longtemps fluide, on en imbiba une éponge qu'Anna dût s'introduire dans le vagin. On lui lava ensuite la vulve avec un mélange d'eau et de jus de citron. Le citron, en resserrant l'anneau vulvaire, devait simuler l'hymen et le sang de lapin l'hémorrhagie que produit sa rupture.

Anna ainsi préparée, on introduisit le marchand de chevaux. Grâce à l'ampleur de ses formes génitales, ce fut pire qu'une seconde défloration et la malheureuse poussa pendant près d'une demi-heure des cris lamentables, à tel point que la concierge effrayée dut intervenir, bien qu'elle fût de connivence. Néanmoins le marchand de chevaux se déclara satisfait. La proxénète reçut quatre cents francs, la concierge cent francs, et Anna quarante francs, plus une petite bague en or de la valeur d'une vingtaine de francs.

Anna resta près de deux mois chez la mère Moulin et elle fut la perle de la maison. On la servit plusieurs fois encore comme vierge à de vieux libertins. Un académicien illustre et plus qu'octogénaire lui fit des caresses saphiques.

XIV

Cependant ces scènes de libertinage qui la dégoûtaient et la meurtrissaient dans sa chair endolorie, ne lui faisaient point oublier son amant, celui à qui elle s'était réellement donnée. Sans cesse sa pensée allait vers lui, évoquait son image. Chaque semaine elle allait le demander à l'hôtel où elle avait passé une nuit avec lui, toujours espérant son retour.

Cependant, un soir, après deux mois d'absence, l'étudiant reparut. Ce fut une joie délirante. Anna pleurait, le couvrant de caresses et de baisers. Elle alla même jusqu'à lui offrir de l'argent, ayant entendu dire que certaines filles procédaient ainsi pour retenir près d'elles leurs amants.

L'autre qui l'avait complètement oubliée, fut d'abord étonné ; puis il trouva drôle de se laisser caresser par cette fille qui l'aimait timidement et violemment, en quelque sorte comme le chien aime son maître. Pendant huit

jours à peu près tout alla bien. La pauvre petite débile se laissait aller à son amour, s'abandonnant aux caresses de son amant, mais sans la moindre concupiscence charnelle et sans éprouver le moindre goût pour les jouissances physiologiques de l'amour qui la laissaient absolument froide et indifférente.

XV

L'étudiant était un garçon d'humeur versatile et en même temps un grand courreur de femmes. Il en eut vite assez de cet amour qui devenait encombrant.

Au bout de peu de temps, Anna s'aperçut qu'il ne l'aimait pas, qu'il la trompait, et se moquait d'elle. Jalouse et pleine de colère, elle lui fit des scènes et ces scènes se renouvelaient presque quotidiennement, ce qui ne réussit qu'à l'irriter contre elle. Il se montra même cruel, torturant la pauvre fille dans son amour, ne se cachant plus pour la tromper. Une nuit il l'obligea à partager son lit avec son ancienne amie Fernande M. . et il les posséda toutes les deux tour à tour. Mais plus il se détachait d'elle, plus Anna l'aimait.

Alors il en vint à exiger d'elle des caresses impies, menaçant de la chasser si elle refusait, caresses que nous ne pouvons décrire par respect pour le lecteur.

Une autre fois, dans la nuit du Samedi-Saint au jour de Pâques, comme elle avait ses menstrues, il voulut pratiquer sur elle l'acte sodomique. Elle refusa d'abord, indignée d'une semblable proposition.

— Mes amies, lui dit-elle, ne m'ont jamais dit qu'un homme leur ait demandé pareille chose.

— C'est parce que ces hommes ne les aimaient pas, protesta l'autre. Il n'y a que les gens mariés qui font l'amour ainsi. Et si je te le demande, c'est que je t'aime comme si tu étais ma femme.

Elle se laissa convaincre par ce dernier argument et se soumit, malgré la vive douleur que cet acte honteux lui causa.

XVI

Malgré tout, l'amant devenait de plus en plus infidèle et la jalousie d'Anna s'en augmentait d'autant en même temps que son caractère s'aigrissait. C'étaient des scènes perpétuelles et plus d'une fois, l'étudiant, emporté par la colère, se laissa aller à lever la main et à frapper sa maîtresse.

La vie devenait intolérable et un matin il la quitta brusquement.

Alors elle lui écrivit des lettres pleines d'un désespoir

immense et où elle laisse saigner son pauvre cœur : « Si tu savais le chagrin que j'ai pour toi, c'est pas possible que tu aies le cœur assez dur pour ne pas venir me voir. Si tu savais le chagrin que j'ai pour toi, tu prendrais pitié de moi, mais tu t'en moques. Tu as trop mauvais cœur. C'est toi qui sera la cause que je me tuerai. J'ai trop de chagrin. »

Ailleurs, elle se fait humble et s'agenouille, demandant pardon, implorant une lettre ou une heure de rendez-vous : « Je suis très malheureuse. Je ne pourrai jamais résister au chagrin que tu me causes. Si tu as du cœur, tu m'écriras de temps en temps. Ce petit sacrifice que je te demande ne te coûtera pas beaucoup, et à moi ça me donnera de la joie et du bonheur. Malgré les chagrins que tu me causes, je t'aime toujours. Je te prie de vouloir bien me pardonner tout ce que je t'ai fait. Moi je te pardonne tout ce que tu m'as fait. »

XVII

Malgré ces lettres navrantes, malgré ces supplications, son amant refusa de la reprendre. Elle se trouva de nouveau seule sur le pavé de Paris. Pour gagner sa vie elle posait chez les peintres et les sculpteurs. Henner a reproduit quelques-uns de ses traits dans

l'*Orpheline*. Puis elle dansa pendant quelque temps à l'Éden-Théâtre.

Enfin, conseillée et entraînée par des amies, elle se livre entièrement à la prostitution. Mais elle est toujours tourmentée et obsédée par l'image de son ancien amant, pleurant toute la nuit à côté des hommes avec qui elle couche, leur racontant en sanglotant sa malheureuse histoire.

XVIII

Evidemment cette fille eût été bien embarrassée de de dire pourquoi elle s'était éprise de cet homme. C'est ainsi qu'un débile peut devenir un jouet et un instrument de crime entre les mains d'une femme. Ce n'est plus qu'une argile molle et malléable qu'elle pourra pétrir à sa guise.

L'homme dont la volonté est forte et entière, lorsqu'il sent naître en lui un amour indigne, se replie sur lui-même, arrache l'herbe parasite et la jette au vent. Il est comme le chirurgien qui, sans s'occuper de la douleur et du sang répandu, arrache le cancer rongeur qui menace d'envahir tout un organe. Le débile n'a pas le courage de lutter contre sa passion. Sa volonté est impuissante ; chaque fois qu'elle a voulu résister, une défaillance l'a fait battre en retraite. . .

XIX

Les prostituées, qui sont si souvent des débiles, se laissent facilement prendre par ces passions obsédantes qui les rendent servantes dociles de souteneurs habiles.

La malheureuse fille qui passe de main en main, comme autrefois chez les anciens la coupe du festin, celle qui ne dort pas deux nuits de suite dans le même lit, a rarement goûté aux joies douces et consolantes du véritable amour. Et cependant, si elle ne le connaît pas, elle en a au moins entendu parler, elle en a lu des descriptions enthousiastes dans les romans populaires, et elle y a souvent pensé en ses heures de désespérance et d'ennui. Un soir elle s'adressa à l'un de ceux qui venaient lui acheter de l'amour, et dans une carresse, elle lui murmura : je t'aime. L'homme éclata de rire, paya et partit.

La déception fut cruelle. Alors elle comprit qu'elle devait porter à d'autres ce que ceux à qui elle vendait l'ivresse des sens, refusaient d'accepter pour rien. Elle regarda plus bas, autour d'elle. Le drôle à qui elle l'offrit comprit qu'il était venu au bon moment et que c'était l'heure. Il l'enveloppa de caresses, la berça de paroles mielleuses, endormit sa volonté. La pauvre fille se laissa aller et l'amour grandissait dans ce sommeil de toutes ses facultés.

Le réveil fut terrible. L'amant changea brusquement de tactique. Il ne demanda plus d'amour, mais de l'argent; et les caresses furent remplacées par des gifles. Elle voulut se débattre, s'arracher à cet amour qui la retenait prisonnière et impuissante, comme une oiselle prise dans un filet : il était trop tard. Elle abandonna la lutte et se soumit docile et résignée. Chaque soir, sous l'œil sévère du seigneur et maître en casquette, elle dut recommencer à « turbiner ». Et gare aux gifles quand elle « rebutait au flanche » ou refusait de « faire la planche ! »

C'est ainsi que naît le plus souvent l'amour des prostituées pour leur souteneur, amour morbide par excellence.

VII

L'AMOUR MORBIDE CHEZ LES IMBÉCILES

CHAPITRE VII

L'amour morbide chez les imbéciles.

I

La forme d'amour que nous étudions est assez rare chez les imbéciles. Leur sensibilité affective est trop insuffisamment développée pour qu'un pareil sentiment puisse s'installer dans leur cœur. Ils ne connaissent guère l'amour que par son côté physiologique.

Néanmoins on cite quelques exemples d'imbéciles chez qui l'amour prit cette forme obsédante, mais chez eux avec un caractère tout particulier. L'imbécile amoureux est souvent comme l'érotomane : il aime de loin. Un jour il s'est senti entraîné vers une belle jeune fille qu'il a vue et revue passer. Il a senti monter dans son cœur une sève d'amour et grandir un sentiment qu'il ne compre-

nait point et qu'il n'avait pas encore éprouvé jusque-là. Il aimait sans même s'en rendre compte. Mais en voyant celle qu'il aimait adulée et entourée, il n'osait s'approcher d'elle, heureux seulement de la voir et quelquefois de l'entendre. Il a bien fait quelques tentatives de rapprochement, mendié, avec des yeux de bête soumise, une caresse, moins que cela, une parole d'amitié, un sourire. Mais il s'est vu rebuté, lui, le pauvre, le déshérité. Alors il a renfermé son amour en son cœur et douloureusement l'a comprimé pour ne plus s'attirer les quolibets et les rebuffades.

M. G. Ohnet, dans son roman intitulé *La Grande Marnière,* et surtout M. Jean Richepin, dans son roman intitulé *Miarka ou la Fille à l'ours*, ont admirablement analysé et exprimé ce sentiment amoureux qui pousse au cœur des imbéciles, des innocents, comme on les appelle dans les villages. Cette passion en fait des esclaves dociles et soumis. Un simple regard de celle qu'ils aiment suffirait pour les pousser au crime comme aux actes les plus héroïques. On dirait que l'amour les transfigure et les métamorphose.

II

Mais quand ces êtres sont aiguillonnés par l'instinct sexuel, n'ayant pour les retenir aucune des habitudes

héréditaires et acquises qui servent de frein à l'homme normal, ils courent à la satisfaction de leurs appétits, et le plus souvent ils tuent ou violent l'objet de leur amour. L'impulsion charnelle commande, ils obéissent, et la brute se réveille tout entière. Nombreux sont les cas où les imbéciles commettent des viols précédés ou suivis d'assassinats.

Je n'insisterai pas sur ces faits bien connus, et d'ailleurs ils sortent un peu de mon sujet.

VIII

LES ÉROTOMANES

CHAPITRE VIII

Les érotomanes.

I

L'érotomane est un type parfait de dégénéré. C'est l'amcur morbide le plus complet, l'amour-obsession.

Ceux que nous avons étudiés dans les chapitres précédents, luttent, au début du moins, contre leur passion. Si la défaite leur reste presque toujours, au moins ils ne s'avouent pas vaincus avant d'avoir combattu. Chez les érotomanes, c'est une véritable idée fixe, acceptée sans discussion et sans contrôle. Comme l'astronome qui a découvert une nouvelle étoile et qui ne la quitte plus des yeux, l'érotomane suit sans cesse avec les yeux de l'esprit la chère et idéale image de l'objet quelquefois à peine entrevu. Cet amour devient le pivot autour duquel gra-

vitent toutes ses idées, le mobile qui pousse et enchaîne toutes ses actions.

II

La maladie de l'érotomane a son point de départ dans les fonctions cérébrales, et presque toujours cet amour reste absolument chaste, pur de tout alliage charnel. Don Quichotte aime Dulcinée sans la connaître et il ne souhaite rien autre chose que de rester son chevalier fidèle et servant.

« Cet amour, dit le professeur Ball, repose sur un idéal vague, nuageux, à peine entrevu ; c'est l'amour le plus pur et le plus sérénal qui puisse exister. » (1) C'est une sorte de culte. L'objet aimé est une divinité qu'on adore à genoux et qu'on ne doit point profaner par de charnels baisers.

« Les érotomanes, dit encore Renaudin, s'oublient en quelque sorte eux-mêmes ; ils vouent à leur divinité un culte pur, souvent secret ; ils se rendent esclaves ; ils exécutent les ordres de leur déité avec une fidélité souvent puérile. » (2)

(1) BALL. *Leçons sur l'érotomanie. Gazette des hôpitaux.* 1886. p. 1059.

(2) RENAUDIN. Art. *Erotomanie. Dictionn. des sciences médicales en soixante vol.* t. XIII, p. 186.

III

Voici un exemple d'érotomanie fort intéressant que j'emprunte à la leçon citée du professeur Ball.

X... est fils d'un persécuté et d'une épileptique. Il a été lui-même de bonne heure persécuté et épileptique. Il est doué d'une vive, lucide et puissante intelligence ; il a reçu une instruction et une éducation supérieures, s'étant destiné à la prêtrise. S'il n'est pas bachelier, c'est que ses directeurs n'ont pas jugé nécessaire qu'il obtînt ce grade.

Dès l'âge de treize ou quatorze ans, il éprouvait déjà des vertiges épileptiques ; c'était une faiblesse, une absence, une sorte de syncope intellectuelle qu'il éprouvait pendant les classes. Ces accès allèrent en augmentant.

Ne se sentant pas la vocation ecclésiastique, il entra dans l'enseignement libre, le seul que lui permît l'absence de grades universitaires.

Plus tard, s'étant mis dans le commerce, il y fut naturellement apprécié, surtout comme comptable ; malheureusement, à chaque instant, il faisait quelque incartade singulière. Ainsi, jouant au billard, il devenait tout d'un coup rêveur et avait une absence ; puis, revenant à lui, il s'étonnait de se trouver là et demandait qui l'y avait conduit. Enfin, un jour, il urina dans la poche de deux de ses collègues, et fut aussitôt congédié. Il eut

alors une existence difficile et vécut dans la misère ; mais, malgré tout, il ne ressentit jamais d'impulsion vraiment criminelle.

Il y a sept ans, un nouveau trouble se produisit dans ses facultés mentales ; il fut envahi par une hallucination de l'ouïe, croyant s'entendre adresser des injures, particulièrement l'épithète de fou que les gens de son pays avaient donné à son père. En proie au délire des persécutions, il a été interné dans divers asiles de province, et en particulier dans celui de Saint-Dizier. C'est là qu'il a rencontré, dans la personne du très honorable directeur de cet établissement, le seul persécuteur imaginaire qui ait obsédé son esprit et qui ait excité sa haine implacable : « S'il le tenait entre ses mains, il le disséquerait vivant. » C'est donc un halluciné épileptique, dangereux, malgré son intelligence et la régularité de sa conduite.

Ce n'est pas tout : il est encore somnambule. Chargé une fois d'un long travail de comptabilité, il l'a trouvé, à son grand étonnement, tout fait à son réveil le lendemain matin.

Il est aussi impulsif et émotif, car il éprouve des impressions pénibles, des terreurs pour les motifs les plus futiles. Ainsi on remarque chez lui la topophobie, c'est-à-dire qu'il ne peut passer dans certains endroits, convaincu que les murs s'écrouleront sur lui. C'est là, paraît-il, une des obsessions les plus pénibles. Il a de plus de l'onomatomanie, besoin impérieux qui lui vient

de temps en temps de chercher certains noms et certaines adresses, et qui nécessite l'intervention d'un dictionnaire Bottin ou autre. Enfin il récite souvent de longues tirades des auteurs classiques qu'il sait par cœur.

Appelé à tirer au sort, il a passé sept ans sous les drapeaux, où ses chefs n'ont jamais rien eu à noter d'extraordinaire. Il a fait la guerre de 1870 et s'est même distingué plus d'une fois. Blessé à Sédan, il a été proposé pour le grade de sous-lieutenant à la fin de la campagne. Preuve remarquable qu'un homme, absolument incorrect au fond, peut, pendant très longtemps, ne donner extérieurement aucun signe de désordre.

Mais survient une circonstance particulière qui joue un grand rôle dans la vie de cet homme. Un jour, il croise dans la rue une jeune femme ou une jeune fille, la regarde, se retourne : mais elle avait disparu. C'est ce que Stendhal appelle « le coup de foudre ». A partir de ce moment, l'inconnue est devenue la maîtresse de son âme et l'idole de ses pensées. Il lui a adressé des vers passionnés qu'il ne lui a jamais envoyés, bien entendu, car il ne s'est jamais mis en quête de savoir qui elle était ni où elle demeurait. Son amour est si désintéressé qu'elle ne doit même pas savoir qu'elle est aimée de lui. Si, par hasard, on a l'air de mettre en doute sa pureté, les larmes lui viennent aux yeux. Le mariage lui apparaît comme une chose très répugnante. Et pourtant, phénomène remarquable, malgré une impression aussi profonde, l'image qui lui est restée est si fugitive, qu'il ne peut

même pas dire si la dame de ses pensées est brune ou blonde.

Cette observation est doublement intéressante : elle montre d'abord ce qu'est la passion de l'érotomane et ensuite elle enseigne sur quel terrain germe ce syndrome. Ce n'est plus, comme on peut le voir dans cet exemple, un accident isolé dans l'existence, mais l'un des anneaux de toute une chaîne d'incorrections intellectuelles.

IV

L'érotomane réalise, mieux que n'importe qui, ce que j'ai appelé avec Stendhal la cristallisation en amour. Nul mieux que lui ne sait s'illusionner et parer son amour d'attraits aussi charmants que menteurs. Don Quichotte, partageant le lit d'une servante d'auberge, trouve que ses mains rouges et sales sont des mains délicates et fluettes de princesse, que sa peau rude est douce et satinée, et que sa chemise de grosse toile bise est de la plus fine batiste.

Renaudin cite un fait de ce genre, fait curieux et que je résume en quelques lignes (1).

(1) Renaudin. *Loc. cit.*

Une dame de trente-deux ans, bien élevée, aperçoit, quelque temps après son mariage, un homme d'un rang plus élevé que son mari ; aussitôt elle devient éprise de lui ; elle murmure de sa position, ne parle qu'avec mépris de son mari. Celui qu'elle aime a seul toutes les qualités. Il n'y a rien au-dessus de lui. Elle lui écrit des lettres où éclate la passion en même temps la plus chaste et la plus ardente. Souvent on la trouve en extase, les yeux fixés sur quelque chimérique vision, les prunelles hallucinées : ses lèvres murmurent le nom de celui qu'elle aime. Elle repousse les caresses de son mari, refuse de le voir, de lui parler, de s'asseoir à côté de lui, de partager son lit. Elle ne vit plus qu'en son amour, les yeux fixés éternellement sur la chère image. Bref, elle devint tellement insupportable, commit tant et tant d'extravagances, que son mari dut se séparer d'elle et même la faire interner.

V

Non-seulement l'érotomane voit l'objet aimé à travers un prisme qui le change plus ou moins et toujours avec avantage, mais encore il donne aux faits une interprétation fausse qui lui fait tout ramener à son amour. Là où un autre se sentirait éconduit ou même honteusement bafoué, lui, par une singulière erreur de jugement,

trouve un encouragement à son amour. Le moindre incident, le moindre geste, la moindre parole, il interprète tout en sa faveur.

Le célèbre physiologiste italien Fodera, à l'âge de cinquante ans, brûle d'amour pour une jeune fille qui habite vis-à-vis de chez lui. Un jour, se trouvant dans la rue, il regarde avec extase la gracieuse enfant qui, pour se débarrasser de cet importun, lui jette sur la tête un vase plein d'immondices. Fodera ne se le tient pas pour dit ; au contraire, il voit dans cet acte une preuve d'amour, et, tout débordant de joie, rentre chez lui. Dans la cour, il rencontre un poulet qu'il déclare ressembler extrêmement à la jeune fille aimée : il l'achète aussitôt et le couvre de baisers et de caresses ; tout est permis à la précieuse bête ; salir les livres, les meubles, les habits, se percher même sur le lit du maître (1).

Voici un fait analogue qui m'est personnel et que j'ai recueilli dans un petit village de la Champagne.

P... est un simple d'esprit, presque un imbécile. Employé comme valet de charrue dans les fermes, ses prétentions au beau langage et ses excentricités l'ont rendu la risée de tous. Son amour exagéré de l'ordre l'amenait à mouler les tas de fumier avec une régularité presque géométrique ; il balayait les cours des fermes où on l'employait avec un soin minutieux, ne

(1) Costanza, *Follia anormala.* Palerme 1876.

laissant pas traîner un fétu de paille ou une feuille sèche, enfonçant à coups de massue les pierres qui faisaient saillie et recommençant chaque fois que la gelée les soulevait. Il se livrait à toutes sortes d'excentricités : un jour il veut aller labourer au clair de la lune, sous prétexte qu'il faisait trop chaud pendant la journée ; une autre fois il arrache un buisson qui limitait une propriété et qui le gênait. Pour qu'on n'y vît rien, il fit une fosse profonde et y enterra les branches qu'il avait coupées. Il entrait dans de violentes colères quand ses maîtres lui parlaient sur un ton ironique ou grossier. Un jour, l'un d'eux, le maire du village, lui donne un ordre qu'il refuse avec obstination d'exécuter. Il avait souvent de ces entêtements invincibles, travaillant presque toujours par caprice.

— Tu as donc des volontés ? lui dit le maître.

— Certainement.

— Alors mène-les ch....

Cette apostrophe que les paysans emploient fréquemment, le blessa vivement : « Un maire parler ainsi à son serviteur, disait-il, c'est une honte ! »

Souvent il passait des nuits entières à chanter le *dies iræ* ou les psaumes de la pénitence. Ce n'est pas tout. P... était amoureux. Au lieu de tourner son amour vers quelque fille de ferme humble et pauvre comme lui, il songea à la fille d'un gros fermier du village. Naturellement ses prétentions furent accueillies par des facéties et tout le village railla son amour. Rien n'y fit : les sar-

casmes des autres jeunes gens, les rebuffades et les plaisanteries cruelles de la jeune fille qui se moquait ouvertement de lui, ne purent l'en détacher : « Je l'aimais déjà, disait-il souvent, alors qu'elle était au sein de sa sa mère et celle-ci ignorait encore le fruit qu'elle portait. » Il espérait toujours vaincre la froideur de celle qu'il aimait la poursuivant de ses déclarations sentimentales qui la faisaient tordre de rire. Un jour, son maître l'envoya porter une lettre au père de cette jeune fille. Au lieu de la remettre simplement au père, il s'approcha de la demoiselle, s'agenouilla pour baiser le bas de sa robe, et, comme les chevaliers servants du moyen-âge, déposa la missive sur ses genoux. La sœur de celle-ci prit un seau plein d'eau et le versa sur le dos de l'amoureux aux éclats de rire des assistants. Quand il rentra tout trempé chez son maître, celui-ci, se doutant de ce qui s'était passé, lui dit en riant :

— Il pleut donc ?

— Non, maître, répondit-il tristement ; et vous le savez bien. Mais je l'aime toujours.

C'est bien là l'érotomane que rien ne rebute. Magnan cite un cas plus curieux encore et où les interprétations des faits sont délirantes, si je puis dire ainsi (1). M..., trente-deux ans, tailleur, est éperdument amoureux de Mlle Van Zandt, de l'Opéra-Comique, et s'imagine remplir lui-même le cœur de la cantatrice.

(1) *Annales médico-psychologiques*, 1885.

Le père de ce malade, très bizarre, a toujours cherché fortune par l'extraction, à l'aide des procédés les plus primitifs, du métal précieux contenu dans de vieux objets dorés qu'il achetait chez des marchands de bric-à-brac. A la suite de la perte d'un enfant hydrocéphale, de seize mois, mort dans les convulsions, il a quitté sa femme, l'accusant d'avoir laissé mourir l'enfant faute de soins.

M..., laborieux, rangé, s'était fait remarquer lui-même par quelques singularités ; il était vaniteux, avait une haute opinion de son intelligence, et parlait à ses parents, à ses amis, d'un ton de supériorité que rien ne justifiait. Il s'occupait d'inventions, de la direction des ballons, du vol des oiseaux, sans toutefois abandonner son travail. Dans le courant de septembre, sa femme part dans le Midi avec sa fille qui avait été malade. Resté seul, pour se distraire, il va quelquefois au théâtre. A une représentation de *Lakmé*, à l'Opéra-Comique, il lui semble, placé au parterre, qu'il est l'objet de l'attention de Mlle Van Zandt ; la cantatrice porte sans cesse ses regards dans sa direction. Très ému, il rentre chez lui et ne dort pas ; il n'a garde de manquer les représentations suivantes ; il s'installe à la même place et se croit remarqué par la jeune actrice. Celle-ci, dit-il, le regarde, en plaçant la main sur son cœur, puis elle sourit, et, le regardant toujours, elle porte la main à sa bouche ; de son côté, il lui envoie un baiser, et elle continue à sourire.

Elle part pour Hambourg ; il l'apprend par les journaux et explique ce départ par le désir de l'attirer auprès

d'elle à Hambourg ; mais il résiste, dit-il, et ne fait pas le voyage.

Elle revient, et son attitude au théâtre ne varie pas. Elle part pour Nice ; cette fois il n'y avait plus à douter ; il se décide à la rejoindre. Dès son arrivée il se présente chez l'actrice ; il trouve la mère qui répond que sa fille ne reçoit personne ; tout confus, il hésite, il se trouble et se retire en balbutiant des excuses. Au bout de huit jours il revient à Paris, très attristé, craignant d'avoir compromis sa bien-aimée. Celle-ci rentre à Paris plutôt que ne l'avaient annoncé les affiches. Ce retour prématuré ne peut avoir d'autre cause que le désir de le revoir. C'est ainsi que M... interprète tous les actes de la cantatrice.

Il renouvelle ses visites à l'Opéra-Comique et il est de plus en plus convaincu de l'amour de Mlle Van Zandt. Il voit, dans un étalage des boulevards, une photographie sur laquelle l'actrice, dans son rôle de *Mignon,* est représentée en pleurs. Pourquoi pleurer, si ce n'est pour lui?

Il l'attend à la sortie du théâtre, ou bien encore il va se poster à côté de sa demeure pour la voir quand elle sera dans son appartement.

Au mois de mai sa femme revient à Paris ; il s'empresse de lui raconter ce qui se passe, son ardent amour pour Mlle Van Zandt : « Je sais que j'ai tort, dit-il, mais c'est plus fort que moi ; du reste il me suffit de la voir. » Ces révélations sont suivies de brouille et de scènes de ménage. Il ne se décourage pas et continue ses visites à l'Opéra-Comique.

Il manque deux représentations et, à la troisième, apprenant par l'affiche que M[lle] Van Zandt, indisposée, ne jouera pas, il se croit la cause de cette indisposition ; elle ne l'a pas vu, elle ne peut pas continuer. Le lendemain, il va au théâtre, elle joue, plus séduisante, plus aimante que jamais, dit-il ; c'est donc visible, elle a besoin de moi. La pièce finie, il court à la porte de l'actrice. Dès que la voiture arrive, il s'approche, voulant remettre une lettre ; un sergent de ville intervient et l'arrête. Chez le commissaire de police, on trouve un revolver sur lui, et il raconte, avec toutes les apparences de la sincérité, que, désireux de voir M[lle] Van Zandt à la sortie du théâtre, il s'attarde dans les rues et a besoin d'une arme pour se protéger contre les attaques nocturnes ; il repousse avec indignation le soupçon d'une tentative d'assassinat. Il raconte dans les moindres détails tout ce qui s'est passé et conclut à la vive affection de M[lle] Van Zandt pour lui. Il est conduit à Sainte-Anne dès le lendemain.

Pendant les huit mois d'absence de sa femme, sa conduite a été des plus régulières, son amour pour M[lle] Van Zandt est trop pur pour qu'il songe jamais à abuser des sentiments si vifs qu'il a inspirés. Maintenant s'il désire la voir et lui parler, c'est pour s'expliquer, pour dire à M[lle] Van Zandt qu'il l'aime toujours, mais qu'il l'engage à l'oublier, car il n'est qu'un pauvre ouvrier. Il n'a jamais eu d'idées charnelles à son endroit. Il avait lu, dit-il, *Paul et Virginie*, et cet amour chaste et élevé avait pour lui le plus grand charme.

Voilà certes un bel exemple d'amour morbide.

VI

Ball distingue deux catégories d'érotomanes. Il y a d'abord les amoureux discrets, ceux qui n'abordent jamais l'objet de leur muette adoration. Ils vivent seuls avec leur amour et ils n'éprouvent même pas le besoin de s'approcher du foyer divin d'où est partie l'étincelle qui a incendié leur cœur. C'est un feu pur et immatériel qui s'alimente de lui-même. Il y a ensuite les amoureux indiscrets qui rendent souvent leur passion onéreuse à celle qui en est honorée.

Une femme du monde, très élégante, était en butte aux obsessions d'un jeune magistrat. Il ne lui avait jamais témoigné son sentiment ; il ne lui avait jamais adressé la parole; mais il avait le talent de se trouver toujours sur son chemin. Sortait-elle, elle le rencontrait à sa porte. Rentrait-elle, il était encore à sa porte. Se sauvait-elle à la campagne, elle y retrouvait son persécuteur.

Autre exemple célèbre.

Teulat devenu amoureux de la belle-fille du duc de Broglie, la poursuivit avec une telle insistance qu'on dut le faire interner. Rendu quelque temps après à la liberté, il intenta un procès à Lasègue qui plaida lui-même sa cause avec le talent et le succès que l'on sait.

Ball rapporte encore l'histoire d'un pion qui s'éprit d'une fille appartenant à une riche et noble famille. Il

n'hésite pas à aller demander sa main et se fait éconduire vertement. Il insiste; alors on le met brutalement à la porte et il se fait giffler par le frère de la jeune fille. Cela ne le rebuta point et on ne put se débarrasser de ses poursuites qu'en le faisant interner.

VII

L'amour de l'érotomane est donc souvent absolument pur et éthéré. Aussi l'objet aimé est généralement très élevé, bien au-dessus de l'amoureux : une grande dame, une princesse, une reine. On n'a jamais vu un érotomane amoureux de sa cuisinière. Par contre, il ne craint pas de porter ses regards chargés de flammes jusqu'aux plus hauts sommets.

Ruy Blas, un laquais, aime dona Maria de Neubourg, reine d'Espagne. Il lui écrit :

> Madame, sous vos pieds, dans l'ombre, un homme est là
> Qui vous aime, perdu dans la nuit qui le voile ;
> Qui souffre, ver de terre amoureux d'une étoile ;
> Qui, pour vous, donnera son âme s'il le faut
> Et qui se meurt en bas quand vous brillez en haut (1).

(1) V. Hugo. *Ruy Blas,* II, sc. II.

Un page tomba amoureux de Marie Stuart et deux fois on le trouva caché sous le lit de la reine. La première fois on lui pardonna; la seconde, on l'envoya à l'échafaud. Il mourut en murmurant ces simples mots : « Cruelle dame ! »

Séraphin aime sa belle marraine et Fortunio soupire :

> Si vous croyez que je vais dire
> Qui j'ose aimer,
> Je ne saurais pour un empire
> Vous la nommer (1).

Carmosine s'est éprise de Pierre d'Aragon, roi de Sicile, et elle en meurt. « Je l'ai vu à cheval au tournoi, dit-elle à son ami Minuccio, et je me suis prise pour lui d'un amour qui m'a réduite à l'état où je suis. J'ai résolu pour moins de souffrance, d'en mourir et je le ferai » (2).

VIII

« Il est une reine, dit le professeur Ball (3), qui a réuni plus d'adorateurs que toutes les autres, je veux parler de la Sainte-Vierge, de celle qu'on appelle la reine des anges et l'impératrice des cieux. Pour qui connaît la connexion intime qui existe entre le sentiment religieux

(1) A. de Musset. *Le Chandelier,* II, sc. III.
(2) A. de Musset. *Carmosine,* I, sc. IX.
(3) Ball. *Loc. cit.*

et le sentiment érotique, il n'est pas douteux que cette passion si éthérée pour la Vierge de quelques jeunes prêtres et même de graves théologiens ne représente une effusion spéciale de l'érotomanie et que ce ne soit l'amour ardent de la femme qui ait dicté les écrits de ces célibataires. »

M. Zola a admirablement dépeint cet état d'âme d'un jeune prêtre qui invoque la vierge Marie avec des élans sensuels. « Les lèvres balbutiantes, l'abbé Mouret regardait la grande vierge. Il la voyait venir à lui, du fond de sa niche verte, dans une splendeur croissante. Ce n'était plus un clair de lune roulant à la cime des arbres. Elle lui semblait vêtue de soleil, elle s'avançait majestueusement, glorieuse, colossale, si toute puissante qu'il était tenté par moments, de se jeter la face contre terre, pour éviter le flamboiement de cette porte ouverte sur le ciel. » Et ailleurs : « Lorsque, seul en face de la grande vierge dorée, il s'hallucinait jusqu'à la voir se pencher pour lui donner ses bandeaux à baiser, il redevenait très bon, très jeune, très fort, très juste, tout envahi d'une vie de tendresse. »

N'est-ce pas là un véritable commencement de passion humaine ? Mais ce n'est pas tout, à mesure que sa dévotion grandit, sa passion devient plus charnelle. « Alors il s'enfonça dans les subtilités de son affection. Il se donna des délices inouïes à discuter la légitimité de ses sentiments. Les livres de dévotion à la Vierge l'excusèrent, le ravirent, l'emplirent de raisonnements, qu'il répétait

avec des recueillements de prière. Ce fut là qu'il apprit à être l'esclave de Jésus en Marie. Il allait à Jésus par Marie. Et il citait toutes sortes de preuves, il distinguait, il tirait des conséquences. Marie, à laquelle Jésus avait obéi sur la terre, devait être obéie par tous les hommes; Marie gardait sa puissance de mère dans le ciel, où elle était la grande dispensatrice des trésors de Dieu, la seule qui pût l'implorer, la seule qui distribuât les trônes; Marie, simple créature auprès de Dieu, mais haussée jusqu'à lui, devenait ainsi le lien humain du ciel à la terre, l'intermédiaire de toute grâce, de toute miséricorde; et la conclusion était toujours qu'il fallait l'aimer par dessus tout, en Dieu lui-même. Puis, c'étaient des curiosités théologiques plus ardues, le mariage de l'Époux céleste, le Saint-Esprit scellant le vase d'élection, mettant la Vierge mère dans un miracle éternel, donnant sa pureté inviolable à la dévotion des hommes; c'était la Vierge victorieuse de toutes les hérésies, l'ennemie irréconciliable de Satan, l'Ève nouvelle annoncée comme devant écraser la tête du serpent, la Porte auguste de la grâce, par laquelle le Sauveur était entré une première fois, par laquelle il entrerait de nouveau au dernier jour, prophétie vague, annonce d'un rôle plus large de Marie, qui laissait Serge sous le rêve de quelque épanouissement immense d'amour. (1) Cette venue de la femme

(1) Un grand théologien espagnol a été jusqu'à discuter longuement et très sérieusement cette étrange question : *Utrum Virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu santo.* (Voyez : Sanchez : *De sancto matrimonii sacramento.*)

dans le ciel jaloux et cruel de l'Ancien Testament, cette figure de blancheur, mise au pied de la Trinité redoutable, était pour lui la grâce même de la religion, ce qui le consolait de l'épouvante de la foi, son refuge d'homme perdu au milieu des mystères du dogme. Et quand il se fut prouvé, points par points, longuement, qu'elle était le chemin de Jésus, aisé, court, parfait, assuré, il se livra de nouveau à elle, tout entier, sans remords ; il s'étudia à être son vrai dévot, mourant à lui-même, s'abîmant dans la soumission.

« Heure de volupté divine. Les livres de dévotion à la Vierge brûlaient entre ses mains. Ils lui parlaient une langue d'amour qui brûlait comme un encens. Marie n'était plus l'adolescente voilée de blanc, les bras croisés, debout à quelques pas de son Christ ; elle arrivait au milieu d'une splendeur, telle que Jean la vit, vêtue de soleil, couronnée de douze étoiles, ayant la lune sous les pieds ; elle l'embaumait de sa bonne odeur, l'enflammait du désir du ciel, le ravissait jusque dans la chaleur des astres flambant à son front. Il se jetait devant elle, se criait son esclave ; et rien n'était plus que ce mot d'esclave, qu'il répétait, qu'il goûtait davantage, sur sa bouche balbutiante, à mesure qu'il s'écrasait à ses pieds, pour être sa chose, son rien, la poussière effleurée du vol de sa robe bleue. Il disait avec David : « Marie est faite pour moi. » Il ajoutait avec l'évangéliste : « Je l'ai prise pour tout mon bien. » Il la nommait « ma chère maîtresse », manquant de mots, arrivant à un babillage

d'enfant et d'amant, n'ayant plus que le souffle entrecoupé de sa passion. Elle était la Bienheureuse, la Reine du ciel célébrée par les neufs chœurs des anges, la mère de la belle dilection, le trésor du Seigneur. Les images vives s'étalaient, la comparaient à un paradis terrestre, fait d'une terre vierge, avec des parterres de fleurs vertueuses, des prairies vertes d'espérance, des tours imprenables de force, des maisons charmantes de confiance. Elle était encore une fontaine que le Saint-Esprit avait scellée, un sanctuaire où la Très-Sainte Trinité se reposait, le trône de Dieu, la cité de Dieu, l'autel de Dieu, le temple de Dieu, le monde de Dieu. Et lui se promenait dans ce jardin, à l'ombre du soleil, sous l'enchantement des verdures; lui, habitait le bel intérieur de Marie, s'y appuyant, s'y cachant, s'y perdant sans réserve, buvant le lait d'amour infini qui tombait goutte à goutte de ce sein virginal.... » (1)

Je n'ai pu résister au plaisir de citer ce magnifique tableau de l'érotomanie religieuse où les sens se vengent et remontent à la surface.

(1) ZOLA. *La faute de l'abbé Mouret.* L. I. XIV.

IX

L'AMOUR FÉTICHIQUE

CHAPITRE IX

L'Amour fétichique.

I

Le mot fétichisme dérive du portugais *fetisso* qui veut dire chose enchantée, chose fée, et *fetisso* vient lui-même du latin *fatum*.

Le fétichisme est donc le culte des images, des petites idoles, « le culte des brimborions », comme disait Max Muller. M. Binet a eu l'heureuse idée d'appliquer ce terme à certaines formes de l'amour morbide.

« L'amour normal, dit-il, nous apparaît comme le résultat d'un fétichisme compliqué ; on pourrait dire, — nous nous servons de cette comparaison dans le but unique de préciser notre pensée, — on pourrait dire que dans l'amour normal le fétichisme est polythéiste : il

résulte, non pas d'une excitation unique, mais d'une myriade d'excitations : c'est une symphonie. Où commence la pathologie ? C'est au moment où l'amour d'un détail quelconque devient prépondérant, au point d'effacer tous les autres.

« L'amour normal est harmonieux ; l'amant aime au même degré tous les éléments de la femme qu'il aime, toutes les parties de son corps et toutes les manifestations de son esprit. Dans la perversion sexuelle, nous ne voyons apparaître en somme aucun élément nouveau ; seulement l'harmonie est rompue ; l'amour au lieu d'être excité par l'ensemble de la personne, n'est plus excité que par une fraction. Ici, la partie se substitue au tout, l'accessoire devient le principal. Au polythéisme répond le monothéisme. L'amour fétichique est une pièce de théâtre où un simple figurant s'avance vers la rampe et prend la place du premier rôle. » (1)

Néanmoins je ne donnerai pas à cette expression, *amour fétichique*, toute l'extension que lui donne M. Binet. Je ne comprendrai sous cette rubrique que l'amour qui s'adresse exclusivement à une partie quelconque de la femme, à un de ses attributs physiques ou intellectuels, réservant d'analyser dans le chapitre suivant, sous le nom *d'amour azoophilique* les cas où l'obsession amoureuse a pour objet une chose inanimée.

(1) A. Binet. *Études de psychologie expérimentale. Le fétichisme dans l'amour.* p. 84.

II

L'amour fétichique n'est que l'exagération, l'hypertrophie d'un sentiment naturel ; car nous sommes tous plus ou moins fétichistes en amour. Dans la femme que nous aimons, tout en elle ne charme pas nos yeux avec la même intensité. Bien que nous aimions cette femme toute entière, il y a en elle certaines choses qui nous attirent plus particulièrement, et, dans ce culte général, notre adoration s'adresse plus particulièrement à certaines qualités ou même à certains défauts de son être physique ou immatériel. Telle nous plaît par la finesse de son oreille rosée ; en telle autre nous admirons la petitesse du pied, la grâce d'une taille souple et légère. Si l'une nous séduit par son opulente chevelure noire et les splendeurs marmoréennes de ses seins, cette autre nous plaît par la grâce juvénile de son corps fluet, le sourire de ses lèvres purpurines, le regard limpide de ses yeux de pervenche. Un simple grain de beauté peut être chez quelques-unes l'aspérité où s'est accroché l'amour et plus d'un s'est senti arrêté par un nez en trompette, ce qui a fait dire à un poëte amoureux d'un pareil attrait :

> Sur ta petite face rose,
> Agitant ses ailes de chair,
> Ton nez, comme un oiseau se pose,
> Impertinent, la queue en l'air.

Mais cette fraction qui nous a d'abord séduits et a sans doute été, sans que nous nous en rendions compte, l'origine de notre amour, ne nous fait pas oublier le reste. Une bouche gracieuse, de longs regards veloutés, une main fine et déliée ne sauraient assez obscurcir nos yeux pour nous voiler les imperfections de celle que nous aimons et alors nous ne sortons point de l'amour normal.

Mais supposez que nous nous attachions exclusivement à cet attribut qui nous charme, qu'il nous obsède au point de nous rendre aveugles sur tous les autres défauts ou même qualités de l'objet aimé, ce n'est plus de l'amour harmonique, c'est de l'amour morbide, de l'amour fétichique, puisque nous venons d'adopter cette expression de M. Binet.

On conçoit que les formes de cet amour doivent être extrêmement variées selon les attributs auxquels il s'adresse.

Nous allons rapidement les passer en revue.

III

Il y a d'abord ceux qui, dans la femme, s'attachent exclusivement aux yeux, sans s'inquiéter nullement du reste du visage ou du corps. Tel aime les yeux bleus, tel autre les yeux noirs. Qu'ils appartiennent à une femme belle ou laide, jeune ou vieille, peu leur importe ! Il leur

suffit que ces yeux soient noirs ou bleus et qu'ils répondent à l'idéal qu'ils se sont forgé.

Le professeur Ball (1) raconte dans une de ses cliniques, l'histoire d'un jeune homme de trente-quatre ans, bien constitué, fils d'un professeur de dessin et ayant reçu lui-même une éducation assez complète.

Caractère faible et sans ressort, aisément influencé, il a eu des convulsions dans son enfance.

Dès l'âge de six ans nous voyons poindre des prédispositions à son état actuel ; il avait, dit-il, quelques idées lubriques ; mais, au milieu d'une ignorance absolue, il n'a pas tardé à contracter des habitudes de masturbation accouplées à des conceptions fort singulières.

D'abord notre homme affirme qu'il est resté vierge de tout contact féminin. Néanmoins il a été assujetti pendant toute sa vie à des idées obscènes. Constamment préoccupé de la femme, il ne voyait absolument dans son idéal que les yeux. C'est là qu'il trouvait l'expression de toutes les qualités qui doivent caractériser la femme ; mais enfin ce n'était point assez, et, comme il fallait absolument en venir à des idées d'ordre plus matériel, il avait cherché à s'éloigner le moins possible des yeux, qui constituaient son centre d'attraction, et, dans son inexpérience absolue, il avait placé les organes sexuels dans les fosses nasales. Sous l'empire de ces préoccupations, il avait tracé des dessins étranges. Les profils qu'il esquissait reprodui-

(1) BALL. *La Folie érotique. Encéphale.* 1883.

saient assez exactement le type grec, sauf en un seul point qui les rendait irrésistiblement comiques (la narine était démesurément grande).

Cet homme mena une vie régulière et tranquille jusqu'à la fin de 1880. A cette époque, dans une de ses promenades, il rencontre son idéal en la personne d'une jeune fille habitant le quartier ; il aperçoit une forêt de cheveux, au-dessous desquels se dessinent des yeux immenses. A partir de ce moment, son destin est fixé. Il est décidé dans son esprit qu'il épousera la belle inconnue, il s'assure de son domicile et, sans plus d'ambages, il monte chez elle et se fait annoncer. Il est reçu par la mère, à qui il demande catégoriquement la main de sa fille. On le jette à la porte, ce qui ne modifie nullement ses sentiments ; il se représente une seconde et une troisième fois ; il finit par être arrêté et conduit à la préfecture.

Sous tous les autres rapports, son intelligence paraît régulière... Il n'accuse personne, ne se connaît point d'ennemis ; il ne manifeste aucune animosité contre sa bien-aimée ; il est convaincu que, s'il est enfermé à Sainte-Anne, c'est pour y passer un temps d'épreuve et se rendre plus digne d'elle.

IV

S'il y a l'amant de l'œil, il y a aussi l'amant de la main et celui-ci plus fréquent.

M. Binet cite un fait fort curieux à cet égard.

R... est fils de névropathes. Sans stigmates de dégénérescence physique, c'est un garçon intelligent, doué d'une imagination très vive ; son caractère est doux, ses relations sont faciles ; il est affectueux, tendre, charitable ; il a, de son propre aveu, un tempérament sensuel.

Il adore les femmes ; mais, dans la femme, ce qu'il préfère à tout le reste, même à l'expression de la physionomie, c'est la main ; la vue d'une jolie main détermine chez lui une curiosité dont la nature sexuelle n'est pas douteuse, car, en se prolongeant, elle détermine l'érection. Quand il s'adresse à une femme gantée, c'est comme s'il faisait la cour à une femme voilée. Quand le gant est tiré, il n'a d'yeux que pour l'objet de sa prédilection. Le prendre et l'embrasser sont ses plus grands plaisirs. Il en résulte que toute son attitude est, en général, celle d'un amoureux soumis plutôt que celle d'un amant impérieux. Le goût qu'il éprouve pour cette extrémité du membre supérieur l'a déterminé à en faire une étude anatomique approfondie. La dissection des vaisseaux, des muscles et des nerfs de la main n'a nullement fait évanouir le charme de l'objet aimé. Mais ce qui l'intéresse le plus, c'est la forme extérieure. Il lui suffit d'avoir vu une main pendant une minute pour ne jamais l'oublier. Il a, bien entendu, ses idées sur la beauté de cet organe. Ce qui est caractéristique, c'est qu'il n'aime pas les proportions exiguës que l'on recherche en général ; on dit qu'il faut qu'une femme ait le pied et la main petits pour

être belle ; le pied lui est égal, mais il veut que la main soit moyenne, et plutôt grande.

Il s'adonne à la chiromancie; ce n'est pas qu'il y croie beaucoup, mais il y trouve un prétexte commode pour voir des mains de femmes et les étudier dans leurs plus petits détails.

L'excitation sexuelle que produit chez R... la contemplation de l'objet, est augmentée par tous les bijoux qui peuvent l'orner. Il avoue même que la vue d'un bracelet à la devanture d'un bijoutier et, mieux encore, que la vue d'une bague étincelant sur le fond de velours sombre d'un écrin lui fait un sensible plaisir.

Néanmoins cette individualisation d'une fraction de la femme n'est pas complète chez R... ; pour lui, la main ne résume pas toute la femme ; il reste sensible à la beauté du visage, à la grâce de la taille et des attitudes. Rien ne lui est pénible comme le contraste d'une femme très laide qui a de très jolies mains.

Ce goût particulier ne met chez lui aucun obstacle aux rapports normaux. Il est des cas où il n'en est pas ainsi. Le fétichisme amoureux est plus complet, comme, par exemple, dans le cas de Ball cité plus haut.

J'ai connu un jeune homme qui, lui aussi, dans la femme aimait la main, mais il n'aimait que la main. Quand il faisait la conquête d'une femme, la première chose qu'il lui demandait, c'était de lui baiser la main et il le faisait avec de véritables transports amoureux. Mais, une fois au lit, il ne quittait plus cet organe, le serrant contre lui; puis il demandait avec embarras à celle qu'il avait distinguée de

le masturber. Il n'avait que très rarement des rapports avec une femme. Il ne s'y décidait que si celle-ci refusait de satisfaire son étrange caprice, où elle ne voyait ordinairement que mépris et humiliation pour elle. Il m'a encore avoué avoir quelquefois sacrifié à Vénus avec des filles du peuple ou des servantes qui avaient les mains sales et rouges, ce qui lui semblait absolument répugnant. Mais la masturbation par une jolie main lui procurait bien plus de plaisir que tout le reste.

Un jeune homme fort distingué m'a raconté qu'il avait eu une perversion sexuelle passagère des plus bizarres et qui ne serait que de l'amour fétichique. Il avait fait connaissance d'une fille de seize ans qui était devenue sa maîtresse. C'était une petite créature frêle et mignonne comme un enfant, avec des yeux bleus d'une douceur étrange et de longs cheveux blonds, fins et soyeux comme de la soie. Le peintre Guido Reni a souvent peint des figures d'ange ressemblant à celle de cette fille. Elle était brodeuse et c'était une véritable artiste qu'on s'arrachait dans les ateliers, tant ses mains étaient petites, ses doigts fins et déliés. Or ce jeune homme m'avoua souvent qu'il avait un plaisir extrême à lui toucher le petit doigt. Quand, après plusieurs tournois amoureux, sa virilité languissait, il lui suffisait de toucher un instant cet organe si frêle et si délicat pour voir renaître toute son ardeur et se sentir prêt à de nouveaux assauts. La nuit il adorait dormir en le tenant enfermé dans une de ses mains.

V

L'amant des cheveux est encore plus curieux que les précédents. On a cité des observations intéressantes de cette aberration.

M. Motet a publié tout dernièrement le rapport qu'il a été appelé à faire sur un cas de ce genre. Un individu s'en allait dans la foule, suivait les jeunes filles ou les fillettes qui portaient des cheveux natés dans le dos, puis, quand le moment lui semblait propice, il leur coupait les cheveux et prenait la fuite. On a trouvé chez lui un nombre considérable de nattes de toutes nuances qu'il conservait précieusement, comme des reliques. (1) M. Macé, l'ancien chef de service de la sûreté, a également observé plus d'un de ces étranges voleurs de cheveux. L'un d'eux interrogé, fit cette réponse typique : « C'est une passion;

(1) M. Berbez a publié dans *La Gazette hebdomadaire de médecine et chirurgie* (1890), un fait analogue sous ce titre : *Obsession avec conscience, Aberration du sens génital.*

Il s'agit d'un garçon de vingt-cinq ans qu'on arrêta en train de couper une mèche de cheveux à une jeune fille. On le trouva porteur de ciseaux et d'un certain nombre d'autres mèches. Il avoua qu'il avait l'intention d'emporter ces cheveux chez lui et de se masturber en les contemplant et en les froissant avec les doigts.

Ce garçon était entré pour la première fois en érection à l'âge de quinze ans, en voyant une femme avec une splendide chevelure dénouée sur ses épaules. Depuis il a toujours été torturé par la tentation de couper des cheveux de femme.

pour moi, l'enfant n'existe pas, ce sont ses beaux et fins cheveux qui m'attirent.... Je pourrais souvent les prendre tout de suite. Je préfère suivre la fillette, gagner du temps, c'est ma satisfaction, mon plaisir. Enfin, je me décide, je coupe l'extrémité des mèches frisées, et je suis heureux. »

« D'autres, continue M. Macé, vont d'une cohue à l'autre, hésitent et tournent longuement avant de s'arrêter. Leur choix fait, on les voit s'élancer sur une femme et lui embrasser follement les cheveux qui frisent sur la nuque.... Puis ils s'esquivent comme par enchantement, en faisant claquer bruyamment leur langue et en se léchant les lèvres pour savourer le goût que les petites frisettes à la couleur préférée viennent d'y laisser.

« Frisons d'or, frisons d'ébène, frisons d'argent, il y a beaucoup d'amateurs pour ces sortes de friandises. Ils préfèrent les cheveux relevés, qui dégagent bien la nuque, pour faire valoir le cou et laisser en liberté les petites mèches mignonnes et agaçantes... Ils se contentent d'un rapide et furtif baiser... » (1)

Il y a quelques années, on rencontrait constamment au bal Bullier une grande fille au visage maigre et osseux, mais dont les cheveux noirs étaient d'une longueur vraiment remarquable. Elle les portait en nappes flottantes sur ses épaules et ses reins. Souvent des hommes la suivaient dans la rue pour lui toucher et lui baiser les

(1) J. MACÉ. *Un joli monde*, p. 265.

cheveux. D'autres montaient chez elle et payaient uniquement pour avoir le plaisir de toucher et de baiser ses longues nattes noires. L'un d'eux voulut, en échange d'une somme relativement considérable, souiller la soyeuse chevelure. Cette fille était obligée d'être toujours en éveil et de prendre toutes sortes de précautions pour que personne ne lui coupât cet ornement qui constituait sa seule beauté et la faisait vivre.

J'ai encore connu un jeune homme d'une instruction et d'une éducation supérieures, qui a la manie de couper une mèche de cheveux à toutes celles qui lui donnent ou lui vendent leurs faveurs, ne serait-ce que pour une nuit ou pour une heure. Comme il a voyagé à travers toute l'Europe et que partout il a aimé, il a ainsi collectionné un nombre assez considérable de mèches de toutes nuances. Il les a soigneusement étiquetées et attachées avec des faveurs de soie. Il prétend qu'il lui suffit de toucher ou de flairer une de ces mèches brune ou blonde, rousse ou châtaine, pour évoquer immédiatement l'image de celle à qui elle a appartenu, pour se remémorer le parfum spécial qu'elle répandait et les sensations qu'elle lui a données.

VI

Le rôle des parfums dans les phénomènes de l'amour est indiscutable. Chez certains animaux, le mâle est porteur de glandes qui secrètent des odeurs fortes et pénétrantes qui, au dire des naturalistes, n'ont d'autre but que de séduire les femelles et de les exciter à l'accouplement. Dans la race humaine, c'est bien plus la femme qui secrète ces odeurs qui excitent les hommes sensuels. M. Binet cite à cet égard un fait absolument caractéristique.

Un étudiant en médecine étant assis un jour sur un banc dans un square, et occupé à lire un livre de pathologie, remarqua que depuis un moment il était gêné par une érection persistante. En se retournant, il aperçut une femme rousse, qui était assise sur le même banc, mais de l'autre côté, et qui répandait une odeur assez forte. Il attribua à l'impression olfactive qu'il avait sentie sans en avoir conscience, le phénomène d'excitation génitale.

M. Féré, cite un fait non moins curieux rapporté dans le travail de M. Binet. Un homme de lettres distingué ne peut, lorsqu'il rencontre une femme rousse dans la rue, s'empêcher de la suivre. Peu importe que la femme soit jolie ou d'une laideur repoussante, élégante ou en guenilles, jeune ou vieille : il suffit qu'elle soit rousse pour qu'il la suive et la désire. Cet homme se rend bien

compte de son impulsion morbide ; il en connaît l'origine psychologique ; à ce qu'il prétend, son goût caractéristique provient de ce que la première femme qu'il a aimée était rousse.

Mais la femme ne se contente pas des parfums naturels que la nature lui a dévolus. S'il en est quelques-uns qu'ils attirent, il en est un nombre bien plus grand à qui ils semblent répugnants. Pour quelques-uns qui se complaisent à renâcler ces odeurs hircirnes, combien exigent l'emploi de la cuvette et ne veulent posséder que Vénus sortant de l'onde ! Aussi la femme, dans sa coquetterie, a su, pour retenir l'homme et l'acoquiner à ses charmes, inventer des parfums subtils et délicats qui caressent les narines et les chatouillent délicieusement. Toutes les fleurs et toutes les plantes ont été distillées pour elle. Et c'est par ces parfums empruntés qu'elle retient les délicats. L'un se laisse prendre à l'odeur discrète du réséda, tel autre aux aromes pénétrants de l'héliotrope ou du musc, tel autre préfère les exhalations compliquées des foins coupés ou des pâles hémérocales. Qui de nous n'a point son odeur préférée ? Et qui oserait nier leur action excitante sur l'appareil sexuel ? Qui de nous n'a pas été séduit par une femme parce qu'elle exhalait tel parfum aimé et non tel autre ? (1)

(1) Voyez à ce propos dans la *Revue de l'hypnotisme* de juin 1890 : *Rôle de la suggestion dans le développement du goût et de l'odorat.* Étude de psychologie physiologique, par le Dr Émile Laurent.

Si ce goût normal s'exagère, nous tombons dans l'amour fétichique. « Il y a lieu de remarquer, dit M. Binet, que ce sont les odeurs du corps humain qui sont les causes responsables d'un certain nombre d'unions contractées par des hommes intelligents avec des femmes inférieures appartenant à leur domesticité. Pour certains hommes, ce qu'il y a d'essentiel dans la femme, ce n'est pas la beauté, l'esprit, l'élévation du caractère, c'est l'odeur ; la poursuite de l'odeur aimée les détermine à rechercher une femme laide, vieille, vicieuse, dégradée. Porté à ce point, le goût de l'odeur devient une maladie de l'amour. » (1)

C'est sans doute par une association d'idées semblable qu'on voit des hommes intelligents tomber dans les plus singulières aberrations. Toute odeur provenant des organes d'amour de la femme leur semble exquise et les excite au plus haut point. C'est alors un véritable délire et l'amour sombre dans la nuit puante des entrailles.

VII

A côté de ces adorateurs du bas-ventre, nous avons encore les amants de la voix.

Combien de cantatrices ont dû leurs plus belles con-

(1) *Loc. cit.*, p. 26.

quêtes à la grâce et au charme de leur voix ! A. Dumas, raconte qu'une comédienne s'est éprise d'un homme sans l'avoir vu, rien qu'en entendant sa voix.

Mais je n'en finirais pas si je voulais énumérer ici toutes les formes de l'amour fétichique. Il me faudrait passer en revue tous les attraits en même temps que tous les attributs de la femme. Car, comme le dit fort bien M. Binet, « ce qui attache à une personne aimée, c'est autant son esprit que son corps. Le talisman par lequel une femme peut charmer n'est pas uniquement dans sa beauté physique, et les femmes le savent bien, car elles ont toujours su à merveille ce qu'il leur importe de savoir. Celle-ci, comme la Rosalba de Barbey d'Aurévilly, séduit par la pudeur raffinée qu'elle conserve ou plutôt qu'elle simule dans les plus grands transports de l'amour. Ses troubles, ses émotions, ses rougeurs virginales, qu'est-ce que tout cela, sinon des qualités psychiques ? Celle-là, comme la Vellini du même auteur, laide, ridée, jaune comme un citron, fascine son amant par la férocité de son amour haineux, toujours prêt à jouer du couteau. Une autre, comme la Lydie de Dumas fils, galvanise un ancien amant par l'immoralité provocante des sentiments qu'elle étale devant lui. Ces trois exemples suffisent à prouver qu'en se fixant sur une qualité psychique, le désir sexuel ne s'épure pas toujours. » (1)

(1) *Loc. cit.*, p. 58.

VIII

Il resterait maintenant à donner une interprétation de ces faits.

Selon Schopenhauer, le fétichisme amoureux ne serait qu'une affinité élective. La recherche amoureuse d'une forme particulière du corps serait déterminée par l'instinct de la génération qui pousse l'homme à contracter une union propre à sauvegarder l'intégrité du type.

Condillac invoquait comme causes les associations d'idées qui « produisent tous ces penchants bizarres dont on a quelquefois tant de peine à rendre raison (1) ».

Descartes qui conserva toujours du goût pour les yeux louches, parce que la première personne qu'il avait aimée avait ce défaut, fournit la même explication dans le chapitre où il décrit « d'où viennent les effets des passions qui sont particulières à certains hommes (2) ».

Mais toutes ces raisons ne peuvent être invoquées que pour les cas normaux. Pour les anormaux, les déséquilibrés, il en est une qui domine toutes les autres et que j'ai si souvent invoquée : l'hérédité nerveuse.

(1) CONDILLAC. *Art de penser*. Chap. V.
(2) DESCARTES. *Traité des passions*. CXXXVI.

X

L'AMOUR AZOOPHILIQUE

CHAPITRE X

L'amour azoophilique.

I

Par amour azoophilique, j'entends l'amour qui s'adresse à des objets inanimés. Cette expression proposée par le docteur J. Chevalier (1), me semble bien appropriée pour s'appliquer à un certain groupe d'individus chez qui l'instinct sexuel est singulièrement dévié. C'est une forme de l'amour morbide qui, plus encore que les autres, constitue un véritable délire partiel.

L'amour normal conduit à une certaine recherche des objets matériels ayant appartenu à la personne aimée. C'est ce que Mantegazza appelle les sublimes puérilités de l'amour. « Dans le reliquaire de l'amour, dit-il, il y a place pour les choses les plus gracieuses comme les plus

(1) Dr J. Chevalier. *De l'inversion de l'instinct sexuel au point de vue médico-légal.* Doin. Paris 1885.

grossières. J'avais un ami qui pleurait de joie et d'attendrissement durant des heures en contemplant et en baisant un fil de soie qu'elle avait tenu dans ses mains et qui était pour lui son unique relique d'amour. Il y en a qui ont dormi pendant des mois et des années avec un livre, une robe, un châle. » (1) Mais ces objets sont surtout aimés parce qu'ils rappellent une personne ; ils n'ont qu'une valeur d'emprunt.

Ce n'est point de cette idolâtrie amoureuse que je veux parler et qui constitue, en somme, un sentiment des plus vrais et des plus naturels. Quand nous avons perdu ceux qui nous sont chers, nous gardons quelque chose d'eux, une mèche de leurs cheveux, un objet leur ayant appartenu, et ces reliques, en même temps qu'elles nous les rappellent et les sauvent de l'oubli, semblent nous laisser un peu d'eux-mêmes.

Pour ceux que nous allons étudier, la personne n'est rien, l'objet matériel est tout. Ce n'est plus une relique qui rappelle la personne aimée. Celle-ci n'existe pas et n'a jamais existé.

II

Les amoureux azoophiliques sont obsédés par un objet inerte quelconque, cet objet peut varier à l'infini.

(1) Mantegazza. *Physiologie de l'amour*, p. 140.

Voici un premier fait emprunté à M. Binet. (1).

Il s'agit d'un magistrat distingué qui ressent une affection toute particulière pour les femmes qui portent un certain costume. Ce costume, moitié national et moitié fantaisiste, est celui qu'adoptent à Paris les Italiennes qui servent de modèles. La seule vue d'un de ces costumes passant dans la rue lui procure une excitation génitale assez intense. Il rapporte l'origine de ce phénomène à une rencontre qu'il fit à seize ans et qui le bouleversa complètement ; il aperçut dans la rue trois jeunes italiennes d'une éclatante beauté ; elles s'arrêtèrent près de lui pour regarder une devanture de magasin. Pendant une minute, il eut un tableau magique sous les yeux ; un rayon de soleil éclairait les brillantes couleurs rouges, bleues et blanches de leurs costumes, et faisait étinceler l'or de leurs colliers et de leurs boucles d'oreilles. Il a gardé de cette scène un souvenir si lumineux et si vivant qu'il tressaille encore en y pensant. Cette circonstance a décidé de ses goûts. Pour lui, il n'y a que les Italiennes qui soient jolies, il n'y a que le costume italien qui soit élégant. Aujourd'hui, devenu un homme grave et sérieux, lorsqu'il voit passer dans la rue une Italienne en costume, il ne peut pas s'empêcher de la suivre ; la vue de sa robe rouge et de son tablier bleu lui cause un plaisir indicible, et, pour peu qu'elle soit jeune et jolie, il est tout tremblant d'émotion. A une certaine époque, il était allé se loger dans le

(1) *Loc. cit.* p. 38.

voisinage de la rue de Jussieu, où les modèles italiens de Paris ont établi leur quartier général.

Ce goût particulier a pour objet non telle femme, mais le costume, car toute femme qui porte ce costume provoque chez lui la même impression. Il faut seulement que le costume soit revêtu par une femme ; le costume seul, pendu à une patère ou posé sur un mannequin, ne détermine pas chez le malade des phénomènes d'excitation génitale ; il n'éprouve qu'un plaisir très modéré à le regarder. Comme le fait observer M. Binet, cela est toujours du fétichisme dans l'amour, puisque le costume ne devient un objet d'attraction amoureuse que par ce qu'il est porté par une femme. C'est une forme atténuée de l'amour azoophilique et dont on rencontre journellement des exemples. Nous sommes tous plus ou moins sensibles en effet à la parure ; et telle qui nous aurait laissé absolument froids avec une mise simple, nous excite vivement si elle est bien attifée. Combien de femmes galantes m'ont assuré qu'elles trouvaient sans peine des amoureux prêts à les suivre quand elles allaient dans des bals masqués avec des costumes plus ou moins séduisants, alors que pendant des semaines entières elles n'avaient pu, avec leur costume de ville, allumer un seul homme ! Souvent même les amants rencontrés dans ces circonstances exigent qu'elles se laissent posséder sous le costume qui les a séduits. Un soir, l'une d'elles, habillée en bergère Louis XV, entraîne un homme chez elle. Le prix était convenu d'avance et, comme elle était pressée, il était

dit qu'elle ne quitterait pas son costume. Arrivée chez elle, après réflexion, elle propose à l'homme de se déshabiller complètement, moyennant un petit supplément.

— Ah ! non alors ! fit celui-ci. Si tu te déshabilles, je m'en vais.

Il y avait ces années passées, dans l'avenue Trudaine, une maison dont je tairai le numéro, car elle existe peut-être encore, où les femmes se prostituaient sous des costumes de religieuses de différents ordres. On se livrait là à des parodies du culte religieux suivies de scènes érotiques. Les femmes costumées en premières communiantes, en mariées couronnées de fleurs d'oranger, en nones voilées, se confessaient à de vieux libertins et communiaient à un autel impie.

Je connais un jeune homme qui eut une fois, *proh pudor !* en province, des rapports avec une religieuse. Il exigea qu'elle se livrât en costume, le voile en tête et son rosaire à la main.

Attrait de la parure ! séduction du costume !

III

Un pas de plus et nous sommes en pleine pathologie. La femme disparaît et l'objet matériel reste seul comme cause et comme appel de l'instinct amoureux.

Voici un exemple des plus intéressants emprunté au mémoire de Charcot et Magnan (1).

X.... est un déséquilibré appartenant à une famille d'excentriques et d'originaux. A l'âge de cinq ans, ayant couché pendant cinq mois dans le même lit qu'un parent âgé d'une trentaine d'années, il éprouva pour la première fois un phénomène singulier : c'était une excitation génitale et l'érection, quand il apercevait son compagnon de lit se coiffer d'un bonnet de nuit. Vers cette même époque, il avait l'occasion de voir se déshabiller une vieille servante, et dès que celle-ci mettait sur sa tète une coiffe de nuit, il se sentait très excité et l'érection se produisait immédiatement. Plus tard l'idée seule d'une tête de vieille femme ridée et laide, mais coiffée d'un bonnet de nuit, provoquait l'orgasme génital. La vue du bonnet de nuit seul n'exerce que peu d'influence, mais le contact d'un bonnet de nuit provoque l'érection et quelquefois l'éjaculation. Par contre, il se souvient qu'à sept ans il était resté absolument réfractaire aux tentatives de masturbation faites sur lui par un de ses camarades d'école. Il n'a jamais recherché les rapports anormaux ; il affirme que la vue d'un homme ou d'une femme nus le laisse absolument froid. Jusqu'à trente-deux ans, époque de son mariage, il n'avait pas eu de relations sexuelles ; il épouse une demoiselle de vingt-quatre ans, jolie, et

(1) Charcot et Magnan. *Archives de Neurologie,* 1882.

pour laquelle il éprouvait une vive affection. La première nuit des noces, il reste impuissant à côté de sa jeune femme ; le lendemain la situation était la même lorsque, désespéré, il évoque l'image de la vieille femme ridée, couverte du bonnet de nuit ; le résultat ne se fait pas attendre, il peut immédiatement remplir ses devoirs conjugaux. Depuis cinq ans qu'il est marié, il en est réduit au même expédient : il reste impuissant jusqu'au moment où le souvenir rappelle l'image favorite. Il déplore cette singulière situation qui le force, dit-il, à la profanation de sa femme. Cet homme présente une foule d'autres désordres mentaux. La nuit il est sans cesse harcelé par une hallucination : il voit une bête noire qui veut le saisir au cou. Tourmenté par des idées de suicide, il éprouve des craintes vives quand il monte sur l'impériale d'un omnibus : il est pris de vertige et de nausées, il se voit très élevé, il s'imagine n'avoir rien pour le soutenir et il lui semble qu'il va tomber. Il ne peut, sans de grandes appréhensions, regarder par la fenêtre d'un troisième ou d'un quatrième étage. En passant à côté d'une maison élevée, il craint qu'elle ne s'écroule sur lui.

Cet homme, on le voit, est un type parfait de dégénéré et l'amour se traduit chez lui par l'obsession d'un bonnet blanc coiffant une tête vieille et ridée. Le bonnet est pour lui le point capital et la tête n'est qu'un accessoire.

IV

Dans le même mémoire, Charcot et Magnan citent d'autres exemples.

Un autre détraqué n'a d'affinité sexuelle que pour les clous de souliers de femme et son obsession le pousse aux plus singulières extravagances. Il cherche à voir les clous de bottine de femme, il examine avec soin leur trace dans la neige ou sur la terre humide, il écoute le bruit qu'ils font sur le pavé de la rue ; il trouve un plaisir ardent à répéter des mots qui sont destinés à aviver l'image de ces objets ; ainsi il se complaît dans l'expression : « ferrer une femme ».

Ce malade s'adonne à la masturbation qui joue ici, selon l'heureuse expression de M. Binet, le rôle de caisse de résonnance ; car, pendant ces pratiques, il pense à ses clous avec toute l'intensité que l'excitation génitale peut donner à ces pratiques. Un jour, on l'arrêta dans la rue pendant qu'il se livrait à son vice habituel devant la devanture d'un cordonnier.

Vers l'âge de six ou sept ans, X... était déjà poussé par un instinct irrésistible à regarder les pieds des femmes pour voir s'il n'y avait pas de clous à leurs souliers ; lorsqu'il y en avait, la vue de ces clous lui produisait dans tout son être un bonheur indéfinissable. Deux jeunes filles, ses parentes, logeaient dans sa famille ; il se ren-

dait dans l'endroit où leurs souliers étaient déposés ; il s'en emparait d'une main fiévreuse et frissonnante ; il touchait les clous, il les comptait, il ne pouvait pas en détacher ses regards, et le soir, dans son lit, il reportait sa pensée alternativement sur l'une ou l'autre de ces jeunes filles, et il lui faisait jouer un rôle fantastique qu'il imaginait ; il voyait sa mère la conduire chez le cordonnier, il l'entendait commander de garnir de clous les souliers de sa fille, il voyait le cordonnier poser les clous et remettre les souliers à la jeune fille ; puis il cherchait à se rendre compte des sensations que celle-ci éprouvait en marchant avec ses souliers à clous ; enfin, il infligeait à la jeune fille les tortures les plus cruelles, il lui clouait des fers sous les pieds, comme l'on fait aux chevaux, ou bien il lui coupait les pieds et en même temps se masturbait ; mais ce n'était pas seulement pour se procurer la jouissance matérielle qu'on y trouve, c'était plutôt pour servir d'accompagnement à l'histoire fantastique qui charmait son imagination.

Ces faits se reproduisaient assez fréquemment. X... ne tentait aucun effort pour les empêcher ou les éloigner ; il savourait, sans remords, le plaisir sensuel qu'il en retirait ; il était encore un enfant et il ne comprenait pas la portée des actes auxquels il se livrait.

Plus tard, après avoir terminé ses études, il revint à la campagne chez une de ses parentes. Il voyait souvent deux jeunes filles, ses cousines, qui habitaient dans le voisinage. Lorsqu'il était seul dans le jardin, assis sur un

banc, il se racontait à lui-même une de ces histoires fantastiques, dont les deux jeunes filles étaient naturellement devenues les héroïnes du moment ; en même temps qu'il se racontait une histoire, il se livrait sur lui-même à d'impudiques attouchements ; le lendemain et les jours suivants, il recommençait, en ayant soin de ne pas aller jusqu'à la terminaison du crime d'Onan. D'un autre côté, quand il était avec les jeunes filles, il cherchait à voir les clous de leurs souliers. Une d'elle s'en étant aperçue, et sans que X... lui eût rien dit, ne manquait jamais, surtout quand elle avait des souliers neufs, de passer son pied sur le sien, en appuyant légèrement, de manière à lui faire sentir les clous. Ce contact amenait immédiatement un orgasme occasionné non pas par l'impression de la femme, mais par celle des clous. Plusieurs fois même, il lui est arrivé de prendre les souliers des jeunes filles dans l'endroit où ils étaient déposés, et il lui suffisait de poser l'extrémité de sa verge sur les clous pour que, sans aucune pression de la main, l'éjaculation eût lieu aussitôt.

A l'âge de dix-huit ans, venu à Paris, tout son corps était agité par un frémissement voluptueux, lorsqu'en passant devant les boutiques des cordonniers, il voyait mettre des clous à des chaussures de femmes ou même qu'il voyait des chaussures de femmes garnies de clous.

X..., en dehors de toute excitation, voit souvent ses *idées* se présenter à son imagination. Il tâche de les

chasser ; alors elles le harcèlent comme des furies ; alors il sent comme un voile s'étendre sur son intelligence et y faire la nuit ; ses yeux s'appesantissent, il se raconte à demi-voix une de ses histoires fantastiques, et, en même temps il se livre à la masturbation, soit directement avec la main, soit en serrant sa verge entre ses cuisses, soit en la renversant sur sa chaise et en la comprimant de tout le poids de son corps. En même temps qu'il possède une grande puissance de travail, X... a une imagination très exaltée. La surexcitation cérébrale va même parfois jusqu'à produire des illusions des sens et presque des hallucinations. C'est surtout dans les moments où il lutte contre ses pensées et contre les entraînements qui les accompagnent; il lui semble alors qu'un second être lui est juxtaposé et lui fait entendre, par des paroles qui lui retentissent dans le cerveau, que la résistance est inutile.

Quand il a succombé et que, désespéré, il prend la résolution énergique de ne plus céder, il croit entendre, toujours dans son cerveau, comme une voix qui lui fixe le jour où il cédera de nouveau. Cette voix, qui lui semble être celle d'un être qui lui est étranger, et non l'écho de sa pensée à lui-même, il l'a entendue aussi pendant les intervalles les plus longs de calme qu'il ait eus, lorsqu'il était amoureux et avait le projet de se marier ; et, plus tard, pendant les trois premiers mois de son mariage, et c'était aussi pour lui indiquer le jour où il succomberait. Lorsque ce jour approche, X... redouble de précau-

tion pour éviter tout ce qui pourrait aider à sa chute ; il y met de l'amour-propre ; c'est comme un duel entre l'être étranger et lui ; mais, le jour arrivé, une sensation de langueur s'empare de toute sa personne, son intelligence s'obscurcit, et la crise ne peut être évitée. Voilà certes un bel exemple d'amour morbide. Et, comme toujours, ce délire amoureux a germé sur un terrain de dégénérescence. Cette floraison anormale est éclose sur un arbre malade dès la souche.

V

Mais ce culte amoureux et sensuel des objets inanimés peut aller plus loin encore et s'abstraire complètement de la femme.

Voici un dernier fait encore emprunté au mémoire déjà cité de MM. Charcot et Magnan.

C... est un déséquilibré, fils d'alcooliques et d'aliénés, présentant de nombreux stigmates physiques de dégénérescence. A quinze ans, il aperçoit, flottant au soleil, un tablier qui séchait, éblouissant de blancheur ; il approche, s'en empare, serre les cordons autour de sa taille et s'éloigne pour aller se masturber au contact du tablier derrière une haie. Depuis ce jour les tabliers l'attirent, il ne peut s'empêcher de les prendre, s'en sert

pour pratiquer l'onanisme, puis les replace dans le lieu où il les a pris, ou bien il les jette ou les laisse chez lui dans un coin. A plusieurs reprises, cet homme a été arrêté et condamné pour vol de tabliers blancs.

« L'obsession chez ce malade, continuent MM. Charcot et Magnan, atteint un tel degré d'intensité que non-seulement il se soumet volontairement à une faction des plus prolongées, mais ne craint pas de s'exposer à de grands dangers pour aboutir à quoi? à la conquête d'un tablier blanc. Il subit plusieurs condamnations, mais impuissant à dominer ses désirs, il essaie des moyens héroïques : voyages en mer, puis refuge dans un couvent. Mais à peine touche-t-il à terre qu'il recommence; à peine est-il sorti du cloître qu'il s'empresse d'acheter ou de voler des tabliers blancs. C'est là une fatalité poursuivant ce malheureux et pesant de toute sa force sur son existence. »

Lombroso a aussi observé un malade qui a exactement le même appétit pour les tabliers blancs; seulement, chez lui, l'obsession, d'abord fixée sur les tabliers blancs, s'est étendue progressivement à tous les objets blancs; un linge flottant et même un mur blanchi à la chaux suffisent à provoquer la réaction sexuelle. (1)

Erlenberg a observé un homme qui volait du linge de

(1) Tel est encore cet individu qui, s'étant une fois servi d'une peau de renard, ne pouvait plus avoir d'érections qu'en présence de fourrures.

femme dans les magasins pour s'en revêtir la nuit; il se procurait ainsi des sensations voluptueuses suivies d'éjaculation. Il gardait ensuite tout ce linge dans des malles.

M. Macé parle également de certains individus qui volent des mouchoirs aux dames, par amour. Quand un de ces individus, dit-il, vient de prendre un mouchoir, il le passe sur ses lèvres avec un mouvement de passion, il en aspire le parfum, et se retire en titubant comme un homme ivre. On trouva dans la chambre d'un tailleur, arrêté dans ces circonstances, plus de trois cents mouchoirs brodés à diverses initiales.

VI

A côté de ces déséquilibrés de l'amour chez qui l'obsession a pour objet une chose inanimée quelconque, nous trouvons ceux qui recherchent, par une sorte de culte idéal et épuré, l'image représentatrice de l'être qui excite leur sensualité : je veux parler des amants des statues.

Dès les temps les plus anciens, cette aberration existait.

Ptolémon, d'après un récit d'Athénée, assure qu'un grec se prit de passion pour un Cupidon de la galerie de

tableaux de Delphes. Enfermé avec la statue. il assouvit sur elle sa passion et déposa à ses pieds une couronne pour prix de sa jouissance. L'oracle de Delphes consulté déclara qu'il fallait relâcher l'insensé parce qu'il avait payé son plaisir.

Lucien et saint Clément d'Alexandrie parlent d'un jeune homme qui devint amoureux à Cnide d'une Vénus de Praxitèle. Une nuit, caché dans le temple, il se livra à des embrassements amoureux sur la déesse qui portait le témoignage de l'outrage qu'elle avait reçu.

Philémon et le poète Alexis mentionnent aussi, suivant Athénée, qu'un individu nommé Clisophe s'enferma dans le temple de Samos pour y posséder une statue en marbre de Paros dont il s'était épris. Mais, comme la froideur et la dureté du marbre ne lui permettaient pas d'arriver à son but, il alla acheter un morceau de viande qu'il plaça aux parties génitales de la statue et il put ainsi assouvir sa passion.

Il y a quelques années, au Louvre, un insensé tenta de souiller la Vénus de Milo et se fit arrêter par les gardiens.

Il n'est pas rare non plus de voir au Luxembourg et dans les musées nationaux des individus se masturber devant des statues. (1)

(1) Il y a quelques années, à Saint-Pétersbourg, on arrêta un jeune homme qui faisait, la nuit, de trop fréquentes visites à une statue de nymphe placée sur la terrasse d'une villa.

XI

LES AMOUREUX DES ENFANTS

CHAPITRE XI

Les amoureux des enfants.

I

Je ne parlerai pas dans ce chapitre de ceux qui, surexcités par le rut, prennent l'enfant à défaut de la femme, des ivrognes qui voient trouble à travers l'ivresse et assouvissent leur passion sur l'enfant qu'ils rencontrent sur leur chemin. Ce sont des êtres aveuglés par l'instinct et par l'alcool, mais ce ne sont pas des obsédés ; ils ne recherchent pas les enfants de préférence, ils les prennent parce qu'ils ne trouvent pas autre chose. Ce sont des criminels, voilà tout.

Mais il existe d'autres catégories d'individus qui recherchent uniquement les enfants. Les charmes de la femme les laissent indifférents. Ce sont ceux-là que je me propose d'étudier rapidement dans ce chapitre.

II

Il est un fait que tous ceux qui s'occupent de criminologie et de médecine légale, ont constaté, c'est que la plupart des attentats à la pudeur sur des enfants sont commis par des vieillards.

Tardieu a fait remarquer « qu'à mesure que l'âge des criminels s'élève celui de leurs victimes s'abaisse et que c'est presque exclusivement à des enfants que s'adresse la lubricité criminelle des vieillards ». Le professeur Brouardel partage entièrement cette opinion : « C'est alors que la faiblesse et l'impuissance arrivent, dit-il, que ces instincts de débauche honteuse semblent au contraire se développer avec plus de force. » Le professeur Lacassagne a de son côté insisté sur ce fait et a plusieurs fois constaté que l'âge du violateur est en raison inverse de celui de la victime (1).

Pourquoi cette recherche et cet appétit des enfants chez les vieillards libertins ? Est-ce le besoin de rafraîchir leur lubricité aux ingénuités de l'enfance ? Espèrent-ils raviver leur sang sénil au contact d'un sang plein de jeunesse et de vie ? Je croirais plutôt que, devenus impuissants,

(1) Voyez à ce propos le beau travail du Dr PAUL BERNARD, fait au laboratoire de médecine légale de Lyon : *Des attentats à la pudeur sur les petites filles*. Paris, 1886.

ils espèrent ranimer leur virilité devenue insensible au contact de la femme. Il leur faut des mets pimentés qui excitent puissamment. Les estomacs blasés et malades aiment les fruits verts.

III

A côté de ces séniles, je crois qu'on pourrait ranger ces blasés non encore assouvis et qui, eux aussi, ont besoin d'excitants. Ils ont usé et abusé de la femme ; ils ont parcouru toute la gamme de l'amour naturel et extra naturel ; ils sont allés à Lesbos, puis à Paphos ; ils ont épuisé tous les raffinements de la luxure. Leurs désirs s'apaisent, leur virilité languit ; elle va mourir. Mais ces épuisés n'ont pas dit leur dernier mot. Ils sont comme les ivrognes qui éructent et qui veulent boire encore. Un jour ils ont remarqué des petites filles dans la rue ; ils ont été touchés de leurs grâces juvéniles. De là est né leur amour. Mais ceux-là commettent rarement des viols ou des attentats à la pudeur. Leur volonté n'est point, comme celle des séniles, à demi paralysée. Ils savent résister momentanément à leur penchant et attendre leur heure. Au lieu d'attirer eux-mêmes la fillette et de la violenter, moyen dangereux, ils s'adressent à la proxénète et ils peuvent tranquillement et sans crainte, sous les

épais rideaux d'une alcôve, consommer leur crime et assouvir leur passion.

IV

Séniles et blasés ne sont en somme que des épuisés à la recherche d'une sensation nouvelle pour réveiller leur ardeur génitale éteinte. Mais il en est d'autres qui naissent pour ainsi dire avec cette passion. Ils prennent bien quelquefois la femme pour satisfaire leur ardeur génitale, mais ils se sentent presque fatalement entraînés vers les petites filles. Quand ils voient passer dans la rue une fillette à la chevelure brune ou blonde, ils ne peuvent s'empêcher de la suivre d'un long regard chargé de tendresse et quelquefois allumé de convoitise.

Vrais détraqués de l'amour, ce sont ordinairement des nerveux, des névrosés, des héréditaires syndromiques.

J'ai connu un jeune homme fort instruit et fort intelligent qui, dès sa prime jeunesse, s'est senti entraîné vers les petites filles. Ce n'est ni un épuisé ni un impuissant, et souvent il est obligé de s'adresser à des femmes pour apaiser des sens jeunes et pleins d'ardeur. Mais toujours il les choisit le plus jeune possible. Quand une prostituée, par l'exiguité de sa taille, la forme enfantine de son visage ou de son corps peut rappeler plus ou moins une fillette,

il la choisit de préférence à toute autre, même à ce qu'on est convenu d'appeler une belle femme. Pour lui, la plus belle femme est la plus jeune, fût-elle la plus laide. Et sans cesse, il est tourmenté par le besoin de posséder des petites filles. A Paris, il recherche les petites bouquetières prostituées, les petites drôlesses qui accompagnent les messieurs dans les voitures pour faire, à l'ombre des rues désertes, l'*amore a la francese*, comme on dit à Naples. Il a parcouru toute l'Europe, et son plus grand bonheur, dit-il, a été de posséder, en Italie, en Espagne et en Russie, des filles impubères.

Dans ses lettres, ses écrits intimes, il laisse éclater sa passion. Il raconte qu'il a eu un rêve peuplé de petites filles, et il s'écrie : « O les miracles d'amour ! O les roses de volupté ! Qui donc les a faites si exquises de grâce ? Qui donc a mis dans leurs cheveux l'éclat des soleils et l'obscurité des nuits ? Qui donc a embaumé leur bouche et leur sourire avec le parfum des lys de la plaine ? Qui donc a ravi à la mer pour les mettre sous leurs lèvres fleuries, ces perles nacrées ?

« Et voici que Nature les prépare aux divins actes de l'amour ; voici que leur poitrine se gonfle et que sur leur pubis fleurit un léger duvet.

« O merveilles des merveilles ! Voici que vous serez les vases d'élection, les calices d'amour. Voici que vos ventres seront les tabernacles des mystères d'Eros. Qui se désaltérera à ces lèvres juvéniles? Qui boira à ces

coupes d'amour ? Qui verra les affres exquises de ces virginités agonisantes ? »

Dans une autre rêverie qu'il a confiée au papier, il invite les petites filles à l'amour :

« O fillettes ! vous êtes des aurores ! Or, quoi de plus suavement doux que les lueurs aurorales du matin ?

« O fillettes ! vous êtes des roses non encore fleuries. Or, quoi de plus exquis et de plus parfumé que la rose en bouton ?

« Venez à moi, fillettes ! Aux splendeurs éblouissantes du soleil de Midi je préfère les virginales aurores.

« Venez à moi, fillettes ! Aux pourpres des roses épanouies je préfère les pâleurs des fleurs en bouton. »

Ailleurs, dans une dissertation mystique sur la nature des anges, il dit : « Ce sont peut-être de beaux jeunes hommes en qui Virgile retrouverait son bel Alexis, Anacréon son cher enfant Bathyllos, et Sapho son petit maquereau Phaon.

« Ce sont peut-être des femmes, mais si belles que rien que d'entendre prononcer leur nom les hommes en mourraient d'amour.

« Ce sont peut-être des Apollons Musagètes, de pâles hermaphrodites, aujourd'hui succubes et demain incubes.

« Ce sont peut-être de suaves et exquises fillettes dont les lèvres sont si roses et si fraîches que leur simple contact suffirait pour réveiller un cadavre.

« Ou bien encore ce sont peut-être des conceptions inconnues des humains, des formes idéales et parfaites, dont la simple vue nous ferait tomber en extase.

« Si jamais vous m'appelez en votre Paradis, faites, ô mon Dieu, que ce soient des fillettes, de blondes et roses fillettes. »

Et pourtant, comme je l'ai dit, chez ce jeune homme, cet amour des petites filles n'est pas tellement puissant et tellement obsédant qu'il ne puisse avoir de rapports avec des femmes et qu'il ne puisse trouver du plaisir avec elles. Cependant celui-ci est un peu émoussé : c'est sans doute pourquoi il réclame presque toujours d'elles des faveurs extra-naturelles.

V

Mais on a observé des exemples où cet amour maladif pour des enfants occupait la sphère génitale toute entière et ne permettait pas à ceux qui en étaient obsédés de tourner leurs désirs sexuels vers d'autres objets.

M. Magnan (1) cite l'exemple d'une fille de vingt-neuf ans qui éprouvait un penchant anormal pour un garçon de deux ans.

Fille d'une hystéro-épileptique et d'un mélancolique, elle a présenté successivement plusieurs des syndromes psychopathiques des héréditaires : elle a eu des impul-

(1) *Annales médico-psychologiques*. 1885.

sions au vol, la crainte des épingles, le doute anxieux sur l'accomplissement de certains actes ou l'existence de certaines choses, puis enfin l'anomalie sexuelle suivante.

Depuis huit ans, elle éprouve un besoin irrésistible de cohabitation avec ses jeunes neveux. Un de ces enfants, âgé de treize ans, a été l'objet de ses premiers désirs ; sa vue la mettait dans un état d'agitation extrême; elle éprouvait des sensations voluptueuses qu'elle était impuissante à réprimer, qui s'accompagnaient de soupirs, d'inclinations de tête, de déviation des yeux, de rougeur de la face, quelquefois de spasmes et de secrétions vaginales ; elle se sentait poussée à le saisir et à l'approcher d'elle. Plus tard, quand il a grandi, et à la naissance du second frère, c'est ce dernier qui est devenu l'objet de ses convoitises maladives, puis enfin le troisième, le quatrième et actuellement, c'est le dernier venu, âgé de trois ans, dont son esprit est préoccupé. Elle se sent poussée à l'attirer près d'elle.

Cette malade est très lucide, elle est désolée et honteuse de ses singuliers désirs ; elle est tranquille, elle travaille et s'occupe toute la journée ; elle sort de temps à autre et va dans sa famille pour essayer ses forces ; mais encore la vue de son neveu l'impressionne vivement ; à table, elle se place loin de lui ; mais pendant toute la durée du repas, elle éprouve des spasmes, des malaises à l'estomac, une constriction à la gorge, et la lutte devient des plus pénibles. Elle n'a jamais cédé à cette perversion instinctive ; ses désirs, sans qu'elle puisse se l'expliquer,

n'ont jamais eu pour objet que ses neveux, et elle peut, avec indifférence, voir d'autres petits garçons ; toutefois, elle évite leur contact.

Ces étranges déviations de l'appétit sexuel et même du sentiment amoureux pourraient peut-être servir à expliquer nombre d'attentats à la pudeur sur des enfants.

XII

LA JALOUSIE MORBIDE

CHAPITRE XII

La Jalousie morbide.

I

Boufflers disait :

> La jalousie est la sœur de l'amour
> Comme le diable est le frère des anges.

En effet, la jalousie est le plus souvent le résultat d'un excès d'amour. Aussi l'amour morbide qui n'est plus un état normal, résultat de l'exercice modéré de nos passions, mais bien une rupture d'équilibre, l'amour morbide prédispose plus que tout autre à la jalousie, non-seulement à cette disposition d'une personne qui aime et craint que l'objet aimé ne fasse part à d'autres de son cœur et de ses sentiments, mais à cette jalousie patholo-

gique, injustifiée et absurde, peuplée d'hallucinations et de fantômes, à cette jalousie qui engendre des craintes ridicules et chimériques, qui s'alarme à la moindre démarche, voit dans les actes les plus indifférents des indices certains du malheur qu'elle redoute, vit dans le soupçon et fait vivre un autre dans la crainte et le tourment.

Cette sorte d'obsession jalouse n'est qu'une complication fréquente, sinon une forme de l'amour morbide. Et c'est à ce titre que je veux en parler.

II

Trélat, dans son *Traité de la folie lucide,* n'hésite pas à déclarer que « la jalousie portée à l'excès est une véritable folie. » En effet, l'homme de sens rassis ne s'alarme pas sans raison. Si un soupçon naît dans son esprit, ce n'est ordinairement pas sans cause, et, avant de se faire une conviction, il pèse les motifs qui l'ont fait douter. Le déséquilibré, au contraire, se sent tout à coup envahi par cette pensée que sa femme ou sa maîtresse le trompe. Il lutte au début contre cette idée tourmentante et il ne l'accepte pas tout de suite ; mais il lutte en vain ; l'idée s'installe, elle le poursuit partout, elle l'obsède ; elle domine toutes ses conceptions et devient le centre commun

vers lequel convergent toutes ses pensées et toutes ses réflexions. Alors, avec une tenacité et une obstination invincibles, il scrute toutes les actions, toutes les paroles de sa victime, cherchant partout les preuves de son infortune.

« Il se complaît dans cette idée, dit le docteur A. Dorez, il la caresse avec complaisance, il la raisonne comme une vérité, il la discute avec les arguments les plus spécieux, il l'entoure de tous les points d'appui, de tous les motifs qui peuvent la justifier soit à ses propres yeux, soit à ceux des autres. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il sent, ce qu'il éprouve, le parfum inusité d'un mouchoir, l'expression d'un regard, l'inspection des parties les plus intimes du vêtement où il croit trouver les traces d'une odieuse infidélité, il interprète tout dans le sens de son tic, de sa lubie, de sa manie, si l'on veut employer ce dernier mot dans une acception usuelle et vulgaire. De cette élaboration de plus en plus exclusive de l'idée principale naissent d'autres idées délirantes qui se multiplient, se coordonnent, se combinent en conservant entre elles une étroite solidarité ; l'infortuné jaloux devient incapable de continuer ses occupations, et fatigue sans cesse sa famille de ses plaintes, de ses reproches, de l'expression de son désespoir. Pour lui ni pour ceux qui l'entourent, il ne saurait plus y avoir de repos, d'intérieur réglé, plus d'heures de repas, plus de sommeil. » (1)

(1) Dr Amand Dorez. *La Jalousie morbide,* Thèse. Paris, 1889.

III

Voici un premier exemple fort remarquable de jalousie morbide emprunté précisément à l'ouvrage du docteur A. Dorez.

Marie, âgée de trente-deux ans est fille de névropathe et de névrosés, névrosée elle-même. Elle s'est mariée en 1882 et a eu deux enfants : une petite fille qui a maintenant cinq ans et un petit garçon mort à sept mois, de méningite.

Le mari est employé au ministère de la marine. C'est un homme doux et patient, beaucoup trop patient, que la jalousie de sa femme a fait horriblement souffrir depuis trois ans surtout. C'est pendant sa seconde grossesse que Marie a commencé à se livrer à toute sorte d'excentricités et à manifesfester son peu de confiance en la fidélité de son mari. Son caractère, déjà médiocre, était devenu plus mauvais encore ; un rien la faisait sortir hors des gonds, et elle avait de fréquentes attaques hystériformes qui commençaient toujours par une scène de jalousie faite à son mari. Celui-ci a affirmé que, pas plus à cette époque qu'avant ni depuis, il n'avait violé la foi conjugale.

Cependant la jalousie de Marie ne fit que s'accroître et les querelles devinrent de plus en plus fréquentes. M. C... se vit bientôt en butte de la part de sa femme à des procédés outrageants qui dégénérèrent promptement

en scènes scandaleuses d'une violence extrême ; elle l'accusait de lui faire des traits avec la concierge, femme de quarante-sept ans, et on ne peut moins séduisante ; elle était sûre que cette femme était sa rivale heureuse, on le lui avait dit dans l'escalier ; elle avait entendu quelqu'un lui crier : « Votre mari vous trompe avec la concierge, tout le monde le sait. » Et puis dans la rue on la regardait d'un air narquois, chacun était au courant de son malheur. Après la concierge, ce fût à la charbonnière que M. C... fut sensé adresser ses hommages.

« De semblables accusations, disait le pauvre mari, étaient tellement absurdes, que je crus tout d'abord à de simples plaisanteries d'assez mauvais goût, j'en conviens, mais que j'aurais assez patiemment supportées eu égard au tempérament un peu bizarre et nerveux de ma femme, ainsi qu'aux souffrances qu'elle avait endurées lors de ses secondes couches. Malheureusement elle ne s'en tint pas là. Chaque matin, quand je me rendais à mon service, elle m'accompagnait de près ou de loin, jusqu'à ce qu'elle fût bien sûre que j'étais entré au ministère, épiant, contrôlant et interprétant à son gré, ou plutôt au gré de son idée fixe, ma démarche, mes gestes et les moindres détails de mon allure. Au commencement elle ne se laissait pas voir pendant qu'elle se livrait à cette extravagante surveillance ; mais elle en vint bientôt à ne plus se dissimuler. Je lui reprochai son manque de confiance en moi, je tâchai de lui démontrer tout ce que son espionnage avait de ridicule et de blessant ; mais j'eus beau dire,

ses soupçons absurdes ne firent qu'augmenter et se traduisirent bientôt par des actes de plus en plus insensés. Elle ne se contentait plus de me guetter, de me suivre à mon départ, elle venait chaque soir sur la place de la Concorde, une heure environ avant la sortie de mon bureau, et là, dans une tenue qui aurait suffi le plus souvent à la faire remarquer des passants, dans un négligé invraisemblable de la part d'une femme qui avait autrefois une tenue irréprochable, en peignoir, en coiffure, elle gesticulait, elle vociférait des absurdités à mon adresse, elle ameutait le monde en criant : « Vous allez voir sortir du ministère un homme comme il n'y en a pas beaucoup sur la terre ; c'est un homme qui a l'infamie de tromper sa femme légitime avec une concierge, avec une charbonnière ; c'est mon mari, etc. » Et quand je sortais, elle me signalait aux badauds rassemblés qui saluaient mon approche avec une pitié ironique dont je m'exaspérais ; le plus souvent je partais sans rien dire, ma femme me suivait en continuant à gesticuler et à débiter ses insanités. D'autres fois je hêlais un cocher de fiacre, je montais en voiture, ma femme s'y précipitait derrière moi et nous échappions ainsi aux quolibets et aux railleries de la foule. La police, à deux reprises, dut intervenir et emmener au poste ma femme, cause de ces rassemblements ; elle se contenait pendant quelque temps, puis elle recommençait.

« Fatigué de cette vie intolérable, sur le conseil d'un de mes collègues, j'allai trouver le docteur G..., pour qu'il fût témoin des actes insensés de ma femme et qu'il

me délivrât un certificat constatant l'état de son esprit, et au moyen duquel il me serait possible de la faire interner. J'eus la maladresse de laisser ce certificat dans une de mes poches, ma femme l'y trouva, car elle avait pris l'habitude de fouiller dans toutes mes affaires, espérant toujours y découvrir des preuves de ma prétendue infidélité. Cette trouvaille ne fit que l'exaspérer davantage, elle lacéra le certificat et ne modifia nullement sa conduite à mon endroit, au contraire. Un jour, en face de l'hôpital Laennec, elle me fit en pleine rue une telle scène que des agents de police vinrent à mon secours et voulurent la conduire au poste. Je m'y opposai, mais je pris définitivement la résolution de la faire interner. »

Par un subterfuge habile M. C... réussit à amener sa femme à la Préfecture de police où on la garda. Pendant son séjour à Sainte-Anne, elle a sans cesse montré un caractère exécrable, hautaine et méprisante avec tous, menaçant son mari et réclamant impérieusement sa sortie. C'est un délire absolument caractérisé et Marie peut être classée dans la catégorie des persécutés persécuteurs.

Les exemples d'une jalousie aussi obsédante sont heureusement rares. Néanmoins on pourrait en citer un nombre encore relativement considérable. Le docteur Rouillard a observé un homme d'un caractère sombre et nerveux, qui délaissait souvent son service pour épier sa femme dans les rues. C'était une dame de quarante-cinq ans et des plus honorables. Il dérobait son linge sale, le

flairait, l'examinait à la loupe, cherchant s'il n'y avait pas de traces de ses prétendues infidélités. Très bien élevé et se maîtrisant trop pour faire part de ses soupçons à personne, il faisait à sa femme des scènes violentes ; il décachetait les lettres qu'elle recevait, les regardait à la lumière et les lavait dans des bains chimiques, croyant qu'il y avait entre les lignes des déclarations écrites à l'encre sympathique. Il ne put jamais tolérer que sa femme couchât chez sa mère, ses beaux-frères habitant la même maison.

Trélat a observé un fait analogue. (1)

J.... âgé de trente ans, a épousé une personne de vingt ans, d'une grande beauté, instruite, aimable, et douée de talents agréables.

J.... s'était montré jaloux avant son mariage, mais on avait attribué sa jalousie à l'excès de son amour et pensé que cette passion se dissiperait quand son affection serait satisfaite.

Il arriva tout le contraire. Quelques mois s'étaient écoulés à peine, qu'interprétant mal les hommages que recevait sa femme, J... ne voyait partout que des rivaux et des séducteurs. Élevée dans les principes et sous les exemples les plus sûrs, entourée des amis les plus honorables, aimant beaucoup son mari, ne se plaisant dans les salons qu'à côté de lui, ne sortant jamais seule, quelle

(1) Trélat. *La folie lucide.*

mauvaise pensée Mme J.... pouvait-elle avoir, quel mal pouvait-elle faire ?

Au lieu de s'adresser à lui-même cette question, J.... ne rentrait jamais sans faire à sa jeune femme les scènes les plus violentes. Si elle avait dansé, il avait remarqué que M. un tel éprouvait grand plaisir à danser avec elle. Il avait vu plusieurs fois cet homme lui adresser la parole. Si elle s'était mise au piano, si elle avait chanté, les applaudissements mérités par elle troublaient la tête de son mari : « Quel droit, disait-il, peuvent donc avoir des étrangers d'applaudir ainsi ma femme ? »

Il ne sut pas se contenir en public et outragea un soir un jeune homme au milieu d'un salon et eut un duel dont il fut quitte pour une légère blessure. La jeune femme, qui aimait les plaisirs de son âge, eut le courage d'y renoncer, mais ce sacrifice ne suffit pas pour apaiser la jalousie de son mari. Il fallut quitter Paris. Cela fut fait avec la même douceur et sans plus de succès. L'année suivante, J... injuriait sa femme. Il lui donnait les épithètes les plus brutales, il prétendait qu'elle faisait cacher des amoureux dans toutes les parties de la maison. Il se relevait la nuit pour aller faire des recherches et revenait sans être satisfait. On avait pu, disait-il, profiter de son absence pour le tromper.

Cet état maladif fit de rapides progrès. Le jaloux en était venu à frapper sa pauvre femme qui ne put supporter de pareils sévices et se réfugia chez sa mère. Le mari en fut profondément affecté et devint plus calme,

mais cette amélioration fut de peu de durée. Deux enfants étaient issus de ce mariage. Le père s'imagina tout à coup que l'un des deux, le plus jeune, ne lui appartenait pas et dès lors il lui voua toute sa haine Il annonça à la mère qu'il le tuerait. On envoya les enfants dans la famille et la jeune femme entreprit un voyage avec son mari, dans l'espoir de le calmer et de le distraire; mais elle le ramena plus halluciné et plus agité que jamais. Il entendait les amants de sa femme, cachés sous le sol, lui adresser des railleries et qualifier grossièrement la position ridicule qu'ils lui avaient faite. Toutefois, il paraissait n'avoir ses hallucinations qu'en présence de sa femme, et n'avait jamais qu'une seule fois rendu le public témoin de sa déraison. Il s'occupait de ses affaires, y mettait beaucoup d'ordre et n'était violent qu'en tête-à-tête avec sa victime.

Le docteur Paul Bruant cite également dans sa thèse l'histoire d'une femme chez qui le délire apparaît, au moment de la ménopause, sous forme d'une jalousie exagérée et insupportable. (1).

Enfin, le docteur Journiac rapporte l'observation d'un hypocondriaque qui devint d'une jalousie insupportable. Il soupçonne sans cesse sa femme, et, chaque fois qu'elle rentre en retard, il l'accuse d'avoir des rendez-vous. Il voit dans la cuvette des traces des méfaits de sa femme,

1) Dr P. Bruant. *De la mélancolie survenant à la ménopause.* Thèse Paris, 1888, p. 55.

il lui reproche de se lever la nuit, d'aller sur le carré avec des hommes et de dépenser avec eux son argent. Il est persuadé que sa femme a des rapports buccaux avec des hommes et que c'est en l'embrassant qu'elle lui a glissé dans la bouche le fœtus qu'il a rendu peu de temps après. (1)

IV

Ces exemples prouvent surabondamment que, comme l'amour, la jalousie peut devenir un syndrome, syndrome d'autant plus grave qu'il pousse souvent au crime. Neuf fois sur dix, l'amoureux frappe par jalousie, car la jalousie s'attise de la haine, et alors elle arme le bras du fer homicide. Othello, esprit simple et crédule, abusé par Iago, le courtisan au cœur traître et perfide, laisse la jalousie s'installer dans son cœur. Elle lui fait tout voir à travers un prisme déformant : il tue Desdémona, « sa perle, l'unique au monde. »

Ce sentiment nous amène naturellement à étudier le meurtre et le suicide par amour, ses complications les plus fréquentes.

(1) Dr A. Journiac. *Recherches cliniques sur le délire hypocondriaque*. Lecrosnier et Babé. Paris 1888, p. 34.

XIII

DU MEURTRE PAR AMOUR

CHAPITRE XIII

Du meurtre par amour.

I

L'homme dont l'amour est repoussé, tourne générale-ment sa colère contre sa propre personne : il commet le meurtre de lui-même, il se suicide. J'étudierai cette terminaison dans le chapitre suivant.

L'homme dont l'amour est trahi, tourne au contraire sa colère contre celui qui lui a volé ce qu'il considère comme son bien ou même contre celle qui l'a trahi. Comment l'amour peut-il se changer en haine et armer le bras ? Comment celui qui aime en vient-il précisément à détruire ce qu'il aime et à anéantir la source de son propre bonheur ? La chose existe. Essayons de l'expliquer.

II

On ne compte plus le nombre des femmes délaissées qui vitriolent leurs amants ou les abattent à coups de revolver. Seulement ces femmes obéissent à un sentiment différent. Ce n'est pas toujours l'amour ou la jalousie qui les poussent, mais bien plus le dépit de s'être laissées séduire et la colère de se voir abandonnées. Elles vengent leurs illusions envolées, leur honneur perdu ; souvent même la misère les pousse. Tout le monde a encore présent à la mémoire l'histoire lamentable de cette mère abandonnée qui arme son enfant d'un revolver et lui ordonne d'aller tuer la rivale pour qui elle a été quittée.

III

Mais il est des cas où l'homme frappe uniquement par jalousie ou par désespoir amoureux. Alors on a presque toujours affaire à des héréditaires, à des débiles ou à des déséquilibrés. Cependant les débiles, trahis ou repoussés dans leur amour, réagissent rarement avec violence. Ils tombent dans une sorte d'apathie douloureuse, véritable mélancolie d'amour qui peut les porter au tombeau. Ils

n'ont point le courage de se venger ou au moins de tenter de reconquérir l'objet aimé. Comme ils ont été sans volonté devant le charme suggestif de la femme, ils restent sans courage devant l'adversité qui les frappe. Ils pleurent en silence et quelquefois se donnent la mort.

Il en est d'autres, au contraire, qui se laissent emporter par la colère. Ce sont principalement des détraqués qui se trouvent dans un état presque constant d'exaltation. Ils ont aimé avec ivresse et emportement. La désillusion vient, le rêve s'écroule : alors ils réagissent avec violence et le crime termine la scène.

IV

Je l'ai dit, c'est le plus souvent sous l'influence de la jalousie et d'un violent état d'exaltation, que ces individus en viennent aux violences criminelles.

On arrêtait, il y a quelque temps, un pauvre diable qui venait de tirer plusieurs coups de revolver sur sa maîtresse qu'il avait grièvement blessée. Je l'ai vu encore tout ahuri de ce qu'il appelait son accident. Il me fit sa confession. Marié d'abord à une cuisinière qui l'avait abandonné, il s'éprit d'un amour violent pour une femme de chambre. Mais un jour il lui vient des soupçons, il se croit trompé ; alors il surveille sa maîtresse, s'aperçoit

qu'elle découche, qu'il a un rival ; le lendemain il l'attend et, à son arrivée, il lui envoie des balles de revolver comme explication. C'était un faible d'esprit que la jalousie avait aveuglé. En étudiant ses antécédents héréditaires, je m'aperçus que sa mère était morte folle et avait passé une grande partie de sa vie dans les asiles.

V

D'autres fois l'individu qui frappe est non-seulement exalté, mais il est en proie à un véritable délire, quand il n'est pas le jouet d'une hallucination enfantée par la jalousie.

Delasiauve cite un fait de ce genre.

En proie à un délire jaloux, X... ne cessait d'accabler sa femme de reproches outrageants. Tout lui était indice et soupçon. Si, couché auprès d'elle, il s'éveillait la nuit il lui passait la main sur la peau, et, s'il la jugeait froide, il supposait qu'elle venait d'un rendez-vous. Afin d'éviter ces échappées, il en était arrivé à lui lier les deux jambes et à les fixer solidement par une courroie de prolongement aux pieds du lit. Un enfant qu'il avait, était, d'après lui, le produit incestueux du frère de sa femme avec celle-ci, par cette grave raison que l'orifice utérin qu'il explorait souvent, se refusait par son étroitesse à l'intro-

mission virile. Le sieur G... était surtout pour lui-même un Méphistophélès redoutable, ayant en quelque sorte le don d'invisibilité pour multiplier impunément ses rapprochements criminels. Un jour qu'au sujet de ce dernier sa fureur s'exaltait jusqu'au paroxysme : « Avoue, dit-il à sa femme, que G... est ton amant ! — Eh bien ! c'est vrai ! s'écrie celle-ci outrée, après ! » Là-dessus le malheureux s'empare d'un fusil et le lui décharge dans l'épaule.

Voici un autre fait qui m'est personnel.

S..., bien que d'une intelligence très au-dessous de la moyenne, sait lire et écrire. Il avoue s'être beaucoup masturbé et cela jusqu'à un âge très avancé. Il travailla au milieu des siens jusqu'à vingt-et-un ans, puis, après avoir été soldat à Lyon, il vint se placer comme garçon d'hôtel à Paris où il fit connaissance d'une femme de lupanar. Ame douce et crédule, esprit porté aux choses religieuses et surtout à la superstition, il se laissa prendre aux filets de cette prostituée ivrogne qui avait su allumer chez lui une véritable fureur génésique : il l'épousa, bien qu'il connût son passé et ses habitudes d'ivrognerie.

Quelques jours à peine après leur mariage, elle le trompait. S... s'en aperçut, fit d'abord quelques scènes de reproches et de jalousie, puis, dans la crainte de la perdre, ferma les yeux et se tut, heureux d'avoir encore de temps en temps sa part d'amour.

Il y a deux ans, elle le quitta pour reprendre sa vie de dévergondage. Pendant tout ce temps S... souffrit hor-

riblement, torturé par la jalousie et la concupiscence de cette femme. Un matin il se réveilla, baigné de sueur, après une nuit troublée par des cauchemars où il avait vu sa femme nue se livrant à d'autres hommes dans des poses lascives, et, pareille à la prêtresse de quelque culte obscène, offrant ses flancs à une messe d'amour diabolique où tous se ruaient, pratiquant le sacrifice avec des rites monstrueux. Le front martelé par une douleur lancinante, il se leva très exalté et partit au hasard, sans trop savoir où il allait.

Comme une bête en rut et que l'instinct ramène toujours à la même place, à la recherche de la femelle passionnément désirée, il revint presque malgré lui à la porte de sa femme et l'attendit. Au moment où elle sortait, il fondit sur elle et la frappa d'un coup de couteau mortel. S... prétend être parti sans avoir l'intention de frapper. « Le couteau était dans ma poche comme toujours, dit-il ; je ne sais ce qui m'a poussé à m'en servir, peut-être la colère ou la jalousie. » Il n'essaya même pas de se sauver.

S..., revenu à lui, ne tarda pas à comprendre les graves conséquences de ce crime inutile : il essaya de simuler, à mon avis du moins. Il prétendit d'abord qu'il avait trois cents millions à lui, que la Prusse lui avait offert de lui remettre les cinq milliards versés par la France, qu'on avait voulu l'empoisonner à Mazas, etc. Il ajoute que, s'il a frappé sa femme, c'était sans doute Dieu qui avait conduit son bras aveugle : « Du reste, dit-il, ma femme

est venue me demander pardon avec les saintes que j'ai invoquées. » Il dit aussi que Dieu l'inspire et qu'il doit relever la France. « Je réunirai, dit-il, tous les évêques auprès d'Aix-la-Chapelle où je ferai construire un grand bâtiment avec dôme comme celui de Saint-Pierre de Rome afin de les y recevoir et de m'assurer par moi-même qu'ils remplissent bien leurs devoirs. »

Que cette dernière phase délirante soit simulée ou non, il n'en est pas moins vrai que S.... a obéi à une impulsion irrésistible qui a annihilé sa volonté.

VI

Le meurtre par amour peut être l'œuvre d'un homme vertueux et honnête. Ce n'est alors qu'un accident, accident déplorable à tous les points de vue, car c'est presque toujours la fin d'un homme.

En octobre 1888, le pharmacien Coignet tuait à coups de revolver son élève qu'il avait surpris en flagrant délit d'adultère avec sa femme.

M. Coignet est un tout petit homme à l'air inoffensif et doux, travailleur acharné, père de famille modèle, qui a souffert pendant de longues années, sans se plaindre, du caractère de sa femme, à laquelle il s'était marié par amour. Celle-ci était une sorte d'hystérique aux sens

jamais apaisés qui reprochait à son mari de la négliger pour se livrer à des études astronomiques. Elle tenta un jour de séduire son beau-frère et elle se livrait à tous les élèves du pharmacien. (1)

Coignet a été acquitté et ce fut bonne justice, car il avait agi dans un moment de véritable affolement.

VII

A côté de ces accidentels, il est une catégorie d'individus qui paient un lourd tribu à la dégénérescence et à l'alcoolisme et qui, par suite, présentent pour ces sortes de crimes une prédisposition toute particulière, je veux parler des criminels et principalement des criminels de profession et des criminels-nés. Irascibles et vindicatifs, instables et versatiles dans leurs résolutions, inconséquents dans leurs actes, ils obéissent le plus souvent à l'impulsion, c'est elle qui les gouverne et arme leur bras avant que la volonté ait eu le temps d'intervenir.

Les exemples de criminels tuant leurs maîtresses par amour sont innombrables.

(1) Voir pour plus de détails Albert Bataille : *Causes criminelles et mondaines de 1888.*

Tout dernierement, ce jeune assassin qui montait à l'échafaud avec une aussi calme indifférence, Kaps, tuait sa maîtresse, Léontine D..., parce qu'elle avait eu avec une autre femme des relations d'une amitié lesbienne, alors que lui cependant il la forçait tous les jours à se prostituer pour l'entretenir. Il n'en accusait pas moins l'amie de lui voler le cœur de sa maîtresse et elle aussi il tenta de la tuer.

Rocchini, le bandit corse, exécuté l'an dernier à Sartène, poursuivait une jeune fille de quinze ans de ses assiduités. Elle le rencontrait à tout instant à la lisière du maquis, humble et langoureux, implorant l'amour. La jeune fille resta inexorable et repoussa les avances du bandit. Rocchini, blessé et jaloux, la tua un jour d'un coup de fusil.

VIII

Parmi les criminels, les souteneurs ont en quelque sorte la spécialité de ces crimes tragiques.

Il y a quelques mois on lisait un fait de ce genre dans les journaux.

Arthur L..., âgé de vingt-sept ans, faisait à sa maîtresse, une fille Marie G..., âgée de vingt-six ans, une scène de jalousie. Il l'accusait à tort ou à raison, d'avoir

accordé gratuitement — le crime était immense à ses yeux — ses faveurs à un de ses amis. Tout à coup, au comble de la fureur, il lança à la figure de sa maîtresse le contenu d'une fiole de vitriol qu'il tenait cachée sous ses vêtements.

Quelques semaines après, un fait du même genre défrayait de nouveau la chronique. Le souteneur Gaspard Kiefer éventrait d'un coup de couteau sa maîtresse, la fille Marie Neu.

Voici un dernier fait où la jalousie amoureuse, combinée à la vengeance, amena un drame horrible.

On lit dans le journal *Le Droit* du 9 septembre 1886 :

« Un crime affreux a jeté aujourd'hui, vers quatre heures de l'après-midi, la consternation parmi les habitants de la rue Albouy.

« Dans cette rue, habitait une jeune femme de dix-neuf ans, nommée Léa, qui devint la maîtresse d'un sieur B. ., âgé de vingt-six ans, qui se disait garçon de cuisine. C'était un souteneur, qui lui déclara tout net qu'il fallait « faire le métier » pour le nourrir. La pauvre fille refusa énergiquement de se soumettre à ses exigences ; B... la roua de coups, la dépouilla de quelques bijoux et des vêtements qu'elle possédait, et vendit tout cela. Mais Léa déposa une plainte au commissariat de police.

« B... fut arrêté et condamné par le tribunal correctionnel de la Seine à quatre mois de prison, pour vol, coups et blessures.

« Sorti au mois de juillet dernier, le souteneur jura de tirer vengeance de celle qui avait refusé de se laisser exploiter.

« Le 24 juillet, quand, à sa sortie de Mazas, B... vint chercher sa malle qui était restée chez Léa, il ne put exécuter son projet, car le commissaire avait eu soin de le faire accompagner par un gardien de la paix.

« Quelques jours après, il revint encore, mais cette fois, le concierge refusa de le laisser monter, et, le revolver en main, lui intima l'ordre de se retirer.

« Depuis cette époque, il devint l'hôte assidu d'un marchand de vins situé dans la maison et dont l'arrière-boutique communique avec la cage de l'escalier de l'immeuble par une porte vitrée.

« Hier, vers minuit, B... se trouvait encore là, attablé avec deux souteneurs et une fille ; quand Léa rentra chez elle, tous les quatre la poursuivirent, l'injuriant, la menaçant ; mais, apercevant le concierge, ils se replièrent en bon ordre, et cette fois encore, Léa en fut quitte pour la peur. Mais aujourd'hui, ayant sans doute appris que le concierge était absent, B..., à trois heures et demie, passa par l'arrière-boutique du marchand de vins, dans l'escalier qu'il gravit rapidement.

« Il frappa au second étage, Léa vint ouvrir ; à peine la porte fut-elle entre-bâillée, que le misérable, d'un coup d'épaule, la poussa et entra dans la chambre. Folle de terreur, la pauvre enfant courut se blottir dans un coin en demandant grâce ; mais B... avait déjà refermé la

porte, et, tirant violemment le lit devant, pour empêcher toute retraite à Léa, il s'était carrément posé devant elle en criant :

« — Maintenant, je m'en vais te régler ton affaire !

« En prononçant ces mots, il avait saisi une sorte de couteau de cuisine à manche de bois assez étroit, très affilé et très tranchant. A la vue de cette arme, Léa s'était mise à crier : Au secours ! A l'assassin ! Mais, avant qu'on eût eu le temps d'accourir, le forcené avait pu saisir sa victime par les cheveux, l'avait renversée à terre, puis, lui posant les genoux sur la poitrine, d'un seul coup de couteau, il lui avait littéralement tranché la tête.

« Cependant, les cris de la malheureuse avaient été entendus.

« Un voisin avait tenté d'entrer ; il essayait de forcer la porte, lorsque, par une lucarne donnant sur le carré, il vit soudain la tête de l'assassin. B... braquait un revolver sur lui.

« — Si tu ouvres, lui criait-il, je te brûle.

« Le voisin n'eut que le temps de se garer et répondit :

« — Si tu sors, je t'empoigne.

« Puis, descendant précipitamment les escaliers, il courut dans la rue chercher des agents. Là, il rencontra un autre voisin et un brigadier de gendarmerie. Ces trois hommes remontèrent et se mirent en devoir d'enfoncer la porte.

« Tout-à-coup, pendant qu'ils se livraient à cette besogne, de grandes clameurs retentirent dans la rue. C'était le

meurtrier qui, après avoir complètement détaché du tronc la tête de la victime, venait d'accrocher cette tête sanglante par les cheveux à la poignée de la persienne et la montrait en ricanant aux passants épouvantés.

« Tandis que l'on s'ameutait en regardant le sang qui tombait de la tête suspendue, B..., entendant la porte fléchir sur ses gonds, se décidait enfin à se faire justice en se logeant quatre balles dans la poitrine.

« Lorsqu'on pénétra dans la chambre ; le spectacle était vraiment horrible. B... inanimé, gisait étendu devant le lit, non loin du cadavre décapité de la pauvre Léa qui nageait dans une mare de sang, et la tête effrayante, pendue par les cheveux, se balançait au dehors sous les coups de vent. Ce furent les agents qui la détachèrent. »

XIV

DU SUICIDE PAR AMOUR

CHAPITRE XIV

Du suicide par amour

I

« Tout l'empire amoureux est rempli d'histoires tragiques », dit Mme de Sévigné, racontant le malheur de son fils auprès de la célèbre Champmeslé.

En effet, quand l'homme, tourmenté par l'obsession amoureuse, ne tourne point sa colère contre l'objet aimé ou contre un rival, il est fréquent de le voir la tourner contre lui-même et se tuer de désespoir.

L'homme raisonnable devrait suivre le conseil qu'Hylas, dans un de ses plaidoyers pour l'inconstance, donnait à la belle Philis :

> Chacun doit préférer, au moins s'il est sage,
> Son propre bien à tous.
> Je vous aime, il est vrai ; je m'aime davantage.

Ou bien encore imiter le berger Tircis :

Le berger Tircis
Rongé de soucis
De voir sa Climène
Rire de sa peine,
Alla se percher
Sur un haut rocher,
Voulant finir son supplice
Dans un précipice.
Mais, songeant que ce saut
Était bien haut
Et qu'on mourait
Quand on voulait,
Mais qu'on vivait
Quand on pouvait,
Quelque volage et légère
Que fut sa bergère,
Il fit nargue à ses appas
Et revint au petit pas (1).

Mais il faut être bien maître de sa passion pour savoir ainsi dominer son amour. Bien peu possèdent ce scepticisme épicurien, cette philosophie sereine et souriante qui sait s'accommoder avec la vie, avec les bons comme avec les mauvais jours. Néanmoins il est des âmes fortes qui savent souffrir et vaincre l'amour. L'idée torturante cède devant leur volonté courageuse, puis peu à peu elle s'efface, ce n'est plus qu'une image nuageuse et lointaine, un inane et vague fantôme qui bientôt tombera dans l'oubli, ce bienfaisant Léthé qui engloutit et emporte

(1) *Vaudevilles de Cour* (1665), p. 248.

toutes les douleurs humaines. Il est, au contraire, des âmes faibles, des volontés débiles qui ne savent point lutter contre l'obsession qui les envahit et s'y abandonnent. L'amour leur étreint l'âme comme dans un étau, et ils ne sauraient lui échapper. Et le malheur suit de près l'amour. La passion, qui devait donner toutes les voluptés, toutes les joies et toutes les allégresses, n'enfante plus que des tourments et des soucis. L'amour torture l'infortuné qu'il tient enchaîné comme la divinité vengeresse qui livrait le foie de Prométhée au bec d'un vautour. *Immortale jecur!*

II

Presque tous ceux qui jugent la mort plus précieuse que la vie, et qui, ne pouvant tuer l'amour, tuent leur enveloppe charnelle pour délivrer leur âme ensorcelée, ceux-là sont presque tous des héréditaires !

Les uns sont des violents et des impulsifs qui préfèrent un mal qui les frappe subitement. Leurs moyens sont brutaux et leur impulsivité se retourne contre eux-mêmes. Ainsi j'ai connu un souteneur, ivrogne coléreux, qui avait subi plusieurs condamnations pour violences et batteries. Il se donna un coup de couteau dans la région du cœur parce que sa marmite l'avait abandonné, obéis-

sant sans doute à un sentiment subit de dépit ou de colère.

Les autres sont des caractères mous, incapables de réaction, et dont les facultés volontaires sont affaiblies. Ils souffrent d'abord en silence d'une immense affliction, et, désespérant d'en sortir, ils s'ôtent la vie. Ce genre de suicide est assez commun chez les femmes et on en peut lire tous les jours des exemples dans les faits divers des journaux. Un amour naissant contrarié, ou même rompu avant d'être formé, en voilà assez pour certains esprits névrosés pour que la coupe de la vie leur paraisse pleine de lie amère et qu'ils appellent la mort pour les délivrer.

III

Il est certain que ceux qui se suicident par amour n'invoquent que de mauvais prétextes et que leurs raisons ne sauraient tenir debout devant la raison.

On lit dans le *Divan d'amour* (1) qu'un arabe des Benou-Fazarat dit un jour à un autre arabe des Benou-Azra : « Vous autres Benou-Azra, vous pensez que mourir d'amour est une noble mort ; mais c'est là une faiblesse manifeste et une stupidité ; et ceux que vous

(1) Compilation d'Ebn-Abi-Hadglat.

prenez pour des hommes de grand cœur ne sont que des insensées et molles créatures. » Et l'arabe de la tribu des Benou-Azra ne trouve que cette excuse : « Tu ne parlerais pas ainsi si tu avais vu les grands yeux noirs de nos femmes voilés par-dessus de leurs longs sourcils et décochant des flèches par-dessous ; si tu les avais vues sourire et leurs dents briller entre leurs lèvres brunes ! »

Werther, pour se justifier, n'invoque que des paradoxes : « Un peuple, dit-il, gémit sous le joug insupportable d'un tyran : oserez-vous l'appeler faible lorsqu'enfin il se lève et brise ses chaînes ? Cet homme qui voit les flammes menacer sa maison, et dont la frayeur tend tous les muscles, qui enlève aisément des fardeaux que de sang-froid il aurait à peine remués ; cet autre qui, furieux d'un outrage, attaque six hommes et les terrasse, oserez-vous bien les appeler faibles ! Eh ! mon ami, si ces efforts sont de la force, comment des efforts extrêmes seraient-ils le contraire !... La nature humaine a ses bornes ; elle peut jusqu'à un certain point supporter la joie, la peine, la douleur ; ce point passé, elle succombe. La question n'est donc pas de savoir si un homme est faible ou s'il est fort, mais s'il peut soutenir le poids de ses souffrances, qu'elles soient morales ou physiques ; et je trouve aussi étonnant que l'on nomme lâche le malheureux qui se prive de la vie que si l'on donnait ce nom au malade qui succombe à une fièvre maligne » (1).

(1) Gœthe. *Werther.*

Chatterton renonce, par paresse et mauvais vouloir, à la lutte pour la vie et son appel à la mort n'est qu'une profession de foi d'égoïsme. Il s'écrie : « Salut, première heure de repos que j'aie goûtée ! Dernière heure de ma vie, aurore du jour éternel, salut ! Adieu, humiliation, haines, sarcasmes, misères, tortures du corps, adieu ! Si l'on savait ! si l'on savait ce bonheur que j'ai, on n'hésiterait pas si longtemps ! O mort, ange de délivrance, que ta paix est douce ! J'avais bien raison de t'adorer, mais je n'avais pas la force de te conquérir. Je sais que tes pas seront lents et sûrs. Regarde-moi, ange sévère, leur ôter à tous la trace de mes pas sur la terre. Allez, nobles pensées écrites pour tous ces ingrats dédaigneux, purifiez-vous dans la flamme et remontez au ciel avec moi ». (1)

IV

Dans certains cas, l'amant qui veut mourir entraîne avec lui celle qu'il aime. Cette funeste détermination est souvent amenée par la crainte ou la nécessité de se séparer.

Les exemples abondent.

(1) Alfred de Vigny. *Chatterton*. Acte III. sc. VII.

« Un jeune homme très connu, brave, bien fait, aimable, plein de talents, est amoureux d'une jeune fille que les parents ne veulent point lui donner. Il se rompt une veine par un effort. Les chirurgiens lui disent qu'il n'y a point de remède ; sa maîtresse lui donne un rendez-vous avec deux pistolets et deux poignards, afin que si les pistolets manquent leur coup, les deux poignards servent à leur percer le cœur en même temps. Ils s'embrassent pour la dernière fois ; les détentes des pistolets étaient attachées à des rubans couleur de rose ; l'amant tient le ruban du pistolet de sa maîtresse ; elle tient le ruban du pistolet de son amant. Tous deux tirent à un signal donné, tous deux tombent au même instant. » (1)

Tel est encore le fait bien connu de Bancal, chirurgien de marine, qui avait résolu de mourir avec sa maîtresse.

« Bancal était convenu avec sa maîtresse qu'avant de se donner la mort il lui ouvrirait les veines des pieds, et qu'il profiterait de l'évanouissement que devait provoquer la perte du sang pour lui ouvrir une artère ; qu'au besoin ils s'empoisonneraient en outre tous deux avec de l'acétate de morphine qu'il s'était procuré, et qu'il lui plongerait et se plongerait à lui-même dans le cœur un long bistouri à lame fine... Le 25 mars 1835, ils exécutent leur funeste projet. A onze heures du soir, Bancal lui ouvre les veines. Ce premier moyen trompe leur attente ;

(1) VOLTAIRE. *Dictionnaire philosophique*. Art. *Caton*.

ils prennent tous deux une assez forte dose d'acétate de morphine et Bancal ouvre à sa maîtresse une artère du bras gauche. Le poison est rejeté par les vomissements et la mort semble vouloir tarder. Le jour approchant, la maîtresse de Bancal demande à son amant de mettre fin à son agonie en faisant usage du bistouri ; Bancal le lui plonge deux fois dans le cœur et achève ainsi, à six heures du matin, l'attentat commencé à onze heures du soir. Puis il se frappe lui-même de plusieurs coups de bistouri dans la région du cœur sans pouvoir atteindre cet organe. Bientôt après il est trouvé mourant. Les chirurgiens appelés constatent les horribles blessures qu'il s'était faites avec l'intention évidente de se donner la mort ; et, rappelé à la vie, il introduit encore ses doigts dans ses plaies. — Traduit le 25 juillet 1835 devant la Cour d'assises, pour homicide, Bancal, sur l'habile plaidoirie de son avocat, fut acquitté. » (1)

Quelques années après, en 1838, la Cour d'assises acquittait un jeune homme de dix-huit ans qui, lui aussi, avait résolu de mourir avec sa maîtresse. Après lui avoir tiré un coup de revolver dans la tête, il l'acheva avec un couteau-poignard. Elle était vierge. Ferrand se mutila horriblement sans arriver à se tuer.

Tels furent encore ces deux amoureux inconnus qui vinrent se suicider à Montmorency et dont la mort fut

(1) BRIANT et CHAUDÉ. *Manuel de médecine légale,* t. I, p. 412.

chantée par Alfred de Vigny en des vers aussi beaux qu'est fausse et pernicieuse l'apologie qu'ils enrobent.

. . . . Heureux celui dont l'agonie
Fut dans les bras chéris avant l'autre finie !
Si nul des deux n'a dit : Qu'on a peine à mourir !
Si nul des deux n'a fait, pour se lever et vivre,
Quelque effort en fuyant celui qu'il devait suivre,
Et, reniant sa mort, par le mal égaré
N'a repoussé du bras l'homicide adoré.

Enfin nous avons encore tous présents à la mémoire cette idylle amoureuse commencée sous le beau ciel de l'Algérie et finissant par une sanglante oarystis dans la villa de Sidi-Mabrouck, aux portes même de Constantine. (1)

Et cette folie criminelle des doubles suicides ne tarde pas à faire des prosélytes : au mois de février 1889, le sergent Soularue tuait sa maîtresse consentante à coups de revolver et tentait de se donner la mort ensuite. Un mois après, un soldat, faible d'esprit, et sa maîtresse, une petite grisette sentimentale et enamourée, tentèrent de renouveler ce drame, sans cette fois se faire grand mal. (2)

(1) Voyez pour plus amples détails sur l'affaire Chambige :
A. G. TARDE. *Affaire Chambige*. In *Archives de l'anthropologie criminelle*. 1889.
B. A. BATAILLE. *Causes criminelles et mondaines*. 1889.
C. Émile LAURENT. *Les habitués des prisons de Paris*, in-8°. 1890.

(2) Voyez pour ces deux dernières affaires :
A. BATAILLE. *Causes criminelles et mondaines* de 1889. Dentu.
Émile LAURENT. *L'année criminelle*, 1889-1890. Storck, 1890. Lyon.

XV

L'AMOUR MORBIDE DANS LA LITTÉRATURE

CHAPITRE XV

L'Amour morbide dans la littérature.

I

L'amour est un sentiment très dramatique, et plus particulièrement l'amour morbide, cette passion fatale qui produit le délire, quand l'âme s'oublie et s'abandonne un instant. Aussi les poètes et les romanciers l'ont souvent mis en jeu dans leurs œuvres. Il n'est pas un poème, pas un drame, pas un roman, pas une nouvelle, où l'amour n'ait sa place. Il faudrait des volumes et je n'en finirais pas, si je voulais étudier seulement la moitié des ouvrages en prose ou en vers où l'amour morbide est mis en jeu et analysé.

J'ai déjà montré, dans un des premiers chapitres, que ce sentiment n'était pas inconnu dans l'antiquité. Je me

contenterai ici de quelques exemples célèbres, désirant simplement analyser quelques caractères d'amoureux dégénérés empruntés aux romanciers et montrer combien ces personnages imaginaires sont vrais et diffèrent peu de ceux de mes observations.

II

Prenons d'abord Phèdre. C'est un type d'amoureuse criminelle que trois poètes ont mis successivement sur la scène : Euripide, Sénèque et Racine.

L'amour incestueux que Phèdre éprouve pour son beau-fils Hippolyte, c'est l'amour qui dompte les sens et la raison, c'est l'obsession avec toute sa fatale irrésistibilité.

> Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachées;
> C'est Vénus tout entière à sa proie attachée,

s'écrie Phèdre. Elle n'est pas libre de s'abandonner à cet amour ou de le repousser, elle le subit malgré elle. « Elle est engagée par la destinée et la colère des dieux, dans une passion illégitime dont elle a horreur toute la première : elle fait tous ses efforts pour la surmonter : elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne ; et, lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion qui fait bien voir que son

crime est plutôt une punition des dieux qu'un mouvement de sa volonté ». (1)

Et cette fatalité du destin qui pèse sur sa race, c'est l'hérédité morbide qui poursuit toute une génération et la pousse aux mêmes folies criminelles.

PHÈDRE.

O haine de Vénus ! O fatale colère !
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère !

ŒNONE.

Oublions-les, Madame, et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE.

Ariane, ma sœur ! de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée.

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame ? et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui.

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière et la plus misérable. (2)

La où les poètes ne voyaient que la colère de la déesse des amours et le destin inéluctable, nous voyons, nous, la tare héréditaire qui s'acharne sur les descendants d'une même souche malade.

(1) J. Racine. *Préface de Phèdre.*
(2) J. Racine. *Phèdre,* act. I, sc. 3.

III

Parmi les poètes latins, il en est quatre qui, dans une sorte d'autobiographie en vers, ont dépeint leur amour : Ovide, Catulle, Tibulle et Properce. Et sous cet amour maladif perce la névrose qui les tourmentait. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à les suivre à travers leurs enthousiasmes et leurs mélancolies.

« Le brillant génie d'Ovide, l'imagination riche de Properce, l'âme sensible de Tibulle, leur inspirèrent sans doute des vers de nuances différentes, mais ils aimèrent de la même manière des femmes à peu près de la même espèce. Ils désirent, ils triomphent, ils ont des rivaux heureux, ils sont jaloux, ils se brouillent et se raccommodent ; ils sont infidèles à leur tour, on leur pardonne et ils retrouvent un bonheur qui bientôt est troublé par le retour des mêmes chagrins. » (1)

Ovide aime Corinne, une femme mariée. Et son amour est fantasque et capricieux, tenace presque autant qu'infidèle. Aux injures et aux coups succèdent les excuses, les larmes et le pardon. Plus tard le poète s'accuse de ses nombreuses infidélités, de son goût pour toutes les femmes. Et cependant il ne peut supporter que Corinne soit

(1) Guinguené. *Histoire littéraire de l'Italie*, vol. II, p. 490.

infidèle et qu'elle profite avec un autre des leçons qu'il lui a données. Il la trompe avec une jeune esclave, mais c'est toujours la même femme qu'il aime. Il se plaint bien un peu de l'indifférence du mari, ce qui dépimente son amour, mais le libertin revient toujours reprendre la même chaîne dont il ne peut se défaire. C'est en somme Corinne seule qui l'occupe, Corinne qui remplit son cœur, malgré son indignité. A chaque retour près de celle qu'il aime invinciblement, il chante son triomphe comme si c'était sa première victoire. Il s'adresse à l'Aurore pour qu'elle ne vienne pas interrompre son bonheur de la nuit.

IV

Cinthie n'était qu'une courtisane, une coureuse d'hommes et cependant elle fut le premier et l'unique amour de Properce. Et cette drôlesse lui tenait au cœur plus encore peut-être que Corinne au cœur d'Ovide. Rien ne peut l'en détacher, bien qu'il le désire lui-même ardemment. A l'ami qui lui conseille de la quitter, il répond par l'éloge de la beauté et des talents de Cinthie. Il est menacé de la perdre : elle part avec un militaire ; elle va suivre les camps, elle s'expose à tout pour suivre son soldat. Properce ne s'emporte point, il pleure, il fait des

vœux pour qu'elle soit heureuse. Il ne sortira point de la maison qu'elle a quittée ; il ira au-devant des étrangers qui l'auront vue ; il ne cessera de les interroger sur Cinthie. Elle est touchée de tant d'amour ; elle quitte le soldat et reste avec le poète. Cinthie, aussi perverse qu'aimable, a beau le déshonorer dans toute la ville par des aventures scandaleuses, Properce qui s'était cru un moment délivré de son amour, revient toujours reprendre ses fers. Il en rougit, mais il ne peut se séparer d'elle. Il s'enivre, se distrait par la débauche et possède une foule de femmes. Rien n'y fait. Puis, après de nouvelles perfidies et de nouvelles infidélités, il veut partir ; il va voyager dans la Grèce ; il fait le plan de tout son voyage. Chimères ! un baiser de Cinthie lui a fait tout oublier. Mais il se voit bientôt l'objet de nouveaux outrages. Cinthie ne se borne plus à le trahir, elle le rend la risée de tous ses rivaux. La mort de celle qu'il aime réussit seule à le délivrer de son obsession.

V

Tibulle lui aussi aime Délie d'un amour presque insensé. Malgré ses infidélités, il ne peut se détacher d'elle. Il succombe de désespoir, et, vaincu par le chagrin, il demande grâce à Vénus et à Délie. Il cherche dans le vin

un remède qu'il n'y trouve pas ; il ne peut ni adoucir ses regrets, ni se guérir de son amour. Pour un baiser, pour un sourire, tous les torts de Délie sont oubliés, et le cœur du poète se rouvre à des sentiments tendres, jusqu'à ce qu'une trahison nouvelle vienne enfin rompre le charme et le jeter dans les bras de Némésis, puis de Néère.

Tibulle, âme rêveuse et tendre, aima avec moins d'emportement et de tenacité qu'Ovide et Properce. Mais encore que de bassesses et de lâchetés dans cette impuissance à rompre des charmes indignes d'un Romain comme d'un poète, indignes d'un homme.

VI

Catulle ne fut guère plus sage et son amour pour Lesbie fut celui d'un débauché sans courage. Enchaîné dans des liens honteux, il ne peut s'en détacher; il a beau se dire : « Lesbie est infidèle; sois assez sage pour l'imiter. Cesse, Catulle, de poursuivre qui te fuit, renonce au bien qui fit ton malheur, oppose aux dédains de la perfide le mépris et l'indifférence » ; il a beau lui dire un éternel adieu : « Adieu, Lesbie, désormais Catulle est insensible et ne t'importunera plus de ses instances amoureuses ; » il a beau écrire à ses amis Furius et Aurelius qu'il méprise

l'infidèle : Catulle aime toujours Lesbie. Juventius, la fleur de la jeunesse romaine, qu'il reproche à Aurelius d'avoir voulu mettre à mal, ne saurait, malgré ses grâces juvéniles, le guérir de son amour. Et cependant ses yeux sont plus doux que l'or liquide des abeilles ; et il lui donne, comme à Lesbie, mille et mille baisers. Néanmoins celle-ci l'emporte. Le poète pardonne, heureux de reprendre la chaîne qu'il n'a pu rompre. Et son amour éclate avec un nouvel enthousiasme. « Il est l'égal d'un dieu, Lesbie, il est au-dessus des dieux mêmes, l'heureux amant qui, les yeux attachés sur les tiens, te voit, t'écoute et s'enivre du charme de ce sourire qui pour jamais a troublé ma raison. A ton aspect, Lesbie, ma langue s'embarrasse, un feu subtil circule dans mes veines, un tintement subit bourdonne autour de moi, mes yeux se couvrent d'un voile épais. » Puis ses plaintes redoublent : « Non, dit-il avec amertume, jamais femme n'a pu se dire aimée autant que toi. Jamais, ô Lesbie, la foi des traités ne fut plus religieusement gardée que ne l'ont été nos serments. Quelle est la récompense d'un sentiment si tendre ? Des perfidies qui troublent ma raison sans que, dans le délire où tu me plonges, ta fidélité puisse te rendre mon estime, ni tes trahisons diminuer rien de mon amour. » Lesbie s'en va : il pleure et l'invective grossièrement ; Lesbie revient : il lui tend les bras et l'accueille avec ivresse. « Dieux bienfaisants ! Lesbie est rendue à mes vœux. Lesbie revient à l'amant qui n'espérait plus de recouvrer le plus précieux de tous les tré-

sors ! Jour trois et quatre fois prospère ! Quel mortel est aussi heureux que moi ? Qui peut avoir autant de droits à chérir la vie ? »

N'est-ce pas là une véritable folie amoureuse ?

VII

L'amour du chevalier Des Grieux pour Manon Lescaut ne diffère guère de celui de Catulle pour Lesbie, si ce n'est la fidélité du chevalier, l'inconstance et le repentir touchant de Manon.

« J'étais à Amiens avec un de mes amis, dit le chevalier, et, voyant arriver le coche d'Arras, nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent ; nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes qui se retirèrent aussitôt ; mais il en resta une fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une femme avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et

facile à déconcerter; mais, loin d'être déconcerté par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. »

C'est là le fameux coup de foudre qui fait subitement d'un sage un fou.

VIII

A. de Musset a également dépeint, dans sa *Confession d'un enfant du siècle,* cet amour maladif « d'une génération ardente, pâle, nerveuse. »

Octave aime avec une folle ardeur, et, comme presque toujours, une femme indigne qui le trompe. Quand il apprend la trahison, le choc moral est formidable et amène un véritable détraquement. Ame tourmentée, son cœur ressemble à ces gigantesques harpes éoliennes que, dans certains pays, on place sur les maisons. Ces instruments réagissent avec un éclat et une sonorité exagérés et, au moindre vent, gémissent des sons lamentables. Et cependant l'avocat Desgenais lui donne les plus sages conseils. « Vouloir, lui dit-il, chercher dans la vie réelle des amours éternels et absolus, c'est la même chose que de chercher sur la place publique des femmes aussi belles que la Vénus, ou de vouloir que les rossignols chantent les symphonies de Beethoven. La perfection n'existe pas; la comprendre est le triomphe de l'intelligence humaine;

la désirer pour la posséder est la plus dangereuse des folies. L'insensé veut posséder le ciel ; le sage l'admire, s'agenouille et ne le désire pas. »

Mais Octave n'entend rien,

> . . . . Ainsi qu'un cheval qu'on pique à la poitrine
> En insensé toujours contre la javeline
> Avance, et se la pousse au cœur, jusqu'en mourir.

Cet amour lui brûle le cœur et le plonge dans le deuil.

IX

Daudet nous a aussi montré un type d'amoureux morbide dans un de ses romans de mœurs parisiennes : *Sapho.*

De Potter, un musicien de génie, que tout Paris a applaudi, s'est laissé engluer aux appas fanés d'une ancienne écuyère, la Rosario, une vieille roulure bouffie de graisse malsaine, qui l'oblige à porter partout et à adorer son caméléon, le seul être qu'elle aime, une petite bête hideuse et flétrie qu'elle élève dans de la ouate rose. « une passion folle, incurable, depuis des années l'accrochait à cette gueuse, lui faisait quitter femme et enfants, pour rester commensal de cette maison où il engloutissait une partie de sa grande fortune, ses gains de théâtre, et où on le traitait plus mal qu'un domestique. Il fallait voir

l'air excédé de Rosa quand il racontait quelque chose, de quel ton méprisant elle lui imposait silence !... Et c'était de Potter, le compositeur glorieux, la fierté de l'école française ! Comment cette femme le retenait-elle ? Par quel sortilège ? vieillie de vices, grossière, avec cette mère qui doublait son infamie, la montrait telle qu'elle serait vingt ans plus tard, comme vue dans une boule étamée. »

X

Jean Richepin, dans *La Glu,* a dépeint aussi un amour de ce genre-là.

Un gars breton, une espèce de brute toute aux instincts, s'est laissé acoquiner aux appas d'une drôlesse parisienne venue se baigner sur la côte, « un chiffon, un chien coiffé », disait la vieille Marie-des-Anges, la mère du gars ensorselé d'amour. Cette femme le prit par les sens, un jour qu'ils se rencontrèrent sur la grève déserte.

« — Reste près de moi, lui dit-elle, j'ai froid.

« Alors voyant qu'il fermait les yeux et se mettait à trembler, elle lui saisit les poignets et l'attira vers elle d'une secousse violente qui le fit choir à genoux.

« Après cela tout avait été dit. Le charme enchaînant avait été rivé. Le gars avait fauté. »

Et il fut tout entier à elle, son esclave docile et soumis, son chien.

« Veux-tu être mon chien ? disait-elle.

« — Oui.

« — Mais tout à fait, tu sais, pour de bon, en aboyant.

« — Oui, si cela te plaît.

« — Alors, apporte.

« Et elle lançait un bâton dans l'eau, et il courait le chercher en faisant ouah ! ouah !. »

Un jour, par pure méchanceté, la gueuse l'amène à insulter sa vieille mère pleurant et clamant dans la nuit. Et cependant jusque-là il l'avait toujours respectée comme une sainte.

« Tout de même, Marie-Pierre avait senti un grand froid lui venir au cœur, en entendant, au milieu de la première nuit, la voix de l'ancienne qui glapissait à la porte. Un bon mouvement d'instinct l'avait fait se dresser sur son séant et rejeter la couverture pour courir d'abord à la fenêtre, afin de rassurer d'un mot la pauvre âme en peine. Mais la Glu n'avait eu qu'à lui toucher le bras, du bout des doigts, et il était resté collé au lit, comme un fer à l'aimant.

« Les cris alors avaient redoublé plus proches et plus distincts, et, dans le silence de la chambre, la poitrine de Marie-Pierre avait battu clair et dru, haletante en soufflet de forge, tandis qu'un tremblement lui secouait tous les membres.

« — Qu'est-ce que tu as, mon ange ? avait dit la femme, d'un ton très bas, mais impérieux tout ensemble.

« Marie-Pierre avait répondu, plus bas encore, et sans oser continuer le tutoiement :

« — N'entendez-vous pas que ma mère me cherche et m'appelle ?

« — Eh bien ! avait répliqué l'autre, et puis après ?

« — C'est mon ancienne et qui m'aime tant.

« — Est-ce que je ne t'aime pas aussi, moi ?

« Et la femme avait attiré contre elle la main inerte du jeune homme, dont la paume tressaillit soudain au contact enfiévrant de la peau tâtée dans l'ombre. Du coup il s'était replongé dans le lit, la tête sous l'oreiller, pour ne plus entendre les lamentations maternelles, et toute sa piété filiale s'était vaporisée parmi les chauds arômes de la femelle et la sueur capiteuse de son propre désir. »

Et, dans cette soûlerie sensuelle, il va jusqu'à lever la main contre sa mère, qui invectivait la drôlesse.

« — T'es donc pas mon fils, Marie-Pierre ? Elle t'a donc mangé l'âme ? clamait la vieille.

« Le gars, immobile, se taisait. La Glu se retourna vers lui, et, pour narguer la mère, le prit par le cou et le baisa longuement sur les lèvres. Puis elle lui dit :

« — N'est-ce pas, ma petite cocotte, qu'elle t'embête, la vieille ?

« Elle lui chatouillait doucement la nuque, le regardant en même temps dans le blanc des yeux, caressante, impérieuse. Il respira violemment, se passa la main sur la figure, et dit d'une voix sombre :

« — Ah ! allez-vous en, ma mère, allez-vous en ! Vous voyez bien que je prends du bon temps et que je suis ben aise.

« Marie-des-Anges se baissa, ramassa une poignée de gravier, la lança furieusement vers le couple, enlacé encore. La Glu n'eut pas le temps de se garer contre la poitrine du gars, et, avec un cri d'effroi et de douleur, reçut le paquet cinglant en pleine face.

« La tête perdue, voyant rouge, Marie-Pierre saisit un pot de fleur sur le balcon, le brandit en hurlant vers sa mère :

« — Ah ! va-t-en, va-t-en, à la fin ! Tu lui as fait mal ! Va-t-en, que je te dis ! Va-t-en donc ! Va-t-en, ou je cogne.

« — Ne fais pas ça, Marie-Pierre ! sanglotait la vieille. Ça te porterait malheur. Ne fais pas ça, mon gars. J'aime mieux céder.

« — Aïe donc ! jette-lui, disait la Glu. Jette-lui, je le veux.

« Il ferma les yeux et jeta.

« La vieille ne fut point touchée, mais tomba néanmoins par terre, de saisissement, en poussant un grand cri.

« La Glu éclata de rire.

« — Aïe donc ! disait-elle au gars, ris donc ! Tu vois bien qu'elle est saoule aussi.

« Et le gars se mit à rire, stupidement, tandis que sa mère se sauvait effarée, au hasard, droit devant elle, sans oser retourner la tête, épouvantée d'avoir vu son enfant lever la main sur elle et commettre un sacrilège. »

C'est encore ce même amour morbide que dit cette vieille chanson d'une vérité navrante dans son naïf symbolisme :

Y avait un'fois un pauv'gars,
Et lon lon laire,
Et lon lon la.
Y avait un'fois un pauv'gars
Qu'aimait cell'qui n'l'aimait pas.

Ell' lui dit : Apport'moi d'main,
Et lon lon laire,
Et lon lon la.
Ell'lui dit : Apport'moi d'main
L'cœur de ta mère pour mon chien.

Va chez sa mère et la tue,
Et lon lon laire,
Et lon lon la.
Va chez sa mère et la tue,
Lui prit le cœur et s'en courut.

Comme il courait, il tomba,
Et lon lon laire,
Et lon lon la.
Comme il courait, il tomba,
Et par terre l'cœur roula.

Et pendant que l'cœur roulait,
Et lon lon laire,
Et lon lon la.
Et pendant que l' cœur roulait,
Entendit l'cœur qui parlait.

Et l'cœur disait en pleurant,
Et lon lon laire,
Et lon lon la.
Et l'cœur disait en pleurant :
T'es-tu fait mal, mon enfant?

XI

Enfin un dernier exemple.

MM. Guérin-Ginisty nous ont montré, dans leur roman *La Fange*, un sceptique parisien, un boulevardier qui se laisse prendre à cet amour qui déchaîne les passions et paralyse la volonté. Ce blasé moqueur qui riait de tout en arrive à commettre de véritables folies par amour. Il se ruine, il brise le cœur de sa mère qu'il plonge dans le deuil et la misère, et enfin sort de toutes ces aventures l'âme meurtrie, le cerveau vide. « Dans quel bourbier fangeux s'était-il jeté, rendu aveugle par sa passion ? C'était sa jeunesse perdue qui lui apparaissait, son cœur mis en pièces, tout ce qu'il y avait eu en lui de bon et de loyal méprisé, le temps envolé, sa vie sottement brisée. » La drôlesse le quitte, et toujours il la reprend, bien qu'il la méprise. Nouveau Properce et nouvelle Cinthie ! A Paris comme à Rome, il y a toujours eu et il y aura toujours des fous en amour.

XVI

TRAITEMENT DE L'AMOUR MORBIDE

CHAPITRE XVI

Traitement de l'amour morbide

I

J'ai montré que l'amour morbide était une maladie. Cette maladie, à mon avis, est curable dans bien des cas. Il me reste donc un dernier point à examiner : comment on peut traiter et guérir cette passion ou mieux cette obsession.

Ici le médecin des infirmités physiques doit s'effacer et laisser la place entière au psychiâtre, sans quoi Properce aurait raison, et l'art d'Hippocrate et de Galien resterait impuissant.

> *Omnes humanas sanat medicina dolores,*
> *Solus amor morbi non amat artificium.* (1)

L'esprit est malade : c'est donc l'esprit qu'il faut traiter.

(1) Properce. L. II. Élég. I.

18

II

Ferons-nous comme Horace ? « Cours aux sorcières de Thessalie, dit-il au frère de Mégilla, pour te délivrer du funeste enchantement qui te possède » (1). Enverrons-nous notre malade à la somnambule ? Ce serait un piètre moyen. Ovide qui se connaissait en ces choses, nous dit fort sagement :

> *Viderit, Hæmonia, si quis mala pabula terræ,*
> *Et magicas artes posse juvare putat.*
> *Ista veneficii vetus est via. . . . .* (2)

Que faire alors ?

Eh bien ! le médecin devra d'abord devenir l'ami et le confident du malade. De là à devenir son conseiller, il n'y a qu'un pas.

On commencera donc par de sages conseils. On fera ressortir les défauts et les vices de l'objet aimé, on rappellera sa cupidité, ses infidélités. En un mot, on déshabillera l'idole et on la montrera dans sa terne nudité.

Je sais bien que ces conseils auront peu de chances d'être écoutés, car on ne détruit pas facilement une obsession amoureuse. Aussi Stendhal a raison de nous

(1) Horace. *Odes.* L. I. xxvii.
(2) Ovide. *Le remède d'amour.*

faire cette recommandation : « L'ami guérisseur, dit-il, doit avoir devant les yeux que, s'il se présente une absurdité à croire, comme il faut pour l'amant la dévorer ou renoncer à tout ce qui l'attache à la vie, il la dévorera, et, avec tout l'esprit possible, niera dans sa maîtresse les vices les plus évidents et les infidélités les plus atroces. C'est ainsi que, dans l'amour passion, avec un peu de temps tout se pardonne. » (1)

III

L'homme qui se sent envahi par une misérable et hon teuse passion, devrait s'arrêter dès le début et suivre le conseil qu'Ovide donne aux jeunes romains et qu'il suivit si peu : « Si vous vous repentez d'aimer, dit-il, arrètez-vous dès les premiers pas, quand votre cœur n'est encore que faiblement ému ; étouffez dans son germe ce mal naissant ; et que, dès l'entrée de la carrière, votre coursier refuse d'avancer. Tout s'accroît par le temps ; le temps mûrit les raisins ; il change une herbe tendre en robustes épis. » (2)

(1) *Loc. cit.* p. 117.
(2) *Loc. cit.*

Mais la passion est née, elle bat son plein ; si le malade veut toujours sa guérison — car il en est peu qui la veuillent et ne courent point d'eux-mêmes à leur perte — le médecin pourra encore lui donner d'utiles conseils. S'il a le courage de lutter et de les mettre en pratique, il pourra échapper à l'obsession qui le poursuit et l'enlace.

Je ne conseillerais pas cependant, comme Ovide, d'essayer de la satiété. C'est un moyen trop dangereux, car la satiété est souvent lente à venir, et il faut au mal un prompt remède pour éviter les folies qu'il engendre. Conseiller à l'amoureux de passer dans les bras d'une autre femme parce que

Secta bipartito quum mens discurrit utroque,
Alterius vires subtrahit alter amor,

me paraît encore un moyen périlleux. En voulant éteindre un incendie, on pourrait en allumer un autre.

Mieux vaut fuir.

I procul, et longas carpere perge vias,

conseille Ovide.

Les voyages constituent quelquefois un excellent dérivatif. Si l'amoureux met une longue distance entre sa maîtresse et lui, il ne succombera pas à la tentation de la revoir. Rester près d'elle, c'est s'exposer presque fatalement à une rechute, car on se garantit difficilement du feu qui brûle une maison voisine. « Si nous sommes à

jeun, dit Ovide, nous avons peine à maîtriser notre appétit devant une table bien servie ; si nous sommes altérés, le bruit d'une source jaillissante augmente encore notre soif. Il n'est pas facile de contenir un taureau quand il voit une génisse, et toujours le coursier vigoureux hennit à l'aspect d'une cavale. »

Et puis les voyages, c'est le mouvement, c'est la vie. Car il faut, par-dessus tout, éviter la solitude et l'oisiveté. « L'oisiveté fait naître l'amour et l'entretient une fois qu'il est né : elle est à la fois la cause et l'aliment de ce mal si doux. Otez l'oisiveté et vous briserez les traits de l'amour ; son flambeau s'éteint et n'est plus qu'un objet de mépris. Autant le platane aime qu'on l'arrose de vin, le peuplier d'une onde pure, autant le roseau marécageux se plaît dans une terre limoneuse, autant Vénus aime l'oisiveté. »

Ce sont là sans doute de petits moyens, mais ils peuvent sauver qui veut son salut.

IV

Il en est un autre qui jouit d'un grand crédit et que je ne saurais trop réprouver : c'est l'ivresse.

Properce, vaincu et torturé par l'amour, invoque Bacchus :

Nunc, o Bacche, tuis humiles advolvimur aris ;
Da mihi pacato vela secunda, pater.
Tu potes insanæ Veneris compescere fastus,
Curarumque tuo sit medicina mero.

Et il ajoute :

Semper enim vacuos nox sobria torquet amantes. (1)

Ovide, bien que plus réservé, ne néglige pas non plus d'appeler le vin à son aide : « Le vin dispose notre âme aux plaisirs, dit-il, à moins que nous en prenions assez pour plonger nos esprits dans un profond engourdissement. Le vent entretient le feu, le vent peut aussi l'éteindre ; léger, il alimente la flamme ; trop violent, il l'étouffe. Point d'ivresse donc, ou qu'elle soit assez complète pour noyer tous nos chagrins. Rien de plus nuisible que de garder un milieu entre l'ivresse et la sobriété. »

Conseiller l'ivresse ! Mais c'est augmenter sûrement le mal. L'ivresse procure l'oubli, objectez-vous, et il faut que l'amoureux oublie. Oui, mais un oubli de quelques heures et à quel prix ? Combien triste et cruel sera le réveil quand la mémoire en lambeaux ramènera un à un tous les souvenirs à la surface du cerveau !

L'ivresse, c'est encore diminuer la force de résistance du sujet, puisque l'alcool paralyse et annihile en quelque sorte la volonté.

(1) Properce. L. III. Elég. XVII.

V

Je connais un autre moyen beaucoup moins dangereux et beaucoup plus rationnel : c'est la suggestion hypnotique qui procure l'oubli et permet aussi d'orienter l'effet de la volonté dans un sens déterminé.

Je m'explique.

Voici un homme tourmenté par une obsession amoureuse et qui roule de précipice en précipice. Il crie au secours et vous demande aide. Si vous ne lui tendez pas la main, il va tomber à la mer. C'est un homme perdu. Vous accourez et vous persuadez à cet homme que par un procédé inoffensif vous pouvez le sauver, le ramener à la vie et au bonheur. Il s'arrête et vous écoute plein de confiance et d'espoir. Alors il est muet et vous pouvez tenter une première séance d'hypnotisme. Peu à peu vous l'amenez à un état d'hypnose suffisant, peu à peu vous endormez sa volonté, lui substituant la vôtre. Bientôt vous gouvernez en maître dans son cerveau d'où vous avez chassé son initiative personnelle. C'est le moment : commandez ; imposez silence à ses passions. Les conseils que donnait tout-à-l'heure l'ami seront devenus des ordres impérieux dans la bouche de l'hypnotiseur. Présentez l'objet aimé sous tous ses plus mauvais aspects, débinez l'idole et montrez qu'elle est d'argile. Éteignez

un à un tous les souvenirs qui pourraient ramener l'obsession. Et l'amoureux insensé sera guéri par cette volonté qui a su commander à la sienne.

Chimères que tout cela ! dites-vous. Chimères ? Oh ! que non. Si j'ai dit que l'hypnotisme pouvait guérir de l'amour, c'est qu'il en a déjà guéri. L'expérience est faite.

Voici un fait que nous avons observé avec le docteur Bérillon. Malgré son côté comique, il est absolument véridique.

Un étudiant en médecine s'était amouraché d'une fille de brasserie du quartier latin qu'il avait décidée à vivre avec lui. Ce n'était pas un Adonis ni un gommeux, c'était un breton, et, disons le mot, il manquait absolument de decorum. La fille l'avait suivi parce qu'il lui offrait le gîte et le couvert et l'arrachait ainsi à l'enfer de la brasserie. Mais elle cachait peu son manque d'enthousiasme et même sa répugnance. Il n'y avait pas communion parfaite dans leur amour. « C'est un bon garçon, disait la fille ; il est gentil avec moi ; je voudrais bien l'aimer ; mais il me dégoûte ; c'est plus fort que moi. » Le breton était désolé de la froideur de sa maîtresse.

La fille était facilement hypnotisable. Un jour on l'endort et on lui fait cette suggestion qu'à son réveil elle aimera son amant, qu'elle aura sans cesse envie de l'embrasser, qu'elle le trouvera aimable et séduisant et qu'elle trouvera le plus grand plaisir à être dans ses bras. La suggestion se réalise point par point, au grand ahurisse-

ment du breton. Il retrouvait une maîtresse caressante et aimante qui, au lieu de le recevoir en grondant comme autrefois, le provoquait elle-même aux prouesses amoureuses. Il exultait de joie.

Un ami peu charitable apprit cette aventure et résolut de jouer un mauvais tour au breton aimé. Ce fut bien simple. Il hypnotisa la jeune fille et lui fit cette suggestion : « Ton amant a les oreilles sales (c'était vrai), tu ne pourras plus l'embrasser parce que c'est répugnant. » Et, au réveil, l'Adonis aimé était redevenu un breton et sa maîtresse ne pouvait plus le sentir. Elle était plus désagréable et plus froide qu'autrefois. Comme quelqu'un lui en faisait la remarque, elle répondit : « Regardez donc comme il a les oreilles sales ; je ne m'en étais pas aperçue ; maintenant, ça me dégoûte. »

Nous avons encore vu avec le docteur Bérillon une névropathe qui, à la suite d'une infidélité de son mari, avait été torturée par une jalousie vraiment morbide. C'était une véritable obsession qui la tourmentait nuit et jour et ne lui laissait aucun repos. Nous lui avons rendu le calme de l'esprit par la suggestion.

Je pourrais multiplier ces exemples et je suis persuadé que toutes les personnes qui s'occupent d'hypnologie ou de psychologie expérimentale, pourraient en citer. Plusieurs aliénistes, Aug. Voisin et Forel en particulier, ont reconnu qu'on pouvait débarrasser quelquefois les aliénés de leurs obsessions et même de leurs idées délirantes par suggestion. R. von Krafft-Ebing, Ladame, von Schrenck-

Notzing, Edg. Bérillon, ont guéri par suggestion des invertis sexuels, des pédérastes.

Mais, direz-vous encore, ce traitement ne peut s'adresser qu'à un petit nombre de sujets, à ceux qui sont sensibles aux pratiques de la suggestion hypnotique, presque tous des nerveux ou des névrosés. Il y a sans doute pas mal de sujets réfractaires à la suggestion. Mais nos amoureux morbides sont tous ou presque tous des névrosés et des dégénérés ; ils sont donc dans des conditions d'infériorité morale et volitionnelle qui les prédispose admirablement à accepter, même à l'état de veille, les suggestions d'autrui. D'ailleurs, l'amour morbide est-il autre chose qu'une autosuggestion ?

VI

Si les conseils échouent, si la suggestion est impuissante, il ne reste qu'un moyen : la séquestration temporaire.

Je vous entends crier au scandale et à l'arbitraire. Et je sais combien les familles redoutent l'internement d'un des leurs, par crainte de la déconsidération. C'est un sentiment des plus honorables et qu'il faut respecter. Mais si la famille elle-même, en face des folies de l'un des siens entraîné par un amour insensé et aveugle, réclame

son internement, le médecin aliéniste devra-t-il se dérober et refuser le certificat constatant la folie? Non, mille fois non. Je le dis hautement : je n'hésiterais pas une seconde à signer.

Je ne suis encore qu'au début de ma carrière et j'ai malheureusement signé déjà l'internement d'un grand nombre d'aliénés. Je sais combien il est quelquefois difficile de dire où commence et où finit la folie. Car, comme le dit le professeur Ball, « il est peu d'hommes qui puissent se vanter d'avoir suivi pendant toute leur vie une ligne parfaitement droite et d'avoir toujours eu une conduite parfaitement raisonnable. » Le proverbe espagnol aura toujours son application :

De medico, poeta y loco,
Todos tenemos un poco.

Mais voici un jeune homme qui avait toujours mené une vie exemplaire. Il était l'orgueil et l'espoir des siens. Un beau jour il s'est laissé séduire par les appas d'une drôlesse qui lui a pris et son âme et sa volonté. Pour satisfaire sa passion, il ruine sa famille, il piétine sur le cœur de sa mère, il s'avilira peut-être jusqu'à un mariage déshonorant avec une prostituée, il ira jusqu'au crime même. La juste colère et les menaces d'un père, les pleurs d'une mère, les conseils, puis les sévérités des amis, qui ont fait le vide autour de lui, rien n'y fait. Et vous direz qu'il n'est pas fou! Et vous hésiteriez à le faire enfermer! Mais alors ce serait approuver ses folies.

Pour sauver ce jeune homme, pour sauver les siens de la honte et de la ruine, vous devez le faire séquestrer. La solitude, une vie calme et régulière finiront par faire taire les passions déchaînées. La raison reprendra le dessus, la volonté recouvrera ses anciennes énergies, l'obsession sera vaincue ; et, délivré, sauvé, il vous baisera les mains en pleurant, comme le naufragé au sauveteur à qui il doit son salut.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHATEAUDUN, IMPRIMERIE J. PIGELET